

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

The text on this page is estimated to be only 0.25% accurate

^ K> if "« •>.! ■*.?» ^ •" ■•'

The text on this page is estimated to be only 13.23% accurate

r ŒUVRES COMPLETES DE JEAN RACINE } TOME I.
WdAr-iu: D. A'ji ':

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

"».

The text on this page is estimated to be only 8.00% accurate

\

The text on this page is estimated to be only 3.00% accurate

JEAN BACIWE.

The text on this page is estimated to be only 13.21% accurate

I OEUVRES COMPLETES DE JEAN RACINE NOUVELLE
ÉDITION, OairiB DE FIGXTBES DESSINEES PAR MOREAU LE
IEUBE, ET GaAV:ÉES SOUS SA. OIRECTIOir. TOME PREMIER ► DE
L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, A PARIS, CHEZ RATMOND ET
MÉNARD , LIBRAIRES, ans Hautefeuili^e , n^ i6« 1811. ï

The text on this page is estimated to be only 5.09% accurate

f^ UNIVERSITY { 2 2 APR1986 | ^ OE OXFORD y\

The text on this page is estimated to be only 21.20% accurate

>*a*i I ^ I • « il if I 1 1 1 ■! I I 1 1 — — ,tiM,i ,l ,l , , I , a, I Sa N
Où CE SÛR LA VIE ET LES OUVRAGES DE RACINE. Jean RACⁱⁿte
Kfaquit à laTFetté-^{de}Milon , le 2^{de} décembre 1639. Il fut^{entré}rit^{au}lé Iffctihtà
collège de Beau-^{vais} , et le 2^{de}gi?èfc sôis Claude Laricelot , sacristain de
Port-Royal.' Ce saYant homme , auteur de plusieurs ouvrages utiles , le mit,
dit-^{on} , en moins d'un an , en état d'entendre Euripide et Sophocle,
l'expérience prouve qu'il n'y a aucune langue , ni même aucune science dans
laquelle, avec de l'application^{et} de l'aptitude,' et, ce qui est plus rare encore j
des bons maîtres , on ne puisse faire des progrès assez rapides : mais la
langue grecque est si étendue, si abondante; ses formes sont si variées, si
hardies, et la plupart des mots qui la composent ont des nuances si délicates,
si fugitives, et cependant si distinctes pour qui sait les saisir , qu'on
persuadera difficilement à ceux qui ont fait une étude approfondie de cette
langue, que neuf ou dix mois j un an même si Ton veut, aient suffi à Racine
pour bien entendre Euripide, et surtout Sophocle, dont les chefs ne sont
pas sans obscurités , même pour les meilleurs critiques. Racine montra dès
ses premières années un goût très-vif pour la poésie. Son plus grand plaisir
étoit l. a

The text on this page is estimated to be only 20.66% accurate

d'aller s'enfoncer;^^^ Ids^bois, dont le vaste silence est si favorable à la création, ensemble même y inviter. C'est là que, se joignant à ces éternels tragi-comiques, qu'il savoit presque par cœur, et dont il a osé le premier transporter dans sa langue les tours, les expressions et les images. Ayant trouvé le roman grec des amours de Théagène et de Chariclée. il le lisoit avidement, lorsque Claude Lancelotti, son maître, animé de ce zèle in^ discret et peu réfléchi qui fait passer le but lorsque ne faudroit que l'atteindre, lui arrabta Ce livre « Aie jeta au feu. Un second exemplaire. ayant eu le même sort, le jeune homme, en acheta un troisième; ict après l'avoir appris, par cœur, il le porta à Lancelotti, en lui disant : ce Vous pouvez brûler enfeorbe « celui-ci comme les autres. » .., - . Ses premiers^sais de poésie latine et française ne furent pas heureux : mais il est si difficile d'écrire même médiocrement dans une langue morte, qu'on pardonne sans peine à Racine d'avoir. &it de mauvais vers latins ; Horace et Virgile peuvent nous consoler du peu de succès des modernes dans ce genre d'écriture, et devraient même les dispenser de s'y exercer. Un homme de génie se plaît un moment à consacrer dans un beau vers latin la mémoire de deux événements qui font époque, l'un dans l'histoire des sciences, l'autre dans celle des empires ; mais il n'y butreprendra pas de faire une ode, une épître, un poème dans une langue qu'on ne parle plus : il

The text on this page is estimated to be only 17.75% accurate

SUR R4G1NE. vij aura surtout le bo^ je^^pri^ 4e préférer le mérite si nécessaire etsi i:fire d'éc^*ir^ daLùs sa langue avec pureté j élégance 0t précision.^^ au vain plaisir de &ire de barbares et d'insîpk^jg^ntpbs dans, une langue que les artisans, j^ dij0^pn89que les porte-&ix de Rome , eutendoient , écrivaient et parloient mieus que nous. A peine Racine eut-ilaeti^yé 9a philosophie^ qu'il se fit conpoitre assez avantageusement par son ode intitulée la Nymphé d§ ia.Sei/ié.. Cette pièce j.qu'i} publia.eu r^6oà roc^easipn: du. mariage du roi, fut jugée la iiiieilleure de toutes celles qui parurent sur le mên^e sujet. Chapelain y alors arbitre souverain du Parnasse, et que.lei)eu«6RaQine avoit donsulté sur son ode , parla si fa^rablement à Colbert , et de Tode, et du poète ^,^up. •ce: ministre lui envoya cent louis de la paiyt du roi,; et le mit peu de temps après SUT! l'état pour une^pension de 600 livv .Si les vers de Chapelain îie ioM pas beaucoup df houaeur à son esprit, ce procédéeti fait beaucoup à soi!t discemexaeqt et à son caractère ; et le philosopé célèbre qui. a soutenu , par -des raiscais aussi solides qu'éloquçntes , qu'une.beHe.iMigp étoit plus difficile à faire qu'une belle action , pou voit citer cet exemple comme une nouvelle preuve de la vérité de son opinion. Ce premier succès darfs un âge où il n'y en a point d'indifférent, nefit qu'accroître la passion de Racine pour la poésie , et le déterinina à s'y livrer entière-.

The text on this page is estimated to be only 27.05% accurate

vilj ' NOTICE ment. L'étude épineuse de la jurisprudence, celle de la théologie^ ces deux sciences dans lesquelles il est si difficile^ même à veC'de grands talents, défi:2cef sur soi les regards du public ^ et de se faire une réputation durable^ contrariait trop son goût dominant pour qu'il pût se résoudre à suivre- Fune ou Fautre carrière, comme ses amis et ses parents le desiroient . Cependant-, par déférence pour un oncle qui vouloit lui résigner son bénéfice , Racine s'appliqua à la théologie , mais sans négliger ses occupations chéries. Je passe mon temps , écrit-il à La Fontaine , avec mon oncle , saint Thomas, Virgile et FArioste. Il fidsait des extraits des poètes grecs, lisoit Plutarque et Platon, étudioit* surtout sa langue , qu'il a parlée depuis si purement , et à laquelle il a su donner, par un choix , une propriété d'expressions qui* étonnent , et par des associations de mots aussi heure^fôes que neuves et bar^ dies, une >éTnergie'^ un iiiouvemfent

SUR RACINE. ix tm refroidissement qui dura toujours ; mais ils ne cessèrent, jamais de s'aimer/ et de se rendre mutuellement la justice qu'ils se devoient. Racine se lia la même année avec Boileau, qui se vantoit de lui avoir appm à Eure difficilement de^ vers ÊLciles. Dès ce moment il s'établit entre eux un commerce d'amitié qui a duré sans interruption jusqu'à la mort de Racine, et dont la douceur n'a même été altérée par aucun de ces troubles intestins et passagers qui s'élèvent quelquefois parmi les amis les plus étroitement unis. Alexandre fut joué en 1665. Corneille , à qui Boileau l'avoit lu , lui dit qu'il avoit un grand talent pour la poésie, mais qu'il n'en avoit point pour la tragédie. Ce jugement nous paroît étrange, parce qu'il se lie dans notre esprit avec cette estime habituelle et sentie que nous avons pour Racine, et surtout : avec l'admiration profonde que la lecture ou la représentation de ses pièces nous inspire ; mais si l'on fait réflexion que ce n'est point à l'auteur de Iphigénie de Phèdre ou de J.Britannicus que Corneille a tenu ce discours , mais au jeune poète qui avoit écrit la Thébàide et Alexandre , on ne doutera pas que Corneille ne fut de bonne foi : on dira seulement qu'il s'est trompé , et que ce qu'il a dit. avec raison à Alexandre , il ne l'eût certainement pas dit à Andromaque qui fut jouée deux ans après, et que les premières tragédies de Racine ne pouvoient pas faire espérer. En effet , lorsqu'on

The text on this page is estimated to be only 22.93% accurate

X NOTfl€E mesure l'intervalle immense qui sépare ces deux pièces , on applique à Bubihe^ ces beaux vers d'Homère, si bien traduits par Boileau : Autant qu'un homme assis au rivage des mers Voit d'un roc élevé d^ espace dans les àir^, Autant des immortels les coursiers intrépides En franchissent d'un saut. • Andromaquey pièce adfairable , à quelques scènes de coquetterie près ' , excita le mêthe enthousiasme que le Cid^ et ne le méritoit pas moins. Les applaudissements que Racine reçut it cette! occasion étoient dWtant plus flatteurs,. qtie.de nouveaux succès dans une cairièi^é que Corneille avoit parcourue avec tant de gloire , étoient nécesswrement plus difficiles à obtenir. Lorsqu'un art ou une science a déjà fait de^grands progrès chez un peuple, il faut plus de sagacité^ iplus dé génie pour reculer d'un pas les limite» de cet art ou de cette science , qu'il n'en falloît aux premiers inventeurs pour porter l'un ou Fa^utre sm point où ils l'ont laissé . Un fait assez sin^iîâr , c'est que , dans le privilège à^jindromaqueyoxkdoane à Racine le titre de prieur de l'Epinay; toais il n'en jouit: pas longteihpâ : le bénéfice lui fut disputé, et il n^n retira pour tout fruit qu'un procès que ni lui ni ses juges n'entendirent jamais , comme il le dit dans la préface des Plaideurs, dont ce procès fut en partie l'occasion ou le prétexte. ' * C'est le jugement que Voltaire en pôrle.

The text on this page is estimated to be only 17.39% accurate

SUR RACINE. X) JSritannicûs. saivit de ':près- iAttidromàque y
mais sa destinée ne fut pas aussi' heftrteuse» Soit que les amis de Corneille
^ trop ^eltisi& sans doute, et par une suite de cette intolétanœ qui* domine
plus ou liEiLOins dans toutes les dpâmbns-, quel qu'en sôit Folijet, aient
étoufië par leurs critiques malignes et insidieuseâJa T

The text on this page is estimated to be only 17.65% accurate

xi) ;, NOTICE où Racine s'edt pi^po^é de rimiter, il est resté
aujessoud de lui, etr^d aea imitaiions, souvent aiiMi heureuses que le génie
si différent dea deux langues le comporte , et qja'une traduction en vers le
pél^met , sont peut-être lè3 îplus beaux eiidroits de :ff/iiannicusy où ,
domme Racine lé remarque , « il n'y

The text on this page is estimated to be only 29.25% accurate

SUR RACINE. xii) plus sensible et plus frappante dans Iphigénie quoique le caractère de Phèdre, que Voltaire appelle «le chef-d'œuvre de l'esprit humain, et le ce modèle éternel, mais inimitable, de quiconque « voudra jamais écrire en vers», soit incontestablement le plus tragique et le plus sublime qu'il y ait au théâtre. Racine fut reçu à l'académie françoise en 1675, et y remplaça La Mothe le Vayer. Quelques années après il fut nommé , avec Boileau , historiographe du roi. M. de Valincourt prétend avec beaucoup de vraisemblance, ce qu'après avoir longtemps essayé « ce travail , ils sentirent qu'il étoit tout-à-fait opposé à leur génie ». C'est que , pour bien écrire l'histoire, il ne suffit pas d'être bon poète : il faut un talent peut-être aussi rare , et que le premier ne suppose pas celui de bien écrire en prose : il faut de plus une grande connoissance des hommes , qui ne s'acquiert point dans le silence de la retraite ; une longue expérience que rien ne peut suppléer, et qui tient à un purifiant subtil des choses de la vie bien observées , un grand fonds d'idées , d'instruction , de raison , de philosophie ; avantages qui se trouvent rarement réunis : en un mot, il faut avoir le mérite de Tacite ou de Voltaire , qui , dans deux genres très - distincts , et en prenant chacun une route aussi diverse que le caractère de leur esprit et la nature des objets dont ils se sont occupés, ont laissé à la postérité les deux plus beaux modèles

xiv NOTICE d'histoire qui existent dans aucune langue et chez aucun peuple , et les deux* seuls entré lesquels il ôoit peimis de balancer , et très^ifficile de choisir. Plusieurs anecdotes de' la vie de Racine, ses épigrammes, et -surtout la préface de la première édition de BrUannicuSj où il tourne finement en ridicule , mais avec une ironie très-amère , la plupart des jJièces de Corneille , décèlent. en lui cet esprit caustique , et ce caractère irascible qu'Horace attribue à tous les poètes qu'il' appelle si plaisamment une race «colère. La religion , vers laquelle Racine tourna d^assez bonne heure toutes ses pensées, avoit modéré son penchant pôUr k raillerie ; et , ce qui étoit peut-être plus difficile encore , parce que le sacrifice étoit plus grand et plus pénible pour Tamour-propre , elle avoit éteint en lui la passion des veris et celle de la gloire, la plus fôrte de toutes dans les hommes que la nature a deistiiiés à faire de grandes choses : mais elle tfavoit pu affoiblir son talent pour la poésie. Douze années pi*esque uniquement consacrées aiix devoirs de la' piété, dont le sentiment tranquille et doux étoit devenu un besoin -pour lui, et remplissoit son àme toute entière, neluiavoientTienfait;^erdredece génie heu-' reux et facile qu^on remarque dans tous ses ouvrages : il su&t , pour s^en convaincre^ de lire avec attention les deux dernières pièces qtfil fit à la sollicitation de madame de Maintenon , ph^r les demoiselles de Saint-Cyr.' 1 * ' '•

The text on this page is estimated to be only 16.44% accurate

SUR RACINE. XV L'esther fut représentée par les jeunes
pensionnaires de cette maison, que l'auteur avoit formées à la
déclamation. Madame de Sévigné fait mention, dans une de ses lettres, de
applaudissements que reçut cette tragédie, qu'elle appelle un chef-d'œuvre
de Racine. : Quoique l'esther offre de très beaux détails, sous tenus de ce
style enchanteur qui rend la lecture de Racine si délicieuse, il faut avouer
que les applications particulières et malignes que les courtisans firent de
plusieurs vers de cette tragédie à certains événements du temps,
contribuèrent beaucoup au grand succès qu'elle eut à la cour mais le public
^

The text on this page is estimated to be only 29.63% accurate

XTJ NOTICE[^]. qui jugeoit k pièce en eHe[^]même, et dâxis l'opinion duquel ces applications bonnes ou mauvaises ne pouvoient ajouter à l'ouvrage, • ni »ne beauté, ni un défaut, ne lui fut pas aussi &T(M?able qu'on l'avoit été à Vei:saiUe8 ; et l'on convient généralement aujourd'hui que le public eut raison.' Deux ans après, Racine, flatté d'avoir réussiddns lin genre dont il étoit rinventçur, et qui peut-être avoit senti renaître en lui le désir ai naturel et si utile de la gloire, traita dans lès mêmes vues le sujet ^Aihaliè ; mais le long silence qu'il s'étoit imposé j et qui auroit dû lui &ire pardonncar.sa réputation, n'avoit pu encore désarmer l'fenvie : tous les ressorts les plus acti&, et dont l'effet est le plus sur lorsqu'on veut nuire, furent mis en mouvement, et l'on parvint enfin à jeter dans l'esprit de madame de Maintenon des scrupules qui firent supprimer les spectadlea de Saint-Cyr, et Aiha[^]. n'y fut point représentée. Racine la fit imprimer en 1691 ; mais elle trouva peu de lecteurs. On jse peJTSuada qu'une]âèce &ite pour des en&nts n'é[^] toit bonne que pour eux ; et les gens du m[^]ide, qui crâ.ignent l'ennui autant que la douleur, et qui, moins par dé&ut de lumières que d'application, n'ont guère en général d'autres sentiments que ceux qu'on leur inspire, suivirent le torrent, et continuèrent à dépriser AthaUe sans l'avoir lue. I JBLacine, étonné que le public reçût avec cette indifférence un ouvrage qui auroit . suJË pour

The text on this page is estimated to be only 18.78% accurate

SUR RACINE. xvij , l'immortaliser , s'imagina qu'il avoit manqué
Mn sujet , et il Favouoit sincèrement à Boileau , qui lui sût enoît au
conti[^]iire qn[^]j[^]thttH[^] etcAt son chefd'œuvre, ce Je m'yoonnois , lui disoit-
il, et le publœ D y reviendra. y> La prédiction de* Boileau s'est ac*[^]
complie , mais si- long-temps après la mort de Ra*» cine, que ce grand
homme n[^]a puni jouir du succès de sa pièce , ni même le prévoir.' Cette
nouvelle in jfustice du public, qui Vêsoit de commettre un second crime
envers la poésie et le bon goût) détermina enfin Racine à ne plus s'occuper
de vers y et à renoncer pour jaiùais au théâtre* Il étoit né très»*sensible , et
cette extrême mofadiité d'âme, qui donnoit à la fortune et aux événements
tant de moyens divers de le tourmenter et de le rendre malheureux , devint
en effet pour lui une source de peines. > tin homme du génie l[^] plus fécond
y le plus original; et le pkiS' unirersel qu'il y ait jamais eu , et qui a
d'ailleurs Jbèaucoup d'autres r8q>ports avec Racine ^ auroitpu&ire-
lemémèaVeu. " La sensibilité ide Racine, se portoit sur tous les objets : elle
abrégea même ses jours. Il avoit fait ^ dans les vues de madame de
Maintenon , et pour répondre k la confiance qu'elle lui témoig[^]t, un

The text on this page is estimated to be only 9.48% accurate

xviiij, JN.OTIÇEi projet de fii^an^^-doiiiit If objet «toit d^
ptx>poser uïi plaJQ dj^ ;pçform^ et de J parfaitement dSsiyeya^ditlé roi^ «
C3Poit-41 tout sâifoii?? et parce qJitiLest grand poète, >Raci23je>aurpit
mieux fait i^râa doute, povit'^.'glèire et pobr^ som repos ,jKie donner au
public un^ Wnne tragédie de plus , que deis'occuper à écjribce;^s lieux*
cQinsËtiiiis plus. ou moiiiis éloqueiLts,«ur.desmatièreQSjqu^ildî'avoit pa?
éludiez, et sur lesquelles avecifeeauceap de eorl* Boissanq6s , et une
longue expérièisMîe, il est si facile et si ordinaire de se trojnper; maisia
va^ité lui fit un momient illusion : sonjariiour-propre fut flatté que madame
de Maintenbu. l^eût choisi pour porter: la vérité , pu qe qu'il preiaoit pour
eUe^ aux pieds du trôïie^ et rjespoir. si séduisant et si doux de devenir
rinstriiment du bonheur du peuple^ . après a^oiar été si long- temps celuide
ses plaiâk?s , lui ferma les yeux sur les daiigeira de sa ooinfflaJiaahçe. :.
Cependant inufdamè de Maintenonluifitdire'de n^.pas paroître'ïia
ûoii:r.)usqu'à.nou:V«l*rdre 'i dès ce moment Racine ne dout%.p3f«iside sa
disgrâce^ Accablé de mēlanfioli@, et portait partout le titiit];nortel dosit il
éboit atteint , il reïouxna quelque ttempsjapxès à Versailles : maistoiitetoit
changé pour hû^ ou dumoins Ule crut ainsi 3 et Louis XIV

The text on this page is estimated to be only 25.74% accurate

: : SUR KACINE; xix un jot^r .ayant. pÉMà^édain&Ja galerie, sans le regarder, Rapine; iHiii k^étoît pa»^ dit Vôlt&irè, aussi philosQçhiB quie bon poète, enxnourHtd^ chagrin *, après avoir tj^a^iné pe^daoat un an une vie languissante et .pénible. :,...': • On ,iiQ . pmt laissez «egretCer que Raciîie , 'trop indifférent pour ses tragédies profanes , qu^il aiiroît même .voulu pouvoir anéantir , s^il en faut croire son. SXsyBÎt toujours négligé dé donner une édition, correctç^d^» ses' œuvreè. Toutes celles qui oot paru de son.viiYIMQEtr.et depuis isa^jinort sont A feititives, et ...» » le texte jçij, èsSÇ ai corrompu, que je ne connôis'aucun puv?:age qui ait plus souffert deFiRcapacité des éditeu^ra > et de la négligence des impiînieurs. Sédition publiée avec des commentaires est plus belle , mais non plus exacte que les précédentes j et Ton doit surtout reprocher aux éditeurs de n'avoir porté dans Fexamen et le choix des diverses leçons , ni une critique assez éclairée , ni un goût assez sévère . A l'égard de^ leurs notes , il me semble qu'à l'exception des remarques de Louis Racine et de l'abbé d'Olivet , dont ils ont profité , mais qu'ils n'ont pas toujours entendues , elles n'offrent rien d'utile et d'instructif. Peut-être aussi Voltaire étoit-il seul capable de faire un bon commentaire sur Racine , et d'apprécier avec justesse ses beautés et ses défauts ; mais on ne trouve dans ses ouvrages que des réflexions générales sur cet auteur , et x ' Le 21 ayri1 1699.

The text on this page is estimated to be only 25.37% accurate

XX NOTICE SUR RACINE. quelques observations particulières sur Bérénice ^^ qui sont un modèle de goût , de précision , et qui montrent toutes un jugement sain , une étude profonde et réfléchie des principes de YàH , ^^ vues neuves et fines sur la langue et sur la poétique, et partout l'admiration la plus sincère pour Racine. Voltaire le croyoit le plus par&it de tous nos poètes, et le seul qui soutienne constamment l'épreuve àb la lecture. H en parloit même avec tant' d'enthousiasme , qu'ian homme dé lettres lui demandant pourquoi U ne Ëiisoit pas sur Racine le même travail qu'il avoit fait sur Corneille : et II est tout fidt , a lui répondit Voltaire j il n'y a qu'à écrire au has ce de chaque' page : beau j pathétique ^ honnonieux]; a sublime. » ∴ mmÊ^m^

LA THEBAÏDE, OU LES FRERES ENNEMIS, TRAGÉDIE.

1664.

The text on this page is estimated to be only 0.33% accurate

> > /

PRÉFACE. . . . L. . . . : i r • E lecteur me permettra de lui demander un peu plus d'indulgence pour cette pièce que pour les autres qui la suivent. J'étois fort jeune quand je la fis. Quelques vers que j'avois faits alors tombèrent par hasard entre les mains de quelques personnes d'esprit : elles m'excitèrent à faire une tragédie, et me proposèrent le sujet de la Thébaïde. Ce sujet a voit été autrefois traité par Rotrou^ sous le nom ^Antigone : mais il faisoit mourir les deu^ frèreàdès le commencement de son troisième acte ; le i*este étoit en quelque sorte le commencement d'une autre tragédie , où l'oïl eûtroit dans des intérêts tout nouveaux ; et il avoit réuni en une seule pièce deux actions différentes, dont Vme sert de matière aux Phéniciennes d'Euripide , et l'autre à V Antigène de Sophocle. Je compris que cette duplicité d'action avoit pu nuire à sa j^ièce, qui d'ailleurs

4 PRÉFACE. étoit remplie de quantité de beaux endroits* Je dressai à peu près mon plan sur les Phé^{niciennes} d'Euripide : car^{pour} la Thébàide qui est dans Sénèque^{je suis un peu de l'opinion de Heinsius^{et je tiens ^{comme} lui, que non-seulement ce n'est point une tragédie de Sénèque , mais que c'est plutôt l'ouvrage d'un déclamateur qui ne savoit ce que c'étoit que tragédie. La catastrophe de ma pièce est peut- être un peu trop sanglante ; en effet , il n'y paroît presque pas un acteur qui ne meure à la fin: mais aussi c'est la Thébàide, c'est-à-dire, le sujet le plus tragique de l'antiquité. L'amour, qui a d'ordinaire tant de part dans les tragédies , n'en a presque point ici ; et je doute que je lui en donnasse davantage si c'étoit à recommencer} car il faudroit ou que l'un des deux frères fût amoureux , ou tous les deux ensemble. Et quelle apparence de le»r donner d'autres intérêts que ceux de cette fameuse haine qui les occupoit tout entiers? Ou bien il faut jeter l'amour sur un J}}

The text on this page is estimated to be only 23.01% accurate

PRÉFACE, 5 des seconds personnages^ comme j'ai fait ; et alors cette passion^ qui devient comme étrangère au sujets né peut produire que de médiocres effets. En un infit , je suis per< .1.11' . > et toutes les autres horreurs qui. composent l'histoire d'(Bdipe et de sa niâlheureuse fajnille. ■
k «

The text on this page is estimated to be only 15.00% accurate

« ' f ACTEURS. • t . t ÉTÉOÇLE, roi de.Thèbp?. POLYÎICE
, frère d'Ètkock JOCASTE, mère de ces deux princes et d'Antigone.
APniGONE,' sœur d^ÊtéiMîle et de Pôlym CRÉON , 'oncle des princes et
de' la princesse. HÉMdN ^ffls de €Vé(Mf,kmàrit d'Antigone. ' OLYMBB ,
con4detttt«'dë-Joca*te. '■ ' ■> '■■'- ' A^J^MMt cQiifideDatdeîEnéoiuu
;;•!:"« -.r UN SOLDAT de l'armée de Polynice. GARDES. » < t < . I La
scène est à Thèbè§',"*dans une salle du palais royal

The text on this page is estimated to be only 3.00% accurate

» \

The text on this page is estimated to be only 7.00% accurate

LES FRERES ENNEMIS

The text on this page is estimated to be only 8.13% accurate

LA THEBAIDEi '}' • > I - • .V { .-, » - . . • _%«> f , I * ♦'OtJ ' " "
: - '^ -i r ' ... tj-. /!-i.» ...: .,, "«i lit. LES FRÈRES ENNEMIS, . ' » • . » • . . « ,.
,1.1.. , »♦. TRAGEDIE. ACTE PREMIÈr r • » • '[■ I ■ n I Ml I il I fc ' 1.
1 ^ o > . SCENE, i»ft]?,MİÉB,i/...i ," JÔ'CÀStjÈ, ÔLtMPE. f r ' ' ~ ■- l 'Ji
* < < I t \. • m. 1 Ls sont sortis ^^Olyja^jjç,? ^ ! naortdtlç»; douleurs !
Qu'un , moment 4e rppçis n^.va coûter 4/ei^^çurS;! Mes ye;Lu;i4pPi^^
^^JVis^r^^!^ ouÿçrt3tai^ larmes: Et le souMUfil. le^ fprui^ ei^^^ telles
alarxxi^^i !. '^ . Puisse pli^tja niort If^s feyra^ey pwr japiftis , Et
m'empêcher de . voir le; plus npir dçsj C?^^.^^ l Mais en sont-ils aux mains
? .V, OJiYMPE. Du haut de la muraille Je les ai vus déjà tous rangés en
bataille ;

The text on this page is estimated to be only 25.41% accurate

«> . * ■ » fc è * ^ - : LE « FRERES ENNEMI 6r Pai vu déjà le fer
briller de toutes parts; Et , pour Toiis ayerir ; j'ai quitté Jes rçmpàrts. J ai
VU le fer en main Etéocle lui-même : H marche des premiers ,, ejt^, d\ine
ardeur extrême , Il montre aux plus hardis à braver le danger. :? r ' ' ! ■
JpC^STE'. • • : — . - ' N^en doutons plus, Olympe , ils se vont égorger. " ^
Que Ton coure avertii; et hâter la princesse ; Je Fattends. Juste ciel",
Voûteriez ma foiblesse î Il faut courir , Olympe , après ces inhumains : Il les
faut séparer, ou mourir par leurs mains. Nous voici donc , hâas ! à ce jour
détestable Dont la seilë frayeur me rendoit misérable I Ni prières , ni pleurs
-ne m'ont de rien servi; Et le courroux du sort vouloit être assouvi. O toi,
soleil', ô toi qui' rends le jour au monde ^ Que ne Fas-tu laissé dans un^ nuit
profonde ! A de si noirs forfaits prêtes-tu tes rayons? Et peux-tu , sans
horç^i;* , .ycir ce que nous voyons ? Mais ces monstres , hélaâ ! ne
t'épouvantent guères ; La race'de Laiüs les à reridusTulgaiifes : "" ^ Tu
petikîvt^ir sans frayeurles crimes de mes fils , Après eëiis que le père et iâ
ihère' ont commis : ' Tu ne t'étonnes pas si mes fils sont petfide^ |, S'ils sont'
tous deux méchants', et s'ils^ sont parricides j Tu saisqu^ils sont sortis: d\ih
sârig incéstuetix, Et tu t'étonnerois s'ils 'Soient vertueui. ' ^ "" t • « r . < • I

The text on this page is estimated to be only 16.16% accurate

A GTE ĩ , SCENE II. SCÈNE IL JOCASTEi ANTIGONE ,
OLYMPE. V » ^ * . . IOCASTE. » «,j . » Ma fille , aYez-Yoa& su l'excès de
nos misères ? . : AMTIGON£« ... Oui , Madame ; on m'a dit la fureur de
mes frères. ' * JOCASTE. Allons , chère Antigone , et courons de ce pas
Arrêter , s'il se petrt^ leurs parricides bras. AI16hs leuiè fðre voir ce qiu'âls
ont de plus tendre ; Voyons si contre nous ils pourront se défendre , Ou s'ils
oseront bien , dans lew noire fureur , . Répandre notre SjStnjg pour attaquer
Iç leur, . . Madame , c'en est fait , voici le roi lui-même. SCElSfEIIIL
JOCASTE, ÉTÉOCLE , ANTIGONE, :■■.■■'■■ OLYMPE. • r i
JOCASTE. Olvmfe , soutâeivs^moi j ,ma, douleur est e;2;trémie. .
Madame, qu'a vesMnous? et qud trouble.... JOCASTE. Ah ! mon fils ^
QudOles traces dé sang vois-je sur vos habits ?

The text on this page is estimated to be only 20.00% accurate

io LES FRERES ENNEMIS. Eist-ce du sang d'un frère, ou. n'est-ce point du vôtre? ETÉOCLIE. Non , Madame , ce h[^]•# Mais que prétendica voua? et /gpcUejatrdiaux soiudaine Vous a fait tout^à^oup descendre dahi k plaiae ? •ÉTÉbULfi; ^'••' Madanië , il étoit teioipâ que 5'eti ñi^aôSè ainà , ' Et je peMois ma gloire à dfemetirér ibl. Le peuple y à qui la feito se faisoit déjà craindre , De mon peu dé vigûët it eommèilèbît à se plaitliAs^é , Me reprochant déjà ^ i . . . ; Laisseront Thèbes libre , ou mourront à mes pieds. JOCASTE. Vous î)ourriesfd'un tel sang , o ciel ! touilier .viîS armes!

The text on this page is estimated to be only 17.52% accurate

ACTE I, «CENE III. it La Goarpnne pour vous a-t-^Ue tant dé charmes ? Si par un parricide il la faUoit gagnœ , Ah y mon fils ! à ce prix voudriez^-vouç régner? Mais il ne tient qu'à vous , si Hionnenr tous anime , De nous donner la paix sans lq secours d'un crime , Et , de votre courroux triomphant au)0urd^hui , Contenter Yotre firère et régner ayec hii, ÉTÉOCÏiB. Appelez-vous régner psirtager ma couronne , Et céder lâchement ce que mon droit me donne ? JOCASTE, . Vous le savez , mon fils ,, la justice et le sang Lui donneiit , comme à vous , -sa part à ce haut rang. Œdipe , en achevant sa'tnstëdestinée , Ordonna que chacun pégneroit son année ; Et n'ayant qu'un étai à mëtlar^ sous vos lois^ Voulut que tour à tour vous fussiez tous deu^E rois. A ces ccmditions vous dallâtes souscrire» Le sort vauùs àppek)e

The text on this page is estimated to be only 27.48% accurate

12 LES FRERES ENNEMIS. Qui vient d'armer contre elle et le fer et la faim ? Prendroit-elle pour roi r  sclave de Myc  n   , Qui pour tq^ les Thébains n'a plus que de la haine ^ Qui s'est au roi d'Argos indignement soumis , Et que l'hymen atts^che    nos j&ers ennemis ? Lorsque le roi d'Argos l'a choisi pour son gendre^ D'espéroit par lui de voir Thèbes en cendre. L'amour eut peu de part    cet hymen hon^ux , Et la seule fureur en alluma les feux. ,-■ Thèbes m'a couronné pour éviter ses chaînes ; , Elle s'attend par moi de voir finir ses peines : Il la &ut accuser si je manque de foi ; Et je suis son captif, je ne suis pas son roi*   O  APXE. , . Dites , dites plutôt , cœur ingrat et fexouche , Qu'auprès du, diadème il. n'est rien qui vous touche» Mais je me trompe eiicor ; ce rang ne vous plait pas , Et le crime tout seul a pour: vous des appas. Hé bien ! puisqu'   ce point vous en êtes avide ^ Je vous office    commettre ,un double parricide : Versez lesang d'un frère; et j si c'est peu du sien ^ Je vous invite encore    r  p  dre le mien. Vous n'aurez plus alors i^'ennemis    soumettre y D'obstacle    surmonter , ni de crime    commettre : Et n'ayant plus au trône un fâcheux concurrent, De tous les criminels vous serez Je plus grand. Hé bien ! Madame , hé bien ! il fent vous satisfaire ; Il faut sortir du trône et couronner mon frère j

ACTE I, SCENE III. iS D feut , pour seconder votre injuste projet
, De son roi que j'étois , devenir son sujet ; Et , pour vous élever au comble
de la joie, Il fiut à sa fureur que je me livre en proie j n faïut par mon
trépas,... 70CASTE. Ah ciel ! quelle rigueur ! Que vous pénétrez mal dans
le fond de mon cœur ! Je ne demande pas que vous quittiez l'empire ;
Régnez toujours , mon fils , c'est ce que je désire. Mais si tant de malheurs
vous touchent de pitié, Si pour moi votre cœur garde quelque amitié , Et si
vous prenez soin de votre gloire même, Associez un frère à cet honneur
suprême; Ce n'est qu'un vain éclat qu'il recevra de vous, Votre règne en sera
plus puissant et plus doux : Les peuples, admirant cette vertu subhme,
Voudront toujours pour prince un roi si magnanime j Et cet illustre efïort,
loin d'affoiblir vos droits , Vous rendra le plus juste et le plus grand des rois.
Ou s'il faut que mes vœux vous trouvent inflexible, Si la paix à ce prix vous
paroît impossible , Et si le diadème a pour vous tant d'attraits , Au moins
consolez-moi de quelque heure de paix. Accordez cette grâce aux larmes
d'une mère. Et cependant , mon fils , j'irai voir votre frère j La pitié dans
son ame aura peut-être lieu , Ou du moins pour jamais j'irai lui dire adieu.
Dès ce même moment permettez que je sorte j

i4 LES FRÈRES ENNEMIS. J'irai jusqu'à sa tente, et j'irai sans escorte j Par mes justes soupirs j'espère l'émouvoir. ÉTÉOCLE. Madame , sans sortir vous le pouvez revoir j Et si cette entrevue a pour Vous tant de charmes , Il ne tiendra qu'à lui de suspendre nos armes. Vous pouvez dès cette heure accomplir vos souhaits , Et le Élire venir jusques dans ce palais. jTirai plus loin encore; et pour faire connoître Qu'il a tort, en effet, de me nommer un traître , Et que je ne suis pas un tyran odieux, Que l'on fasse parler et le peuple et les dieux. Si le peuple y consent , je lui cède ma place ; Mais qu'il se rende enfin si le peuple le chasse. Je ne force personne , et j'engage ma foi De laisser aux Thébains à se choisir un roi. SCÈNE IV. JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON, OLYMPE. CRÉON. Seigneur , votre sortie a mis tout en alarmes : Thèbes qui croit voua perdre, est déjà toute en larmes; L'épouvante et l'horreur régneront de toutes parts , Et le peuple effrayé tremble sur ses remparts. ÉTÉOCLE. Cette vaine frayeur sera bientôt calmée. Madame, je m'en vais retrouver mon armée.

The text on this page is estimated to be only 26.73% accurate

ACTE I, SCENE IV. i5 Cependant vous pouvez accomplir vos souhaits , Faire entcer Pcdyxicç et lui parler de paix. Créon ^ la racine ici coQun^nd^ .^i^ mon absence ^ Disposez tout le monde à soi?, obéissance ; Laissez 9 ppur recevoir et pour donner ses. lois ^ Votre fils Ménécée , et j^en ai fait le choix. Comme il a de Thonneur autant que de courage , Ce choix aux ennemis ôtera tout ombrage , Et sa vertu suflOlt pour les rendre assurés. à Jocaste. à Créon. Commandez-'lui , Madame. Et vous y vous me suivrez. CRÉON. Quoi I Seigneur.... ÉTÉOCLiE. Oui y Créon ^ la chose est résolue. CRÉON. Et vous quittez ainsi la puissance absolue ? ÉTÉOCLE. Que je la quitte ou non , ne vous tourmentez pas j Faites ce que j'ordonne, et venez sur mes pas. SCÈN;E. V. JOCASTE , AOTIGONE , CRÉON , OLYMPE. CRÉON. Qd'avez-vous fiiit, Madame ? et par queUe conduite Forcez- vous un vainqueur à prendre ainsi la fuite? Ce conseil va tout perdre.

16 LES FRÈRES ENNEMIS. 7 JOCASTE. n va tout confier ver ^
 Et par ce seul conseil Thèbes se peut sauver. CRÉON. Eh quoi ! Madame,
 eh quoi ! dans l'état où nous sommes ^ Lprsqu'avec un renfort de plus de six
 mille hommes La fortune promet toute chose aux Thébains , Jje roi se laisse
 ôter la victoire des mains ! JOCASTE. â La victoire , Créon, n'est pas
 toujours si belle; la honte et les remords vont souvent après elle. Quand
 deux frères armés vont s'égorger entre eux, Ne les pas séparer , c'est les
 perdre tous deux ^ Peut-on JÈdre au vainqueur une injure plus noire ^ Que
 lui laisser gagner une telle victoire ? CRÉON.' Jieur courroux est trop
 grand.... JOCASTE. I Il p^ut être adouci, i CRÉON. I Tous deux veulent
 régner. . JOCASTE. Ils régneront aussi. CRÉON. On ne partage point la
 grandeur souveraine , Et ce n'est pas un bien qu'on quitte et qu'on reprenne.
 JOCASTE. L'intérêt de l'état leur servira de loi, .

ACTE I, SCENE V. l'y CRÉON. L'intérêt de l'état est de n'avoir qu'un roi , Qui^ d'un ordre constant, gouvernant ses provinces , Accoutume à ses lois et le peuplé et les princes. Ce règne interrompu de deux rois différents , En lui donnant deux rois , lui donne deux tyrans. Par un ordre souvent l'un à l'autre contraire , Un frère détruiroit ce qu'auroit fidt un frère. Vous les verriez toujours former quelque attentat, Et changer tous les ans la &ce de l'état. Ce terme limité que l'on veut leur prescrire , Accroît leur violence en bornant leur empire. Tous deux feront gémir les peuples tour-à-tour : Pareils à ces torrents qui ne durent qu'un jour , Plus leur cours est borné , plus ils font de ravage • Et d'horribles dé^ts signalent leur passage. XOCASTÇ. On les verroit plutôt , par de nobles projçts , Se disputer toujs deux l'amour de leurs sujets. Mais avouez , Créon , qile toute votre peine C'est de voir que la paix rend votre attente vaine ; Qu'elle assure à mes fils le trône où vous tendez , Et va rompre le piège où vous les attendez. Comme y après leur trépas , le droit d« la naissance Fait tomber en vos mains la suprême puissance , Le sang qui vous unit aux deux princed mes fils , Vous fait trouver en eux vos plus grands ennemis ; ^ Et votre ambition , qui tend à leur fortune , Vous dorme pour tous deux une haine commune. I.

i8 LES FRERES ENNEMIS. Vous inspirez au roi vos conseils dangereux , Et vous en servez un pour les perdre tous deux. CRÉON. Je ne nie repais point de pareilles chimères : Mes respects pour le roi sont ardents et sincères ; Et mon ambition est de le maintenir Au trône où vous croyez que je veux parvenir. Le* soin de sa grandeur est le seul qui m'anime ; Je hais ses ennemis , et c'est là tout mon crime : Je ne m'en cache point ; mais , à ce que je voi , Chacun n'est pas ici criminel comme moi. JOCASTE. Je suis mère , Créon ; et , si j'aime son frère , . La personne du roi ne m'en est pas moins chère. Dé lâches courtisans peuvent bien le haïr ; Mais une nière enfin ne peut pas se trahir. antigo:ne. Vos intérêts ici sont conformes aux nôtres ; Les ennemis du roi ne sont pas tous les vôtres. Créon , vous êtes père , et , dans ces ennemis , Peut-être songez-vous que vous avez un fils. On sait de quelle ardeur Hémon sert Polynicé. CRÉON. Oui y je le sais ^ Madame y et je lui fais justice ; Je le dois , en effet , distinguer du commun , Mais c'est pour le haïr encor plus que pas un ; Et je souhaiterois , dans ma juste colère , Que chacun le haït comme lo hait son père«

The text on this page is estimated to be only 21.73% accurate

ACTE I, SCENE V. 19 ANTIGONE. • * Après tout le qu'a
&it la. valeur de son bias , Tout le inonde, en ce point ^> ne vous ressemble
pas. Je le vois bien ^ Madame^ et cf est ce qui ni'afflige : Mais je sais bien
à. quoi sa. révolte m'oblige ; Et tous ces beaux exploits «qui l^ font admirer
, C'est ce qui m^ le &it justement abhprreir. La honte suit .toujours le paxti
des rebelles : Leurs grandes' actions sont les plus criminelle^ ; Ils signalent
leur crime en signalant leur bras , Et la gloire n'est point où les rois ne sont
pas. ANTIOONE. . Ecoute? un peu mieux la voix de la nature. M CRÉON«
Plus l'ofenseur m'est cher , plus je ressens l'injure. ANTIGONE. Mais un
père à ce point doit-^il être emporté? Vous avez trop de haine. CRÉON. c Et
vous , trop de^ bonté. C'est trop parler^ Madame, en faveur d'un rebelle.
ÀNTIGÔNÉ. * L'innocence vaut bien que Fon parle pour i^le,. Je sais ce
quilexend innpcent à vojs yeux.* ANTIGONJtïEU Et je s^ qud sujet vous le
rend odieux. .:i

The text on this page is estimated to be only 28.45% accurate

ao LES FRÈRES ENNEMIS. • CRÉON. I L'amour a d'autres
yeux que le commun des hommes. ' jrOOASTE* Vous abusez , Créon , de
Tétat où nous sommes ; Tout vous semble permis : mais craignez mon
courroux, Yos lib^tés enfin retomberoient sur yqus« ANTIGONE. Jj'intérêt
du public agit peu sur son ame , Jlt Famour du pays nous cache une autre
flamme. Je la sa^ ; mais , Créon , j'en abhorre le cours , j|Et vous ferez bien
mieux de la cacher toujours. ', CRÉON. Je le ferai) Madame, et je veux par
avance Tous épargner encor jusques à ma présence. Aussi bien mes respects
redoublent vos mépris , Et je vais fêdre place à cç bienheureux fils. Jje roi
m'appelle ailleurs ^^il fa.ut que j'obéisse. Adieu. Faites venir Hémon et
Polynicç. JOCASTS. N'en doute pas , méchant , ils vont venir tous deux ^
Touis deux ils préviendront tes desseins malheureux. SCÈNE VI.
JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE. ' ANrriGONE. Lk perfide ! à quel
point son insolence monte ! XOCASTE. Ses superbes d^cours tourneront à
sa honte.

ACTE I, SCENE VI. 21 Bientôt y si nos désirs sont exaucés des
cieux, La paix nous vengera de cet ambitieux. Mais il faut se hâter ; chaque
heure nous est chère. Appelons promptement Hémon et votre frère : Je suis ,
pour ce dessein, prête à leur accorder Toutes les sûretés qu'ils pourront
demander* Et toi , si mes malheurs ont lassé ta justice , Ciel , dispose à la
paix le cœur de Pol3niice ; « Seconde mes soupirs , donne force à mes
pleurs, Et y comme il &ut enfin ^ fitis parler mes douleurs. ANTIGONB
wulc. Et si tu prends pitié d'une flamme innocente , O ciel , en ramenant
Hémon à son amante , Ramène-le fidèle , et permets en ce jour , Qu'en
retrouvant Famant , je retrouve Famour. FIN DU FIUBMIKE ACTE.

ACTE SECOND. I (i . i SCENE PREMIERE. i I ■ • \ • ■ I
 ANTIGONE, HÉMOÏ, ' HÉMOK" ; ■ • Quoi T vous me refusées, votre
 aimable présence ^ Après un an entier de supplice et d'absence ! Ne
 m'avez-vous,, IVladame , appelé près. de. vous ^ . Que pour m'ôter sitôt
 un bien qui m'étoit si doux ? Et voulez-vous sitôt que j'abandonne un frère ?
 Ne dois-je pas au temple accompagner ma mère ? Et dois-je préférer , au
 gré de vos souhaits , Le soin de votre amour à celui de la paix ? HÉMON.
 Madame , à mon bonheur n'est chercher trop d'obstacles ; Es iront bien sans
 nous consulter les oracles. Permettez que mon cœur , en voyant vos beaux
 yeux , De l'état de son sort interroge ses dieux Puis-je leur demander , sans
 être téméraire , S'ils ont toujours pour moi leur douceur ordinaire ?
 Souffrent-ils sans courroux mon ardente amitié ? Et du mal qu'ils ont fait
 ont-ils quelque pitié ? Durant le triste cours d'une absence cruelle , Avez-
 vous souhaité que je fusse fidèle ?

LES FRERES ENNEMIS, a5 Songiez-Tous que la mort menaçoit
, loin de vous , XJn amant qui ne doit mourir qu'à vos genoux ? Ah ! d'un si
bel objet quand une ame est blessée , Quand un cœur jusqu'à vous élève sa
pensée , Qu'il est doux d'adorer tant de divins appas ! Mais aussi que l'on
souffre en ne les voyant pas ! Un moment , loin de vous ipç duroit upç
année : J'aurois fini cent fois ma triste destinée , Si je n'eusse songé ,
jusques à mon retour , Que mon éloignement vous prouvoit mon amour ; Et
que le souvenir de mon obéissance Pourroit en ma faveur parler en mon
absence ; Et que , pensant à moi, vous penseriez aussi Qu'il faut aimer
beaucoup pour obéir ainsi. ANTIGONE- ' Oui , je l'avois bien cru qu'une
amé si fidèle Trouveroit dans l'absence une peine cruelle ; Et , si mes
sentiments se doivent découvrir , Je souhaitois , Hémon , qu'elle vous fît
souffrir , Et qu'étant loin de moi , quelque ombre d'amertume Vous fît
trouver les jours plus longs que de coutume. Mais ne vous plaignez pas ;
mon cœur chargé d'ennui Ne vous souhaitoit rien qu'il n'éprouvât en lui ,
Surtout depuis le temps que dure cette guerre, Et que de gens armés vous
couvrez cette terre. O dieux ! à quels tourmenta mon cœur s'estvu soumis,
Voyant des deux côtés ses plus tendres amis ! Mille objets de douleur
déchiroient mes entrailles j J'en voytois et dehors et dedans nos murailles :

94 LES FRERES ENNEMIS. Chaque assaut à mon cœur livroit mille combats ^ Et mille fois le jour je sou&ois le trépas. HÉMON. Mais enfin , qu'ai-je fait en ce malheur extrême , Que ne m'ait ordonné ma princesse elle-même? J'ai suivi Polynice , et vous Pavez voulu ; Vous me l'avez prescrit par un ordre absolu. Je lui vouai dès-lors une amitié sincère , Je quittai mon pays , j'abandonnai mon père ; Sur moi , par ce départ , j'attirai son courroux ; Et, pour tout dire enfin, je m'éloignai de vous.

ANTIGONE. Je m'en souviens , Hémon , et je vous fais justice. C'est moi que vous serviez en servant Polynice ; Il m'étoit cher alors comme il l'est aujourd'hui , Et je prenois pour moi ce qu'on faisoit pour lui. Nous nous aimions tous deux dès la plus tendre enfance^ Et j'avois sur son cœur une entière puissance; Je trouvois à lui plaire une extrême douceur, Et les chagrins du frère étoient ceux de la sœur. Ah ! si j'avois encor sur lui le même empire , Il aimeroit la paix pour qui mon cœur soupire. Notre commun malheur en seroit adouci ; Je le verrois , Hémon ; vous me verriez aussi. HÉMON. De cette afireuse guerre il abhorre l'image. Je l'ai vu soupirer de douleur et de rage, Lorsque , pour remonter au trône paternel , On le força de prendre un chemin ai cruel.

The text on this page is estimated to be only 28.13% accurate

ACTE II, SCENE II. aS Espérons que le ciel , touché de nos misères, Achèvera hientôt de réunir les frères. Puisse-t-il rétablir l'amitié dans leur cœur , Et conserver l'amour dans celui de la sœur ! ANTIGONE. Hélas ! ne doutez point que ce dernier ouvrage Ne lui soit plus aisé que de calmer leur rage. Je les connois tous deux , et je répondrois bien. Que leur cœur , cher Hémon , est plus dur que le mien , Mais les dieux quelquefois font de plus grands miraclesj. SCÈNE IL ANTIGONE, HÉMON, OLYMPE. ANTIGONB. Hé bien , apprendrons-nous ce q^u'ont dit les oracles ? Que faut-il faire? OXiYMPE. Hélas! ANTIGONE. Quoi ! qu'en a-t*-on appris? Est-ce la guerre , Olympe ? OliYMPE. Ah ! c'est encore pis. HÉMON. Quel est donc ce grand mal que leur courroux annonce ? OliYMPE. Prince , pour en juger, écoutez leur réponse :

a6 LES FRERES ENNEMIS. ANTIGONE. O dieux ! que vous a fait ce sang infortuné ? Et pourquoi tout entier l'avez vous condamné ? N'êtes-vous pas contents de la mort de mon père ? Tout notre sang doit-il sentir votre colère ? HÉMON. ^ Madame , cet arrêt ne vous regarde pas : Votre vertu vous met à couvert du trépas. Les dieux savent trop bien connoître l'innocence. ANTIGONE. Et ce n'est pas pour moi que je crains leur vengeance. Mon innocence , Hémon , seroit un foible appui : Fille d'Œdipe , il faut que je meure pour lui. Je l'attends cette mort, et je l'attends sans plainte; Et , s'il faut avouer le sujet de ma crainte , C'est pour vous que je crains; oui, cher Hémon, pour vous De ce sang malbettrieux vous sortez comme nous ; Et je ne vois que trop que le courroux céleste Vous rendra , comme à nous , cet honneur bien funeste , Et fera regretter aux princes des Thébains De n'être pas sortis du dernier des humains. HÉMON. Peut-on se repentir d'un si grand avantage ? Un si noble trépas flatte trop mon courage ; Et du sang de ses rois il est beau d'être issu ,

The text on this page is estimated to be only 28.25% accurate

ACTE II, SCENE IL 37 Dût-on rendre ce sang sitôt qu'on Fa
reçu. ANTIGONB. Hé quoi ! si parmi nous on a fait quelque offense , Le
ciel doit-il sur vous en prendre la vengeance ? • Et n'est-ce pas assez du
père et de? enfants, Sans qu'il aille jûlus loin chercher des innocents ? C'est
à nous à payer pour les crimes des nôtres* Punissez-nous , grands dieux !
mais épargnez les autres. Mon père , cher Hépion , vous va perdre
aujourd'hui ; Et je vous perds peut-être. encore plus que lui. Le ciel punit
sur vous et sur votre famille , Et les crimes du père et l'amour de la fille ; Et
ce funeste amour vous nuit encore plus Que les crimes d'Edipe et le sang
deXaïus. HÉMON. Quoi \ mon awQUX, Madame? et qu'a-t-il de
funeste? Est-ce un crime qu'aimer une beauté céleste? Et puisque sans
colère il est reçu de vous, . En quoi peut-il du ciel mériter le courroux ?
Vous se fûtes en mes soupçons êtes intéressé ; C'est à vous à juger s'ils vous
ont offensée ; Tels que seront pour eux vos arrêts tout-puissants, Us seront
cruels, ou-seront innocents.. Que le ciel à son gré de. ma perte dispose ,
. J'en chérirai toujours et l'une et l'autre cause; Glorieux de, mourir pour le
sang de mes rois , Et plus glorieux encor de mourir sous vos lois. Aussi bien
que ferois-je en ce commun naufrage ? Pourrois-je me résoudre à vivre
davantage 7

38 LES FRERES ENNEMIS. En vain les dieux voudroient
difiPérer mon trépas , Mon désespoir feroit ce qu'ils ne feroient pas. Mais
peut-être , après tout , notre frayeur est vaine j Attendons Mais voici
Polynice et la reine* SCÈNE IIL JOCASTE , POLYNICE , ANTIGÔNE ,
HÉMON, TOIiYNI OB. Madame , au nom des dieux , cessez de infarrêter.
Je vois bien que la paix ne peut s'exécuter, J'espérois que du ciel la justice
infinie Voudroit se déclarer contre la tyrannie, Et que , lassé de voir
répandre tant de sang, Il rendroit à chacun son légitime rang : Mais ,
puisque ouvertement il tient pour l'injustice , Et que des criminels il se rend
le complice , Dois-je encore espérer quHm peuple révolté. Quand le ciel est
injuste , écoute l'équité ? Dois-je prendre pour juge une troupe insolente.
D'un fier usurpateur ministre violente, Qui sert mon ennemi par un lâche
intérêt. Et qu'il anime encor , tout éloigné qu'il est ? La raison n'agit point
sûr une populace. De ce peuple déjà j'ai ressenti l'audace ; Et , loin de me
reprendre après m'avoir chassé, Il croit voir un tyran dans un prince
ofiensé* Comme sur lui l'honneur n'eut jamais de puissance , Il croit que
tout le monde aspire à la vengeance ?

ACTE II, SCENE III. ag De ses inimitiés rien n'arrête le cours ;
Quand il hait une fois, il veut haïr toujours.' JOCASTE. Mais s'il est vrai ,
mon fils , que ce peuple vous craigne, Et que tous les Thébains redoutent
votre règne, Pourquoi par tant de sang cherchez- vous à régner Sur ce
peuple^ndurci que rien ne peut gagner ? POLYNICE. Est-ce au peuple ,
Madame , à se choisir un maître ? Sitôt qu'il hait un roi , doit-on cesser de
l'être ? Sa haine ou son amour , sont-ce les premiers droits Qui font monter
au trône ou descendre les rois? . Que le peuple à son gré nous craigne ou
nous chérisse, Le sang nous met au trône , et non pas son caprice : Ce que le
sang lui donne , il le doit accepter j Et, s'il n'aime son prince, il le doit
respecter. JOCASTE. Vous serez un tyran haï de vos provinces. .
POLYNICE. Ce nom ne convient pas aux légitimes princes ; De ce titre
odieux mes droits me sont garants ; La haine des sujets ne fait pas les
tyrans. Appelez de ce nom Etéocle lui-même. JOCASTE. Il est aimé de
tous. POLYNICE^ C'est un tyran qu'on aime , Qui , par cent lâchetés , tâche
à se maintenir

50 LES FRERES ENNEMIS. Au rang où , par la force, il h su
parvenir; Et son orgueil le rend , par un eflfet contraire , Esclave de son
peuple et tyran de son frère. Pour commander tout seul il veut bien obéir ,
Et se fait mépriser pour me faire haïr. Ce n'est pas sans sujet qu'on mé
préfère un traître ; Le peuple aime un esclave, et craint d'avoir un maîlrc.
Mais* je croirois trahir la majesté dès rois , ' Si je fai^ois le peuple arbitre
de mes droits. JÔCASTE. Ainsi donc la discorde a pour vous tant de
charmes ? Vous laissez-vous déjà d'avoir posé les armes ? Ne cesserons-nous
point, après tant de malheurs , "Vous , de verser du sang , moi , de verser
des pleurs? N'accorderez-vous rien aux larmes d'une mère ? Ma fille , s'il se
peut , retenez votre frère j Le cruel pour vous seul avoit de l'amitié.
ANTIGONE. Ah ! si pour vous son ame est sourde à la pitié , Que pourrais-
je espérer d'une amitié passée , Qu'un long éloignement n'a que trop effacée
? A peine en sa mémoire ai-je ençor quelque rang : Il n'aime , il ne se plait
qu'à répandre du sang. Ne cherchez plus en lui ce prince magnanime , Ce
prince qui montrait tant d'horreur pour le crime, Dont l'ame généreuse avoit
tant de douceiir , Qui respctoît sa mère, et chérissoit sa sœur : La nature
pour hii n'est plus qu'une chimère j Il méconn(^t sa sœur , il méprise sa
mère ;

ACTE II, SCENE III. 3i Et ringrat , en Fétat où son orgueil Ta mis , Nous croit des étrangers ou bien des ennemis. POIiTNICE. N'imputez point ce crime à mon ame affligée : Dites plutôt , ma sœur , que vous êtes changée ; Dites que de mon rang Finjuste usurpateur M'a su ravir encor l'amitié de ma sœur. Je vous connois toujours , et suis toujours le même. ANTI&OKE. Est-ce m'aimer , cruel , autant qlie-je vous aime , Que d'être inexorable à m'ès tristes soupirs , Et m'exposer encor à tant de déplaisirs ? rOLYNICE. Mais vous-même , ma sœur , est-ce aimer votre frère , Que dé lui faire ainsi cette injuste prière , Et me vouloir ravir le sceptre de la main ? Dieux ! qu'est-ce qu'Étéode a de plus inhumain ? C'est trop favoriser , un tyran qui m'outrage. AKTIGONE. Non , non , vos intérêts ,me touchent davantage : Ne croyez pas mes pleurs perfides à ùe point ; Avec vos ennemis ils ne conspirent point. ' Cette paix que je veux me-seroit un supplice. S'il en devoit coûter le sceptre à Polynice ; Et runijque-Ëiveur , mon frère , où je prétends , C'est qu'il me soit permis de vous voir plus long- temps. Seulement quelques jours souffirez que l'on vous voie ; Et donnez-nous le temps de chercher quelque voie Qui puisse vous remettre au rang de vos aïeux ,

Sa LES FRERES E^NEMIS. Sans que vous répandiez un Sang si précieux. . Pouvez-vous refuser cette grâce légère Aux larmes d'une sœur , aux soupirs d'une mère ? JOCASTE. Mais quelle crainte encor vous peut inquiéter ? Pourquoi si promptement voulez-vous nous quitter ? Quoi ! ce jour tout entier n'est- il pas de la trêve ? Dès qu'elle a commencé , faut-il qu'elle s'achève ? Vous voyez qu'Étéocle a mis les armes bas : IL veut que je vous voie , et vous ne voulez- pas. ANTIGONE. Oui , mon frère , il n'est pas comme vous inflexible ; Aux larmes de sa mère il a paru sensible ; Nos pleurs ont désarmé sa colère aujourd'hui : Vous l'appellez cruel, vous l'êtes plus que lui. HÉMON. Seigneur, rien ne vous presse , et vous pouvez sans peine Laisser agir encor la princesse et la reine : Accordez tout ce jour à leur pressant désir : Voyons si leur dessein ne pourra ré^ssir. Ne donnez pas la joie au prince votre frère De dire que , sans vous , la paix se pouvoit faire. Vous aurez satis&it une mère , une sœur , . Et vous aurez surtout satisfait votre honneur. Mais que veut ce soldat ? son ame est toute émue.

ACTE II, SCENE IV. 33 SCÈNE IV. JOCASTE, POLYNICE,
ANTIGONE, HÉMON, UN SOLDAT. liE SOI4DAT, àPolynice. Seigneub ,
on est aux mains , et la trêve est rompue. Créon et les Thébains , par ordre
de leur roi , Attaquent votre armée et violent leur foi. Le brave Hippomédon
s'efforce , en votre absence , De soutenir leur choc de toute sa puissance.
Par son ordre , Seigneur , je vous viens avertir. POI4YNICE. Ah , les
traîtres ! Allons , Hémon , il faut sortir. à la Reine. Madame , vous voyez
comme il tient sa parole. Mais il veut le combat , il m'attaque , et j'y vole.
JOCASTE. Polynice ! mon fils ! . . . Mais il ne m'entend plus ; Aussi bien
que mes pleurs mes cris sont superflus. Chère Antigone , allez , courez à ce
barbare. * Du moins , allez prier Hémon qu'il les sépare. La force
m'abandonne , et je n'y puis courir : Tout ce que je puis faire , hélas ! c'est
de mourir. FIN DU SECOND ACTE. 1.

ACTE TROISIÈME. SCÈNE PREMIÈRE. JOCASTE,
OLYMPE, JOCASTE. OiiYMPE , va-t-en voir ce funeste spectacle ; Va
voir si leur fureur n'a point trouvé d'obstacle , Si rien n'^a pu toucher Fun ou
l'autre parti. On dit qu'à ce dessein Mécénée est sorti. OLYMPE. Je ne sais
quel dessein animoit son courage ; Une héroïque ardeur brilloit sur son
visage. Mais vous devez , Madame , espérer jusqu'au bout. JOCASTE. Va
tout voir , chère Olympe , et me viens dire tout : Eclaircis promptement ma
triste inquiétude. OLYMPE. Mais vous dois-je laisser en cette solitude ?
JOCASTE. Va , je veux être seule en l'état où je suis , Si toutefois on peut
l'être avec tant d'ennuis. SCÈNE II. JOCASTE. DuBERONT-iiiS toujours ,
ces ennuis si funestes ? N'épuiseront-ils point les vengeances célestes ?

LES FRERES ENNEMIS. 55 Me feront-ils souffrir tant de cruels trépas , Sans jamais au tombeau précipiter mes pas ? 0 ciel ! que tes rigueurs seroient peu redoutables Si Ja foudre d'abord accabloit les coupables ? Et que tes châtimens paroissent infinis , Quand tu laisses la vie à ceux que tu punis ! Tu ne Fignores pas , depuis le jour infâme Où de mon propre fils je me trouvai la femme , Le moindre des tourmens que mon cœur a soufferts Egale tous les maux que Ton souffre aux enfers : ■ Et toutefois , ô dieux ! un crime involontaire • Devoit-il attirer toute votre colère ? Le connoissois-je , hélas ! ce fils infortuné , Vous-mêmes dans mes bras vous Favez amené . C'est vous dont la rigueur m'ouvrit ce précipice. ^ Voilà de ces grands dieux la suprême justice ! Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas ; I Ils nous le font commettre , et ne l'excusent pas. Prennent-ils donc plaisir à faire des coupables j Afin d'en Eure après d'illustres misérables ? • . Et ne peuvent-ils point , quand ils sont eii courroux , Chercher des criminels à qui le crime est doux ? SCÈNE IIL JOCASTE, ANTIGONE. JOCASTE, Hé bien , en est-ce fait ? L'un ou Fautre perfide Vient il d'exécuter son noble parricide ?

56 LES FRERES ENNEMIS. Parlez y parlez , ma fille.

ANTIGONE. Ah ! Madame , -en effet L'oracle est accompli , le ciel est satisfait. JOCASTE. Quoi ! mes deux fils sont morts ? ANTIGONE* Un autre sang , Madame , Repd la paix à Vétat , et le calme à votre ame ; Un sang digne dés rois dont il est découlé , Un héros pour l'état s'est lui-même immolé. Je courois pour fléchir Hémon et Polynice : Ils étoient déjà loin avant que je sortisse , Ils. ne m'entendoient plus , et mes cris douloureux Vainement par leurs noms les rappeloient tous deux» Ils ont tous deux volé vers le champ de bataille ; Et moi je suis montée au haut de la muraille , D'où le peuple étonné regardoit , comme moi , L'approche d'uti combat qui le glaçoit d'efiroid. A cet instant fittal y le dernier de nos princes y L'honneur de notre sang , Tespoir de nos provinces , Ménécée , en un mot , digne frère d'Hémon , Et trop indigne aussi d'être fils de Créon , De l'amour du pays montrant son ame atteinte , Au milieu des deux camps s'est avancé sans craintej Et se faisant ouïr des Grecs et des Thébains : ce Arrêtez , a-t-il dit , arrêtez , inhumains. » Ces mots impérieux n'ont point trouvé d'obstacle. Les soldats y étonnés de ce nouveau spectacle y i J

ACTE III, SCENE III. Zj De leur noire fureur ont suspendu le cours ; Et ce prince aussitôt poursuivant son discours : (c Apprenez , a-t-il dit , l'arrêt des destinées , y> Par qui vous allez voir vos misères bornées.)) Je suis le dernier sang de vos rois descendu ,)) Qui , par Tordre des dieux , doit être répandu.)) Recevez donc ce sang que ma main va répandre , y> Et recevez la paix où vous n'osiez prétendre. » Il se tait , et se frappe en achevant ces mots ; Et les Thébains , voyant expirer ce héros , Comme si leur salut devenoit leur supplice , Regardent en tremblant ce noble sacrifice. J'ai vu le triste Hémon abandonner son rang Pour venir embrasser ce frère tout en sang. Créon , à son exemple , a jeté bas les armes , Et vers ce fils mourant est venu tout en larmes j Et l'un et l'autre camp , les voyant retirés , Ont quitté le combat et se sont séparés. Et moi , le cœur tremblant , et l'ame toute émue , D'un si funeste objet j'ai détourné la vue , De ce prince admirant l'héroïque fureur. JOCASTE. Comme vous je l'admire et j'en frémis d'horreur. Est-il possible , ô dieux ! qu'après ce grand miracle , Le repos des Thébains trouve encor quelque obstacle ? Cet illustre trépas ne peut-il vous calmer , Puisque même mes fils s'en laissent désarmer ? La refuserez-vous , cette noble victime ? Si la vertu vous touche autant que fait le crime ^

38 LES FRERES ENNEMIS. Si vous donnez les prix comme vous punissez , Quels crimes par ce sang ne seront effacés ? ANTIGONÉ. Oui , oui , cette vertu sera récompensée ; Les dieux sont trop payés du sang de Ménécée j Et le sang d'un liéros , auprès des immortels , .Vaut seul plus que celui de mille criminels* JOCASTE. Connoissez mieux du ciel la vengeance fatale ; Toujours à ma douleur il met quelque intervalle : Mais , hélas ! quand sa main semble me secourir , C'est alors qu'il s'apprête à me faire périr. H a mis cette nuit quelque fin à mes larmes , Afin qu'à mon réveil je visse tout en armes. S'il me flatte aussitôt de quelque espoir de paix , Un oracle cruel me Fôte pour jamais. Il m'amène mon fils , il veut que je le voie ; Mais , hélas ! combien cher me vend-il cette)oie ! Ce fils est insensible et ne m'écoute pas ; Et soudain il me l'ote et l'engage aux combats. Ainsi , toujours cruel et toujours en colère , Il feint de s'apaiser et devient plus sévère : Il n'interrompt ses coups que pour les redoubler , Et retire son bras pour me mieux accabler. ANTIGONE. Madame , espérons tout de ce dernier miracle. JOCASTE. La haine de mes fils est un trop grand obstacle. Polynice endurci n'écoute que ses droite :

ACTE III, SCENE IV. Jg Du peuple et de Créon Tautre écoute la voix ; Oui , du lâche Créon. Cette ame intéressée Nous ravit tout le fruit du sang de Ménécée : En vain pour nous sauver ce grand prince se perd , Le père nous nuit plus que le fils ne nous sert. De deux jeunes héros cet infidèle père ANTIGONE. Ah ! le voici , Madame , avec le roi mon frère. SCÈNE IV. JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON. V JOCASTE. Mon fils , c'est donc ainsi que Fon garde sa foi ? ÉTÉOCLE. Madame , ce combat n'est point venu de moi. Mais de quelques soldats, tant d'Argos que des nôtres , Qui , s'étant querellés les uns avec les autres , Ont insensiblement tout le corps ébranlé , Et fait un grand combat d'un simple démêlé. La bataille sans doute alloit être cruelle , Et son événement vidoit notre querelle , Quand du fils de Créon Fhéroïque trépas , De tous les combattants a retenu le bras. Ce prince , le dernier de la race royale , S'est appliqué des dieux la réponse fatale , Et lui-même à la mort il s'est précipité , De l'amour du pays noblement transporté.

40 LES FRERES ENNEMIS. JOCASTE. Ah ! si le seul amour
qu'il eut pour sa patrie Le rendit insensible aux douceurs de la vie , Mon fils
5 ce même amour ne peut-il seulement De votre ambition vaincre
l'emportement ? Un exemple si beau vous invite à le suivre. Il ne faudra
cesser de régner ni de vivre^ Vous pouvez , en cédant un peu de votre rang ,
Faire plus qu'il n'a fait en versant tout son sang. H ne faut que cesser de haïr
votre frère ; Vous ferez beaucoup plus que sa mort n'a su faire. O dieux l
aimer un frère est-ce un plus grand effort Que de haïr la vie et courir à la
mort ? Et doit-il être enfin plus facile en un autre De répandre son sang
qu'en vous d'aimer le vôtre ? ÉTÉOCLÈS. Son illustre vertu me charme
comme vous , Et d'un si beau trépas je suis même jaloux : Et toutefois ,
Madame , il faut que j|e vous die Qu'un trône est plus pénible à quitter que
la vie. La gloire bien souvent nous porte à la haïr j Mais peu de souverains
font gloire d'obéir. Les dieux vouloient son sang , et ce prince , sans crime ,
Ne pouvoit à l'état refuser sa victime 5 Mais ce même pays qui demandoit
son sang ^ Demande que je règne et m'attache à mon r^ng. Jusqu'à ce qu'il
m'en ôte ^ il &ut que j'y demeure : Il n'a qu'à prononcer , j'obéirai snx
l'heure j. Et Thèbes me verra , pour apaiser soja sort ^

ACTE III, SCENE IV. 4i Et descendre du trône et courir à la mort. cr:éok. Ah ! M énécée est mort , le ciel n'en veut point d*autre : Laissez couler son sang sans y mêler le vôtre ; Et puisqu'il Va, versé pour nous donner la paix , Accord èz-la, Seigneur, à nos justes souhaits. ÉTÉOClIE. Hé quoi ! même Créon poUr la paix se déclare ! CRÉON. Pour avoir trop aimé cette guerre barbare , Vous voyez les malheurs où le ciel m'a plongé. Mon fils est mort , Seigneur. ÉTÉOClIE. Il fiiut qu'il soit vengé. CRÉON. Sur qui me vengerois-je en ce malheur extrême? ÉTÉOClIE. y os ennemis , Créon , sont ceux de Thèbes même j Vengez-la , vengez-vous. ' CRÉON. Ah ! dans ses- ennemis Je trouve votre frère, et je trouve mon fils ! Dois-je verser mon sang , ou répandre le vôtre? Et dois-je perdre un fils pour en venger un autre? Seigneur , mon sang m'est cher , le vôtre m'est sacré j Serai-je sacrilège , ou bien dénaturé ? Souillerais- je ma main d'un sang que je révère? Serai-je parricide afin d'être bon père ? Un si cruel secours ne me peut soulager ,

42 LES FRERES ENNEMIS. Et ce seroit me perdre au lieu de me venger. Tout le soulagement où ma douleur aspire , Cest qu'au moins mes malheurs servent à votre empire. Je me consolerais si ce fils que je plains , Assure par sa mort le repos des Thébains. Le ciel promet la paix au sang de Ménécée ; Achevez-la, Seigneur, mon fils Fa commencée: Accordez-lui ce prix qu'il' en a prétendu. Et que son sang en vain ne soit pas répandu.

JOCASTE. Non , puisqu'à nos malheurs vous devenez sensible , Au sang de Ménécée il n'est rien d'impossible. Que Thèbes se rassure après ce grand effort j Puisqu'il change votre ame , il changera son sort. La paix dès ce moment n'est plus désespérée ; Puisque Créon la veut, je la tiens assurée : Bientôt ces cœurs de fer se verront adoucis ; Le vainqueur de Créon peut bien vaincre mes fils. à Etéocle. Qu'un sigrand changement vousdésarme et vous touchej Quittez, mon fils , quittez cette haine farouche j Soulagez une mère , et consolez Créon ; Rendez-moi Polynice, et hii rendez Hémon.

ÉTÉOCLE. Mais enfin , c'est vouloir que je m'impose un maître. Vous ne l'ignorez pas , Polynice veut l'être j Il demande surtout le pouvoir souverain , Et ne veut revenir que le sceptre à la main.

ACTE III, SCENE V. 45 SCÈNE V. JOCASTE, ÉTÉOCLE,
AJVnOONE, CRÉON^ ATTALE. ATTAliE, à Etéocle. PoiYNiCE ,
Seigneur , demande une entrevue : C'est ce que d'ui;i héraut nous apprend la
venue. Il vous ofifre , Seigneur , ou de venir ici y Ou d'attendre en son
camp. CRÉON. Peut-être qu'adouci Il songe à terminer une guerre si lente ,
Et son ambition n'est plus si violente. Par ce dernier combat , il apprend
aujourd'hui Que vous êtes au moins aussi puissant que lui. Les Grecs même
sont las de servir sa colère; Et J'ai su depuis peu que le roi son beau-père ,
Préférant à la guerre un solide repos, Se réserve Mycène , et le fait roi
d'Argos. Tout courageux qu'il est , sans doute il ne souhaite Que de faire en
eflFet une honnête retraite. Puisqu'il s'offre à vous voir, croyez qu'il veut la
paix. Ce jour la doit conclure ou la rompre à jamais. Tâchez dans ce dessein
de l'affermir vous-même , Et lui promettez tout, hormis le diadème.
ÉTÉOCliE. Hormis le diadème , il ne demande rien.

44 LES FRERES ENNEMIS. JOCASTE. Mais voyez-le du moins. CRÉON. Oui , puisqu'il le veut bien : Vous ferez plus tout seul que nous ne saurions fiire , Et le sang reprendra son empire ordinaire. ÉTJÉOCLIE. Allons donc le chercher. JOCASTE. Mon fils , au nom des dieux , Attendez-le plutôt , voyez-le dans ces Ueux. ÉTÉOCLIE. Hé bien , Madame, hé bien, qu'il vienne, et qu'on lui donne Toutes les sûretés qu'il faut ppur sa personne. Allons. ANTIGONE. Ah ! si ce jour rend la paix aux Thébains, Elle sera , Créon , l'ouvrage de vos mains. SCÈNE VI CRÉON, ATTALE. / CRÉON. L'intérêt des Thébains n'est pas ce qui vous touche, Dédaigneuse princesse j et cette ame fexouche , Qui semble me flatter après tant de mépris , Songe moins à la paix qu'au retour de mon fils. Mais nous verrons bientôt si la fière Antigone , Aussi bien que mon cœur dédaignera le trône ;

ACTE III, SCENE VI. 45 Nous verrons, quand les dieux m'aurent fait votre roi, Si ce fils bienheureux l'emportera sur moi. ATTALIE. Et qui n'admireroit un changement si lure ? Créon même , Créon pour la paix se déclare ! CRÉON. Tu crois donc que la paix est l'objet de mes soins ? ATTALIE. Oui, je le crois , Seigneur , quand j'y pensois le moins; Et , voyant qu'en effet ce beau soin vous anime , J'admire à tous moments cet effort magnanime , Qui vous fait mettre enfin votre haine au tombeau. Ménécée , en mourant, n'a rien fait de plus beau; Et qui peut immoler sa haine à sa patrie, Lui pourroit bien aussi sacrifier sa vie. CRÉON. Ah ! sans doute qui peut , d'un généreux effort , Aimer son ennemi , peut bien aimer la mort. Quoi ! je négligerois le soin de ma vengeance , Et de mon ennemi je prendrais la défense ! De la mort de mon fils Polynice est l'auteur , Et moi je deviendrais son lâche protecteur ! Quand je renoncerois à cette haine extrême , Pourrois-je bien cesser d'aimer le diadème ? Non, non , tu me verras d'une constante ardeur Haïr mes ennemis , et chérir ma grandeur. Le trône fit toujours mes ardeurs les plus chères : Je rougis d'obéir où régnèrent mes pères j

46 LES FRERES ENNEMIS. Je brûle de me voir au rang de mes aïeux , Et je Fenvisageai dès que j'ouvris les yeux. Surtout depuis deux ans ce noble soin m'inspire j Je ne fais point de pas qui ne tende à Fempire. Des princes mes neveux j'entretiens la fureur , Et mon ambition autorise la leur. D'Étéocle d'abord j'appuyai l'injustice ; Je lui fis refiiser le trône à Polynice : Tu sais que je pensois dès-lors à m'y placer ; Et je l'y mis , Attale , afin de l'en chasser. ATTALE. Mais , Seigneur , si la guerre eut pour vous tant de charmea D'où vient que de leurs mains vous arrachez les armes? Et , puisque leur discorde est l'objet de vos. vœux. Pourquoi , par vos conseils , vont-ils se voir tous deux: ? CRÉON. Plus qu'à mes ennemis la guerre m'est mortelle , Et le courroux du ciel me la rend trop cruelle : | Il s'arme contre moi de mon propre dessein ; Il se sert de mon bras pour me percer le sein. La guerre s'allumoit , lorsque , pour mon supplice , Hémon m'abandonna pour servir Polynice : Les deux frères ^ar ikioi devinrent ennemis ; Et je devins , Attale , ennemi de mon fils. Enfin , ce même jour je fais rompre la trêve , J'excite le soldat , tout le camp se soulève , On se bat , et voilà qu'un fils désespéré Meurt , et rompt un combat que j'ai tant préparé. Mais il me reste un fiils; et je sens que je l'aime^

ACTE III, SCENE VL 47 Tout rebelle qu'il est , et tout mon rival même : Sans le perdre , je veux perdre mes ennemis : H m'en coûteroit trop, s'il m'en coûtoit deux fils. Des deux princes, d'ailleurs, la haine est trop puissante; Ne crois pas qu'à la paix jamais elle consente : Moi-même je saurai si bien l'envenimer , Qu'ils périront tous deux , plutôt que de s'aimer. Les autres ennemis n'ont que de courtes haines ; Mais , quand de la nature on a brisé les chaînes , Cher Attale , il n'est rien qui puisse réunir Ceux que des nœuds si forts n'ont pas su retenir. L'on hait avec excès , lorsque l'on hait un frère. Mais leur éloignement ralentit leur colère. Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi , Quand il est loin de nous , on la perd à demi. . Ne t'étonne donc plus si je veux qu'ils se voient : Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déploient j Que rappelant leur haine , au lieu de la chasser , Ils s'étouffent , Attale , en voulant s'embrasser. _ ATTAIE. Vous n'avez plus , Seigneur, à craindre que vous-même. On porte ses remords avec le diadème. CRÉON. Quand on est sur le trône , on a bien d'autres soins , Et les remords sont ceux qui nous pèsent le moins. Du plaisir de régner une ame possédée De tout le temps passé détourne son idée ; Et de tout autre objet un esprit éloigné Croit n'avoir point vécu tant qu'il n'a point régné.

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

48 LES FRERES ENNEMIS. Mais allons. Le remords n'est pas ce qui me touche, Et je n'ai plus un cœur que le crime effarouche. Tous les premiers forfaits coûtent quelques efforts ; Mais^ Attale, on conjure les seconds sans remords. FIN DU TROISIÈME ACTE.

The text on this page is estimated to be only 25.94% accurate

%/^/%%0^<<^>>0^>>^^/W0>>>>*/0^'*>>>/>>^im/^/^^^>0^y%Vlt^%

50 LES FRERES ENNEMIS. Triste et fatal effet d'un sang
 incestueux ! Pendant qu'un même sein nous renfermoit tous deux , Dans les
 flancs de ma mère , une guerre intestine De nos divisions lui marqua
 Forigine. Elles ont , tu le sais j paru dans le berceau , Et nous suivront peut-
 être encor dans le tombeau. On diroit que le ciel , par un arrêt funeste ,
 Voulut de nos parents punir ainsi Finceste , Et que dans notre sang il voulut
 mettre au jour Tout ce qu'ont de plus noir et la haine et l'amour. Et
 maintenant , Créon , que j'attends sa venue , . Ne crois pas que pour lui ma
 haine diminue : Plus il approche , et plus il me semble odieux j Et sans
 doute il faudra qu'elle éclate à ses yeux. , , J'aurois même regret qu'il me
 quittât l'empire ; . Il faut , il faut qu'il fuie , et non qu'il se retirp , , Je ne
 veux point ^ Créon , le haïr à moitié , Et je crains son courroux moins que
 son amitié. 3e veux, pour donner cours à jnon ardente haine. Que sa fureur
 au moins autorisé Ik mienne ; Et , puisqu'enfiri mon cœur né saïirût se
 trahir , Je veux qu'il me détesté ^ afin de le haïr. Tu verras que sa rage est
 encore la même , Et que toujours son côerûr ^uspire au dtadèmè ; > Qu'il
 m'abhorre toujours , et veut toujours régner ^ Et qu'on peut bien le vaincre ,
 et non.pM le gagnr; CKEON. Domtez-le donc , Seigneur , s'il demeure
 inflexible : Quelque fier qu'il puisse être ^ il n'est pas invincible ;

The text on this page is estimated to be only 28.81% accurate

ACTE IV, SCENE IL 5i Et puisque la raison ne peut rien sur son cœur. Epreuvez ce que peut un bras toujours vainqueur. Oui, quoique dans la paix je trouvasse des charmes, Je serai le premier à reprendre les armes j Et si je demandois qu'on en rompît le cours , Je demandjé encor plus que vous régniez toujours. Que la guerre s'enflamme et jamais ne finisse , S'il fiiut avec la paix recevoir Polynice. Qu'on ne nous vienne plus vanter un bien si doux j La guerre et se^r hoixeuiis nous plaisent avec vous. Tout le peuplé thébain vduâ parle par ma bouche ; Ne le soumettez pas à ce prince &rrouche : Si la paix se peut faire , il la veut comme moi. Surtout , si vous Taimez , cdnservez-lui son roi. Cependant écoutez le prince votre frère j Et, s'il se peut , Seigneur , cachez votre colère ; Feignez. . . . Mais quelqu'un vient. SCÈNE It ÉTÉOCLE, CRÉON, ATTALE. ••il»» / . ÉTÉOÇiJEU ' Sont-ils bien près d'ici ? Vont-ils yeïiir , Attale ? Oui, Seigneur ^ les voici. Ils ont trouvé d!abord la princesse et la reine , Et bientôt ils fixeront dans la chambre prochaine.

52 LES FRERES ENNEMIS. ÉTÉOCLÉ. Qu'ils entrent. Cette approche excite mon courroux. Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous ! CRÉON. Ah ! le voici, (à part.) Fortune, achève mon ouvrage , Et, livre-les tous deux aux transports de leur rage. \ SCÈNE III. JOCASTE, ÉTÉOCLÉ, POLYNICEy ANTIGONE, HÉMON, GRJÉON. JOCASTE. Me voici donc tantôt au comble de mes vœux , Puisque déjà le ciel vou9 rassemble tous deux. Vous revoyez un frère après deux an^ d'absence , . Dans ce même palais pu vous:prîtes naissance; Et moi , par un bonheur où je n'osois penser, L'un et l'autre à la fois je vous piâs embrasser. Commencez donc , mes fils , cette union si chère ; Et que chacun de vous r0connois\$e son frère. Tous deux dans votre frère envisagez vos traits : Mais , pour en mieux juger , voyez-les de plus près. Surtout que le sang parle et fasse son office. Approchez , Etéocle ; avancez , Polynice., Hé quoi ! loin d'approcher , vous reculez tous deux î D'où vient ce sombre accueil et ces regards fâcheux? N'est-ce point que chacun , d'une ame irrésolue , Pour saluer son firère , attend qu'il- le salue ; " Et qu'affectant l'honneur de céder le d ernier ,

ACTE IV, SCENE III, 55 L'un ni l'autre ne veut s'embrasser le premier? Etrange ambition qui n'aspire qu'au crime , Où le plus furieux passe pour magnanime ! le vainqueur doit rougir en ce combat honteux j Et les premiers vaincus sont les plus généreux. Voyons donc qui des deux aura plus de courage y Qui voudra le premier triompher de sa rage. Quoi ! vous n'en faites rien ? C'est à vous d'avancer j Et , venant de si loin , vous devez commencer. Commencez , Polynice , embrassez votre frère , Et montrez. . .

. ÉTÉOCLE. Hé ! Madame , à quoi bon ce mystère? Tous ces embrassements ne sont guère à propos. Qu'il parle, qu'il s'explique, et nous laisse en repos. POLYNICE. Quoi ! faut-il davantage expliquer mes pensées ? On les peut découvrir par les choses passées : La guerre, les combats, tant de sang répandu. Tout cela dit assez que le trône m'est dû.

ÉTÉOCLE. Et ces mêmes combats , et cette même guerre , Ce sang qui tant de fois a fait rougir la terre , Tout cela dit assez que le trône est à moi ; Et , tant que je respire , il ne peut être à toi, ' POLYNICE. Tu sais qu'injustement tu remplis cette place. ÉTÉOCLE. L'injustice me plaît ^ pourvu que je t'en chasse.

54 LES FRERES ENNEMIS. POLYNICE* Si tu n'en veux sortir
, tu pourras en tomber. ÉTÉOGÉE. Si je tombe , avec moi tu pourras
succomber. JOCASTE. O dieux ! que je me vois cruellement déçue !
N'avois-je tant pressé cette fatale vue y Que pour les désunir encor plus que
jamais ? Ah ! mes fils , est-ce là comme on parle de paix ? Quittez , au nom
des dieux , ces tragiques pensées ; Ne renouvelez point vos discordes
passées : Vous n'êtes pas ici dans un champ inhumain. Est-ce moi qui vous
mets les armes à la main ? Considérez ces lieux où vous prîtes naissance :
Leur aspect sur vos cœurs n'a-t-il point de puissance ? C'est ici que tous
deux vous reçûtes le jour : Tout ne vous parle ici que de paix et d'amour.
Ces princes , votre sœur , tout condamne vos haines j Enfin', moi , qui pour
vous pris toujours tant de peines ; Qui, pour vous réunir, immolerois. . . .
Hélas ! Ils détournent la tête , et ne 'm'écoutent pas ! Tous deux , pour
s'attendrir, ils ont fait trop dure j Ils ne connoissent plus la voix de la
nature. à Polynice. Et VOUS, que je croyois plus doux et plus soumis....
POLYNICE. Je ne veux rien de lui que ce qu'il m'a promis. Il ne sauroit
régner sans se rendre parjuré

ACTE IV, SCENE III. 55 JOCASTE. Une extrême justice est souvent une injure. Le trône vous est dû , je n'en saurois douter; Mais vous le renversez en voulant y monter. Ne vous laissez-vous point de cette affreuse guerre? Voulez-vous sans pitié désoler cette terre , ' Détruire cet empire afin de le gagner? Est-ce donc sur des morts que vous voulez régner ? Thèbes, avec raison , craint le règne d'un prince Qui de fleuves de sang inonde sa province. Voudroit-elle obéir à votre injuste loi? Vous êtes son tjrran avant qu'être son roi. Dieux ! si devenant grand souvent on devient pire , Si la vertu se perd quand on gagne l'empire , Lorsque vous régnerez, que serez- vous, hélas ! Si vous êtes cruel quand vous ne réglez pas?

POIYNICE. Ah ! si je suis crud , on me force de l'être ; Et de mes actions je ne suis pas le maître. J'ai honte des horreurs où je me vois contraint ; Et c'est injustement que le peuple me craint. Mais il s'agit d'effort soulager ma patrie ; De ses gémissements mon ame est attendrie : Trop de sang innocent se verse tous les jours , Il faut de ses malheurs que j'arrête le cours ^ Et, sans faire gémir ni Thèbes ni la Grèce , A l'auteur de mes maux il faut que je m'adresse. H suffît aujourd'hui de son sang ou du mien.

56 LES FRERES ENNEMIS. JOCASTE. Du sang de votre frère?
POLYNICE. Oui y Madame y du sien. Il faut finir ainsi cette guerre
inhumaine. Oui , cruel , et c'est-là le dessein qui m'amène. Moi-même à ce
combat j'ai voulu t'appeler : A tout autre qu'à toi je craignois /d'en parler ;,
Tout autre auroit voulu condamner ma pensée , Et personne en ces lieux ne
te Veut annoncée» Je te l'annonce donc. Cest à toi de prouver Si ce que tu
ravis tu le sais conserver. Montre-toi digne enfin d'une si belle proie.
ÉTÉOCLE. J'accepte ton dessein , et J'accepte avec joie. ^ Créon sait là-
dessus quel étoit mon désir. J'eusse accepté le trône avec moins de plaisir. Je
te crois maintenant digne du diadème ; Je te le vais porter au bout de ce fer
même. JOCASTE. Hâtez-vous donc, cruels, de me percer le sein. Et
commencez par moi votre horrible dessein } Ne considérez point que je suis
votre mère j Considérez en moi celle de votre frère. Si de votre ennemi vous
recherchez le sang , Recherchez-en la source en ce malheureux flanc : Je
suis de tous les deux la commune ennemie , Puisque votre ennemi reçut de
moi la vie : Cet ennemi, sans moi, ne verrait pas le jour%

ACTE IV, SCENE III. 67 S'il meurt, ne faut-il pas que je meure à mon tour ? N'en doutez point, sa mort me doit être commune : Il faut en donner deux , ou n'en donner pas une ; Et sans être ni doux , ni cruel à demi , n faut me perdre , ou bien sauver votre ennemi. Si la vertu vous plaît, si l'honneur vous anime , Barbares , rougissez de commettre un tel crime ; Ou , si le crime enjân vous plaît tant à chacun , Barbares, rougissez de n'en commettre qu'un. Aussi bien ce n'est point que l'amour vous retienne , Si vous sauvez ma vie en poursuivant la sienne : Vous vous garderiez bien , cruels , de m'épargner , Si je vous empêchois un moment de régner. Polynice , est-ce ainsi que l'on traite une mère ? POLYNICE. J'épargne mon pays. JOCASTE. Et vous tuez un frère. POLYNICE. Je punis un méchant. JOCASTE. Et sa mort aujourd'hui Vous rendra plus coupable et plus méchant que lui. POLYNICE. Faut-il que de ma main je couronne ce traître , Et que de cour en cour j'aïlle chercher un maître ? Qu'errant et vagabond je quitte mes états, Pour observer des lois qu'il ne respecte pas ? De ses propres forfaits serai- je la victime ?

Ô8 LES FRERES ENNEMIS. Le diadème est-il le partage du crime ? Quel droit ou quel devoir n'a-t-il point violé? Et cependant il règne , et je suis exilé ! JOCASTE. Mais si le roi d'Argos vous cède une couronne. . . . POLYNICE. Dois- je chercher ailleurs ce que le sang me donne? En m'abaissant chez lui , n'aurai-je rien porté , Et tiendrai-je mon rang de sa seule bonté ? D'un trône qui m'est dû faut-il que Ton me chasse. Et d'un prince étranger que je brigue la place? Non , non , sans m'abaisser à lui faire la cour , ! Je veux devoir le sceptre à qui je dois le jour. JOCASTE. Qu'on le tienne, mon fils , d'un beau-père ou d'un père, La main de tous les deux vous sera toujours chère. POLYNICE. Non, non, la différence est trop grande pour moi; L'un me feroit esclave , et l'autre me fait roi. Quoi ! ma grandeur seroit l'ouvrage d'une femme ! D'un éclat si honteux je rougirois dans l'ame. Le trône, sans l'amour , me seroit donc fermé ? Je ne régnerois pas si l'on ne m'eût aimé ? Je veux m'ouvrir le trône , ou jamais n'y paroître; Et , quand j'y monterai , j'y veux monter en maître ; Que le peuple à moi seul soit forcé d'obéir , Et qu'il me soit permis de m'en faire haïr. Enfin de ma grandeur je veux être l'arbitre , N'être point roi, Madame, ou l'être à juste titre;

ACTE IV, SCENE IIL 59 Que le sang me couronne; ou , s'il ne
suffît pas y Je yeux à scm secours n'appeler que mon bras« JOCASTE*
Faites plus , tenez tout de votre grand courage : Que votre bras tout seul
fasse votre partage j Et , dédaignant les pas des autres souverains , Soyez,
mon fils, soyez l'ouvrage de vos mains. Par d'illustres exploits couronnez-
vous vous-même , Qu'un superbe laurier soit votre diadème : Régnez et
trionphez, et joignez à la fbis La gloire des héros à la pourpre des rois.
Quoi ! votre ambition seroit-elle bornée A régner tour à tour l'espace d'une
année ? Cherchez à ce grand cœur , que rien ne peut domter, Quelque trône
où vous seul ayez droit de monter. Mille sceptres nouveaux s'oflPrent à
votre épée. Sans que d'un sang si cher nous la voyions trempée. Vos
trionphes pour moi n'auront rien que de doux , Et votre frère même ira
vaincre avec vous. POliYNICE, Vous voulez que mon cœur, jSatté de ces
chimères , Laisse un usurpateur au trône de mes pères? JOCASTE. Si vous
lui souhaitez en efiet tant de mal , Elevez-le vous-même à ce trône fatal. Ce
trône fut toujours un dangereux abîme : La foudre l'environne aussi bien
que le crime. Votre père et les rois qui vous ont devancés , Sitôt qu'ils y
montoient , s'en «ont vus renverses.

60 LES FRERES ENNEMIS. POIiYNICE. Quand je devrois au ciel rencontrer le tonnerre , J'y monteroie plutô que de ramper à terre. Mon cœur, jaloux du sort de ces grands malheureux, Veut s'élever, Madame, et tomber avec eux. ÉTÉOCLE. Je saurai t'épargner une chute si vaine. POIiYNICE, Ah ! ta chute , crois-moi , précédera la mienne. JOCASTE. Mon fils, son règne plaît. POIiYNICE. Mais il m'est odieux. JOCASTE. Il a pour lui le peuple. 1 POIiYNICE. Et j'ai pour moi les dieux. ÉTÉOCliE. Les dieux de ce haut rang te vouloient interdire , Puisqu'ils m'ont élevé le premier à l'empire. Ils ne savoient que trop , lorsqu'ils firent ce choix, Qu'on veut régner toujours quand on règne une fois. Jamais dessus le trône on ne vit plus d'un maitiej Il n'en peut tenir deux, quelque grand qu'il puisse être L'un des deux, tôt ou tard , se verroit renversé, Et d'un autre soi-même on y seroit pressé. Jugez donc y par l'horreur que ce méchant me donn^ Si je puis avec lui partager la couronne..

ACTE IV, SCENE IV. 61 POLYNICE. Et moi je ne veux plus ,
tant tu m'es odieux , Partager avec toi la lumière des cieux. JOCASTE.
Allez donc , j'y consens , allez perdre la vie j A ce cruel combat tous deux je
vous convie. Puisque tous mes efforts ne sauroient vous changer, Que
tardez-vous ? allez vous perdre et me venger. Surpassez , s'il se peut , les
crimes de vos pères ; Montrez , en vous tuant , comme vous êtes frères. Le
plus grand dès forfaits vous a donné le jour ; Il faut qu'un crime égal
vous l'arrache à son tour. Je ne condamne plus la fureur qui vous pousse j Je
n'ai plus pour mon sang pitié ni tendresse : Votre exemple m'apprend a ne
le plus chérir', > Et moi je vais , cruels , Vous apprendre à mourir. SCÈNE
IV. ANTIGONE , ÉTÉOCLE , POLYNICE , HÉMON, CRÉON.
ANTIGONE. i Madame*. «Ociel ! que vois-je? Hélas! rien ne les touche. |
HÉMON. Rien ne peut ébranler leur constance farouche. ANTIGONE.
Princes.... ÉTÉOCLE. Pour ce combat choisissons quelque lieu.

The text on this page is estimated to be only 23.99% accurate

62 LES FRERES ENNEMIS. POIYNICE. Courons. Adieu, ma.sœur. BTéOCLE. Adieu , princesse, adieu. AKTIGONE. Mes frères, arrêtez. Gardes, qu'on les retienne; Joignez , unissez tous vos douleurs à la mienne. C'est leur être cruels que de les respecter. HÉMON. Madame , il n'est plus rien qui les puisse arrêter. ANTIGONE. Ah !. généreux Hémon ^ c'est vous seul que j'implore. Si la vertiz voï^s plaît , si vous m'aimez encore , Et qu'on puisse arrêter leurs parricides mains , Hélas ! pour me sauver ^ sauvez çe^ inhun^ains* FIN DU Ç^UiTRIÈME ACf^.

The text on this page is estimated to be only 20.09% accurate

1;^)^rt/l;Ul*jUfV>.!%V*'^(^>^^" *T^
»M»i«««J»l».»^».«.»«^.*^«^.»l^^.»» 1 1 • A.- « . r ' , / QUOI te ré30us-tu,
princesse infortunée ? Ta mère, yieiit de mourir daiis tes bras ; Ne saurois-tu
suivrç pes pas , Et finir , en mo orant , ta triste destinée ? A de nouveaux
maUieurs te veux-tu réserver? Tes frères sont aux mains , rien ne les peut
sauver De. leurs cruelles, armes . Leur exemple t'anime à te percer le flanc :
Et toi seule verses des larmes : Tous les autres versent du sang. Quelle est
de mes malheurs l'extrémité mortelle ! Où nia douleur doit-dlç recourir ?
Dcôs^^je vivre t dois-^je mourir ? i ' . Un amant nzejretiient, tcpemère
m'appelle ;. • Dans la nuit du lombeau^eJâlvois qui m'attend : Ce que veut
lairaïson , l'amoùj; me le défend , Et m'en ôte Ifenrvie; Que je vois de sujets
d'abândonfièr le jouï" } • Mais, bêlas ! qu'ex» tient à k vie i^ Quand on tient
^ &rt à l'amour \

The text on this page is estimated to be only 25.44% accurate

64 LES FRERES ENNEMIS. ' Oui , tu retiens , amour , inon ame fugitive : Je reconnois la voix de mon vainqueur. Uespérance est morte en mon cœur ; Et cependant tu vis ,~ et tu veux que je vive. Tu dis que mon amant me suivroit au tombeau ; Que je dois de mes jours conserver le flambeau Pour sauver ce que j'aime. Hémon , vois le poilvoii* que l'amour a sur moi : Je ne vivrois pas pour moi-même , Et je veux bîerl vivre poiii^ toi. Si jamais tu doutas de tnà. flamme fidèle.V. . ' Mais voici du combat là funeste nouvelle.' I III • "» • SCÈNE II. ANTIGONE, OEY MPE. t ^ « «. \ 4 A. ANTIGONE. Hé bien , ma chère Olympe , as -tu vu ce forfait? OliYMPE, J'y suis courue en. vain ^ .c'en étoitdiâjiDltadtg < Du haut dehos rempsirto j'ai vu descjsndre en larmes Le peuple qui couroit, et* quiû ôrioitiauxâinses; Et peur Vaus direlenfiii d'où ^enoitBa tècreiir , Le roi n'est plus , Madame, .et 9gbl firèrè)Bst vainqueur. On parle aussi d'Hémbn; l'on ditquei don courage S'est efibré long^ tc»ip)» de aûspei;dre)leur)rage , ' Mais que tous ses efforta otit été superflus ; C'^st ce que j'ai compris de mille: bruits; confus.

JICTEV, SCENE IL 65 Àh ! je ri^eh doilte pas , Hémon est
 magnanime ; Son grand cœur eut toujours trop d'horreur pour le crime : Je
 Favois conjuré d'empêcher ce forfait; Et s'il Ta voit pu faire , Olympe ^ il
 Fauroit fait. Mais ,';h^laS;!;, leur fureur ne pouvoit se contraindre j >P^|is
 des'^uissieux de sang, elle youloit s'éteindre, Princçs dér>^turé3 , vous
 voilà satisfaits ! La mort seule entre vous pouvoit mettre la paix. Le trône
 pour vous deux avoit trop peu de place : Il falloit entre vous mettre un plus
 grand espace ; Et q^ue le ciel YÇUs mit, pour finir vos discords , L'un
 parmi les vivants, l'autre parmi les morts. Infortunés tous deux , dignes
 qu'on vous déplore , Moins malheureux pourtant que je ne suis encore,
 Puisque , de tous Içs maux qui sont tombés sur vous, Vous n'en sentez
 aucun , et que je les seils tous ! OLYMPE. Mais pour vous ce mallieur est
 un moindre supplice , • Que si là mort vous eût enlevé Polynice. Ce prince
 était l'objet qui faisoit tous vos soins : Les intérêts du roi vous touchoient
 beaucoup moins. AKTIGONE. Il est vrai , je l'aimois d^une âtnitié sincère :
 Je l'aimois* beaucoup plus que je n'aimois son frère j Et ce qu'il lui doïinoit
 tant de part dans mes vœux. Il étoit veftueux , Olympe , et mAlheureux.
 Mais , hélas ! ce n'est plus ce, cœur si magnanime, Et c'est un orimin^l qu'q.
 couronné son crime : I. 5

The text on this page is estimated to be only 21.69% accurate

66 LE» FRERES ENNEMIS. Son frère plus que l'd Gomme à
me* toucher; Devenant malheureuse , il m'est devenu cher* . OllTMFEw
Créon vient. AKTIOONE, Il est triste , et f en cdnnôis la cause. Au
courroux du vainqueur la mort du roi l'expose» C est de tous nos malheurs
l'auteur pernicieux. * SCÈNE ni. ■ • •» I '!.■.' : . ANTIGONE, CRÉON,
OLIPMPE^ ATTALE, Gaedes. • CRÉON* Madame^ qu'ai-je appris en
entrant dans ces lieux? Est-Û vrai que la reine. ... ANTIGONE. Oui , Créon
, elle est niorte^ CRÉON. O dieux ! Puis-)e ^Savoir de quelle étn^n^ sorte
Ses jours infortunés ont éteint leur flambeau? .OliYMPE. Elle-rmême,
Seigneur, s'est ouvert le tombeau; Et s'étsuit d'un poignard en un moment
saisie^ Elle enua terminé ses malheurs et sa vie. ^- ... i ... AK-TIGONE.
EUè a su pré venir hr perte de son fils*:

The text on this page is estimated to be only 25.94% accurate

^ A;CTE V, SCENE III; €7 Ah! Madàjtiië,* il est vrai que les dieux ennemis... N^impute» ç[u'à vous seul la mort du roi mon frère, Et n'en accusez point la céleste colère. A ce comt>at fatal vous seil Tavez conduit : Il a cru vos conseils , sa- mort en est le fruit. Ainsi de leurs flatteurs les rois sont les victimes : Vous avancez leur perte ^ en approuvant leurs crimes ; De la chute dès ,rois vous êtes les auteurs ; Mais les xoïs , en tombant, entraînent leurs flatteurs. Vous le vpyeaî, Créon, sa disgrâce mortelle Vous est ffinestç autant qu'elle nous est cruelle : Le ciel , en le perdant , s'en est vengé sur vous , Et vous ayez peut-être à pleurer comme nous. • . . .CIIÉOK.: . Madame , je FaV-oue^ et les destins contraires Me font. pleura deux fils , si vo]is pleure?^ deux frères. "::. ANTrGO.NE. Mes frères et vos fils ! dieux ! que veut ce discours? Quelque autre qu'Etéocle à-t-il fini ses jours? CRÉOîT. ■ * Mais ne savez-vous pas cette Sfinglante histoire ? ANTIGONE. J'ai su que Ppjynice a gagné la victoire ,_ . Et qu'Hémon a voulu les séparer; en vainr CRÉOK. Madame > ce combat est bien p}us inhu,main«^

68 LES FRERES ENNEMIS. Vous ignorez encor mes pertes et les vôtres ; Mais , hélas ! apprenez les unes et les autres*. •ANTIGONB■• •
 # Rigoureuse fortune , achève ton courroux.' Ah ! sans doute voici le dernier de tes coups. CB.EON. Vous avez vu , Madame , avec quelle furie Les deux princes sortoient pour s'arracher la vie. Que d'une ardeur égale ils fuyoient de ces lieux,* Et que jamais leurs cœurs ne s'accordèrent mieux. La soif de se baigner dans le sang de leur frère, Faisoit ce que jamais le sang n'avoit su faire. Par excès de leur haine ils sembloient réunis ; Et, prêts à s'égorger, ils paroissoient amis. ^ Ils ont choisi d'abord*, pour leur champ de bataille, Un lieu près des deux camps , au pied de la muraille; C'est là que reprenant leur première fureur, Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur. JD^un geste menaçant , d'un; œil brûlant de rage, Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage ^ Et la seule fureur précipitant leurs bras , Tous deux semblent courir au-devant du trépas. Mon fils , qui de douleur en soupiroit dans l'ame,' Et qui se souvenoit de vos ordres , Madame , Se jette au milieu d'eux , et méprise pour* vous Leurs ordres absolus qui nous arrêtoient tous Il leur retient le bras ,• les repousse , les prie , Et , pour les empêcher J ^^« expose à leur furie.

The text on this page is estimated to be only 23.02% accurate

'ACTE V, SCENE IIL / 69 Mais il s'efforçait vainement arrêter le cou»; Et ces deux furieux se rapprochent toujours. Il tient ferme pourtant , e|: ne perd, point courage : De mille coups mortels il clôt comme Forage y • Jusqu'à ce. que du roi le fer trop rigoureux^ . Soit qu'il cherchât son frère , t)U'.ce fila malheureux , . Le renverse à ses pieds prêt à rendre la inç. ANTIGONIE, Et la douleur encor ne me Ta pas ravie? . î . J'y cours, je le relève , et le prends dans mes bras; Et me reconnoissant : ce Je meurs, dit- il tout bas, ce Trop heureux d'expirer pour ma belle princesse. ce En vain' à mon secours vofa-e amitié s'empresse j ce C'est à ces furieux que' vbtis devez courir: ce Séparez-les, mon père, et me laissez mourir^» Il expiré à ces nlots. Ce barikre spectacle ' A leur noire fiireur n'apporte point d^obstacle j Seulement Polyricce en parent afiSigé : ce Attends , Hémon , dit-ily tu ras être véjugé. » En effet , sa douleur renouvelle sa rage^, ' Et bientôt' le combat tourne à son avantage.' Le roi , frappé d'un coup qui lui perce le flanc ,^ Lui cède la victoire, et tombé dans son sang. Les deux camps aussitôt s'abandonnent èri proie , Le nôtre à la douleur , et lès Grecs à la jbié ^ Et le peuple , alarmé du- trépas de son roi , Sur le haut de ses tours témoigne son effrois Polynice ^ tout fier du succès de son crime ,,

The text on this page is estimated to be only 16.33% accurate

70 LES FRERES ENNEMIS. Regard©' avec plaisir, expirer sa
yictime:}' ■ '. T Dans le sang de sou frère il semble se bbigneâr : • :

The text on this page is estimated to be only 21.52% accurate

V , SCENE III. 71 De tout le sang royal, il ne reste.que nous : Et
plût au3:>dieiii\$: ^ Gxéq^iki qw-il ne restât que vous j Et que mon
désespoir, {«réiif^qsmt leur iç^ . Eût suivi de plus près le trépas de ma mère
! CRÉP.N. n eskt vrai qu^ 4e^ dieux le cpi|ixoux embrasé, : Pour nous
fiorerfiiéri?' , ^i^^blis s'ê|xe épiûsé ;,;,;< Car enfin. isa rigueur, V0w;jft
yqy-az ,]M(a4f^e^ ; JNe m'accable pas moins qU-fWe ^^ij6&ig^ VQljrp
iWie, Eum'arracbantmes^Lls^M :. . >v . Ah ! vous régnez , Créon ; Et le
trône aisément vous console d'Hémon. Mais laissez^-fflôî ^ do grâce ^ mu
peu de solitude^ . Et ne .contraigne point vm toUte inquiétude ; Aussi bien
mes chagrins passeroient jusqu'à Vous r Vous trouverez aiUeura
dos.^i^tretieu^ plus doux. Le trône vous attend , k^ peuple vous appelle :
(routez tout le plaisir d'une grandeur nouvelle. Adieu4 Nous ne faisons tous
deux que nous gêner": Je veux pleurer , Créon , et vous voulez régner .^ C
R É O N) arrêtant Antigone. ♦ ■♦-••>• Ah ! Madame , régnez et montez sur
le trône : Ce haut rang n'appartient qu'à l'illustre Antigone. ANTIGONE. Il
me tarde déjà que vous ne l'occupiez. La couronne est à vous. CRÉON. Je
la mets à vos pieds.

The text on this page is estimated to be only 13.45% accurate

73 LEâ FRËÊ^ÊS cENNIMIS. Je la refaserois de larUain des dieux inê^m ; Et vous osez , Crébn , m'offrir le diadènve !î * ^ CRÉON. "- ';>•-" Je sais que ce haut rang n'a rien de glorieux Qui ne cède à lliohnèir dé l'ofiftir à tKJ8> yeux r • D'un si noble destin je me conriois indigna. Mais si l'on peut prétendre à cette gloire insigne^ Si par d'illustres faits on la peut mériter, • Quô'fiut-il faire enfin , Madame?^-^ • M'imiter. CRÉON. Que ne ferois-je ppitit pour une telle grâce? Ordonnez seuleisieïit ce qu'il faut que je fasse. Je suis pr^t.... : > \ A N TIGO N B ,'«n B*cn allant. Nous verrons. . » . ' ' « CRÉO.N, la suivant. • I \ • • • • J'attends vos lois ici. ^NTIGONE, Attendez, I à Il, • I - ♦ » • . • « •

The text on this page is estimated to be only 21.48% accurate

ACTE V, SCENE IT. 73 SCÈNE IV. . • -I * • • ' • » • . t CRÉÔN,
ATTALE, Garder. i > / % < I a > t J I A . % . t . % ATTAIE. Son courroux
seroit-il adouci ? Croyez-Tous la fléchir? CŒŒÔN'. Ôiii, oui • mon cher
Atlale: > « . , ' 1,1» Il n'est point de fortune à mon bonheur égale j Et tu vas
voir en moi , dans ce jour fortuné , Uambitieux au trône * et l'amant
couronné. Je demandpis au ciel la piïincesse et le tr&ne j Il me donne le
sceptre ,; et m^ccorde Antigone. Pour couronner ma tête et liia £(amme en
ce jour , Il arme en ma faveur et la haine et l'amour. ■,•* et i'i*t Il allume
pour moi deux passions contraires : Il attendrit la sœur • il endurecit les
frères : H aigrit leur courroux , il fléchit sa rigueur 5 Et m'ouvre en même
temps et leur trône, et soû cœur. '...'■ * ' » » • . • ATTAIE, D est vrai , vous
avez toute .choise' prospère , Et vous seriez heureux si vous, n'étiez point
.père^ L'ambition, l'amour n'pnt j'4eji à désirer ; Mais 3 Seigneur 5 la nature
a beaucoup à pleurer; En perdant vos deux fils.... CRKON. Oui , leur perte
m'afilige j Je sais ce que de moi le rang de père exige j

The text on this page is estimated to be only 28.50% accurate

74^ LES FRERES ENNEMIS. V Je T'étois : mais surtout j'étois né pour régner ; Et je perds beaucoup moins que je ne crois gagner*! Le nom de père , Attale , est un titre vulgaire j C'est un don que le ciel rie nous refuse guère : Un bonheur si commun. n'a pour moi rien de doux; Ce n'est pas ui^ bonheur s'il ne fait des . jaloiiix. Mais le trône est un bien dont le ciel est avare : . -, Du reste des mortels ce haut rang nous sépare ;* Bien peu sont honorés d'un don si précieux j " La terre a moins d.e rois que le ciel n'a de dieu;s. , , D'ailleurs , tu sais qu'Hèmpn adoroit la princesse, " Et qu'elle eut pour ce prinée un0 exti*éiitle tendresse j S'il vlvoit , son amour au mien isérôit fatal : En ^le privant d'un fils , le ciel m'ôte un rival. Ne me parle donc plus que de sujets de joie : Sdufifre qu'à mes trahsporte je m'abandonne en proie j Et , sans me rappeler, dés ombres des enfers, Dis-moi ce que je gagne, et non ce que je perds j Parle-moi de régner , parle-moi d'Antigone : J'aurai bientôt son cioeur , et j'ai déjà le trône. Tout ce qui s'est passé ri*est iqu'uri songe pour moi : J'étois père et sujet, je suis amant et roi. La princesse et le trônèont pour moi tant de charines^ Que..;. Mais 01ymj)e vient* ; - . : Dieux ! elle est toute en larmes* I r i i

The text on this page is estimated to be only 19.53% accurate

.v:ACTE V, SCENE Vv 1. ^5 CRÉON , OI.yMPi;,rATTAL.E ,
GiABPps. Qu^ATtEMnarâ-^ous , Seipieur ? la princeaac rfiest plus. •y^-y
'y^ ^ • cRÉON. Elle n'est pltis • Olymjpe ? ' • » OLYMPE.' » • « c «i Ah r
regrets superflus f EDe n'a fait qu^entrer dans la chambre proçliiBLine 5 Et
du mê;ne , poignard dont est morte la reine,^ Sans que je pusse voir son
funeste dessein^ Cette fière princesse a percé son beau sein : Elle s'en est ,
Seigneur / liiôrtèHement frappée; Et dans iùti sang, hélas I elfe est soudain
tombée. Jugez à cet objet ce que j'ai .dru sentir. Mais, sa belle ame enfin
toute prête à sortir^ . , OC Cher Hémon , c'est à tgi que je me sacrifie », ,
Dit-elle : et ce moment a terminé sa vie. . J'ai senti son beai^ corps, tout
froid entre w^» P^i Et j'ai cru que,Hi0Ti ame,^lloit suivre ses pas.: • •
Heureuse mille fois , si m?^ douleur mortelle ' . Dans la nuit du tombeau
m'eût plongée avec eïle ! \ " 4 • .1 V 'SCÈNE VI. . CRÉON, ATTAtE,
Gardes, ; CRÉON. .' Ainsi donc vous fuyez un amant odieux. Et vous-
même ^ cruelle, éteignez vos beaux y feux !

The text on this page is estimated to be only 27.17% accurate

76: LES FRERES ENNEMIS. Vous l'avez pour/jamais ces. ^eaux yeux que j'adore ; Et, pour ne me point voir, vous les fermez encore ! Quoiqu'Héctor vous fut cher , vous ' Courrez au trépas Bien plus pour m'éviter-^ que* pour suivre ses pas ! Mais fussiez-vous encore têtê être aussi rigide Durcisé ^ .) Ma présence aux enfers Ypus fût-elle odieuse, Dût après le trépas vivre votre coujrrçu^f,, . , ; Inhumaine, je vais y descendre après vous. Vous y verrez toujours Tobjêct de votre haine, Et toujours mes soupirs' vous redirojnt ma.pcdne,, . Où pourrâtes-vous adoucir, ou pour vous tbrjnter j Et vous ne pourrâtes plus mourir pour 'm éviter. Mourons donc... ' . ••' »' *• ATTAÏE, lui arrachant son, çpée , . * . * Ah J . Seigneur i qu'je le caruçUe envie ! Ah ! c'est m'assassinière que me sauver sa vie. ' . . Amour , rage, transports, venez à moi secours j. Vene^ , et terminez mes détestables jours ; De ces cruels amis trottez tous les obstacles i. Toi, justifie , ô ciel ! la foi de tes oracles'. ' Jç suis le dernier sang du malheureux Laïus ; Perdez-moi, dieux cruels , ou vous ôterez déçus : Reprenez , reprenez cet empire funeste : Vous in'ôtez Antigène ', ôtez-moi tout le reste : Le trône et vos présents excitent mon courroux : Un coup de foudre est tout ce que je veux de vous; Ne le refusez pas k mes vœux , à mes crimes : Ajoutez mon supplice à tant d'autres victimes.

ACTE V, SCENE VI. 77 Mais enfin je vous presse , et mes
propres forfaits Me font déjà sentir tous les maux que j'ai faits. Jocaste,
Polynice , Etéocle , Antigone, Mes fils que j'ai perdus pour m'élever au
trône , Tant d'autres malheureux dont j'ai causé les maux^ Font déjà dans
mon cœur l'office des bourreaux. Arrêtez. . . Mon trépas va venger votre
perte j La foudre va tomber , la terre est entr'ouverte : Je ressens à-la-fois
mille tourments divers , Et je m'en vais chercher du repos aux enfers. (Il
tombe entre les mains des Gardes.) FIN DES FRERES ENNEMIS. \

The text on this page is estimated to be only 5.56% accurate

> » < # » » • • , « I * • » I « » < ' * r « ' r I . t / . ^ » I f • . » I ' f l ■
. » I I f K / » •

The text on this page is estimated to be only 21.00% accurate

ALEXANDRE LE GRAND, TRAGÉDIE. i665.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

r 1

The text on this page is estimated to be only 26.06% accurate

P" ■ PREFACE. 11. n'y a guère de tragédie ou l'histoire soit plus
fidèlement suivie que dans celle-ci.. Le sujet en est tiré de plusieurs
auteurs^ mais surtout du huitième livre de Quinte-^urce, C'est là qu'on peut
voir tout ce qu'Alexandre fit lorsqu'il entra dans les Indes ^ les ambassades
qu'il envoya aux rois de ce pays-là, les différentes réceptions qu'ils firent à
ses envoyés; l'alliance que Tiaxjile fit avec lui, la fierté avec laquelle Porus
refusa les conditions qu'on lui présentait, l'inimitié qui étoit entre Porus et
Taxilès, et enfin la victoire qu'Alexandre remporta sur Porus & la réponse
généreuse que ce brave Indien fit au vainqueur qui lui demandoit comment
il vouloit qu'on le traitât, et la générosité avec laquelle Alexandre lui rendit
tous ses états et en ajouta beaucoup d'autres. . Cette action d'Alexandre a
passé pour une des plus belles que ce prince ait faites en sa vie. 6

82 PRÉFACE. « vie ; et le danger que Pprus lui fit courir dans la bataille^ lui parut être plus grand où il se fut jamais trouvé. Il le confessa lui-même /en disant qu'il avait trouvé enfin un pétit digne de son courage. Et ce fut en cette même occasion qu'il s'écria : cc-Ô Athéniens ,

r • • • PREFACE. 83 ce telle nature , qu'il n'y a rien au monde qui

The text on this page is estimated to be only 16.18% accurate

■M ACTEURS. ALEXANDRE. ' ^ , ' } rois dans les Indes^
TAXILE , J AXIAJNE , reine d'une autre partie, des Indes. CLÉOFILÉ ,
sœur de Taxile. ÉPHESTION. SUITE d'Alexandre,)./ La scène est sur le
bord de THjdaspé , dans le camp de Taxile. ' /

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

ALEXANDRE

The text on this page is estimated to be only 29.83% accurate

ALEXANDRE LE GRAND, TRAGÉDIE. ACTE PREMIER.
SCÈNE PREMIÈRE. TAXÏLE, CLÉOFILÉ. CLÉOFILÉ. Quoi ! VOUS
allez combattre un roi , dont la puissance Semble forcer, le ciel à prendre sa
défense ; Sous qui toute FAsie a vu tomber ses rois , Et q^ui tient la fortune
attachée à ses lois ! Mon frère 5 ouvrez les yeux pour connoître Alexandre^
Voyez de toutes parts les trônes mis en cendre , Les peuples asservis , et les
rois, enchaînés j Et prévenez les maux qui les ont entraînés. TAXIXiÉ.
Voulez-vous que , frappé d'une crainte si basse , Je présente la tête au joug,
qui nous menace y

S6 ALEXANDRE. Et que j'entende dire aux peuples indiens ,
Que j'ai forgé moi-même. et leurs fera et les miens ? Quitterai-je Porus ?
Trahirai-je ces princes Que rassemble le soin d'affranchir nos provinces , Et
qui sans balancer sur un si noble choix , Sauront également vivre ou
mourir en rois ? En voyez-vous un seul, qui, sans rien entreprendre, Se
laisse terrasser au seul nom d'Alexandre : Et le croyant déjà maître de
l'univers , Aille , esclave empressé , lui demander des fers ? Loin de
s'épouvanter à l'aspect de sa gloire , Ils l'attaqueront même au sein de la
victoire ; Et vous voulez , ma sœur , que Taxile aujourd'hui , Tout prêt à le
combattre , implore son appui ! CLÉOFILE. Aussi n'est-ce qu'à vous que ce
prince s'adresse. : Pour votre amitié seule Alexandre s'empresse : Quand la
foudre s'allume et s'apprête à partir , Il s'efforce en secret de vous en
garantir. TAXILE. Pourquoi suis-je le seul que son courroux ménage ? De
tous ceux que l'Hydaspe oppose à son courage , Ai-je mérité seul son
indigne pitié ? Ne peut-il à Porus offrir son amitié ? Ah ! sans doute , il lui
croit l'ame trop généreuse Pour écouter jamais une offre si honteuse ? Il
cherche une vertu qui lui résiste moins ; Et peut-être il me croit plus digne
de ses soins.

ACTE I, SCENE I. 87 Dites , saiiià ratccusér de chercher un
esclave , Que de ses emiémis il vousibroït le plus brai^^e • Et qu'en vous
arrachant les ariïies de la mâiin , Il se promet du reste un triôtnphe certain .
Son choix à votre nom nlmprimë point de taches j Son amitié n'est point le
partage des lâches : Quoiqu'il brûle de voir tout l'univers soumis , On ne
voit point d'esclave a:u rang de ses amis. Ah ! si son amitié peut souiller
votre gloire , Que ne m'épargnez-vous une tache si noire ! Vous connoissez
les soins qu'il me rend tous les jours j Il ne tenoit qu'à vous d'en arrêter le
cours. Vous me voyez ici maîtresse de son ame : Cent messages secrets
m'assurent de sa flamme : Pour venir jusqu'à moi , ses soupirs embrasés ' Se
font jour au travers de deux camps opposés. • Au lieu dé le haïr , au lieu de
m'y contraindre , De mon trop de rigueur je vous ai vu vous plaindre ; Vous
m'avez engagée à soufiFrir son amour , Et peut-être , mon frère , à l'aimer à
mon tour. TAXIX.E. Vous pouvez , sans rougir du pouvoir de vos charmes,
Forcer ce grand guerrier à vous rendre les armes;;' Et , sans que votre cœur
doive s'en alarmer , Le vainqueur de l'Euphrate a pu vous désarmer: . Mais
l'état aujourd'hui suivra ma destinée : Je tiens avec mon sort sa fortune
enchaînée : Et , quoique vos conseils tâchent de me fléchir ^

88 ALEXANDRE. Je dois demeurer libre afin de l'^aflEranchir. Je
sais l'inquiétude où ce dessein vous livre ; Mais comme vous , ma sœur ,
j'ai mon amour à cuivre* Les beaux yeux d^Axiane , ennemis de la paix ,
Contre votre Alexandre arment tous leurs attraits : Reine de tous les cœurs ,
elle met tout en armes Pour cette liberté que détruisent ses charmes ; Elle
rougit des fers qu'on apporte en ces lieux , Et n'y sauroit souflErir de tyran
que ses yeux. 11 faut servir , ma sœur ^ son illustre colère j Il faut aller....
CliÉOFIIE. Hé bien ! perdez-vous pour lui plaire j De ces tyrans si chers
suivez l'arrêt fatal ; Servez-les , ou plutôt servez votre rival. De vos propres
lauriers souffrez qu'on le couronne : Combattez pour Porus , Axiane
l'ordonne j Et , par de beaux exploits appuyant sa rigueur y Assurez à Porus
l'empire de son cœur. TAXIIE. Ah , ma sœur ! croyez-vous que Porus. . . .
CLÉOFIIE. Mais vous-même » Doutez-vous en effet qu' Axiane ne l'aime
? Quoi , ne voyez-vous pas avec quelle chaleur L^ingrate , à vos yeux
même , étale sa valeur ! Quelque brave qu'on soit , si nous la voulons croire
, Ce n'est qu'autour de lui que vole la victoire j Vous formeriez sans lui
d'inutiles desseins j

ACTE I, SCENE I. 89 La liberté de l'Inde est toute entre ses
mains. Sans lui j' déjà nos murs seroient réduits en cendre ; Lui seul peut
arrêter les progrès d'Alexandre ;. Elle se fait un dieu de ce prince charmanl
^ Et vous doutez encor qu'elle en fasse un^unant? TAXIIIE. Je tâchois d'en
douter , cruelle Cléofile. Hélas ! dans son erreur affermissez Taxile ;
Pourquoi lui peignez-vous cet objet odieux? Aidez-le , bien plutôt , à
démentir ses yeux : Dites-lui qu'Axiane est une beauté fière , Telle à tous les
mortels qu'elle est à votre frère : Flattez de quelque espoir. ... ClÉOFIIB.
Espérez , j'y consens ; Mais n'espérez plus rien de vos soins impuissants.
Pourquoi dans les combats chercher une conquête , Qu'à vous livrer lui-
même Alexandre s'apprête ? Ce n'est pas contre lui qu'il la fiiut disputer ;
Porus est l'ennemi qui prétend vous l'ôter. Pour ne vanter que lui , l'injuste
renommée Semble oublier les noms du reste de l'armée j Quoi qu'on fasse ,
lui seul en ravit tout l'éclat, Et comme ses sujets il vous mène au combat.
Ah ! si ce nom vous plaît , si vous cherchez à l'être , Les Grecs et les
Persans vous enseignent un maître ; Vous trouverez cent rois compagnons
de vos fers ; Porua y viendra même avec tout l'univers. Mais Alexandre
enfin ne vous tend point de chaînes :

The text on this page is estimated to be only 28.81% accurate

9ë /ALEXANDRE. Il laisse à. votre front ces marques
aouveraiaiea Qa'urni orgueilleux rival ose ici dédaigner. . Porus vous fait
servir y il vous fera régner. Au lieu que de Porus vous êtes la victime , Vous
serez.... Mais voiei.ce rival magnanime. TA'XII/E. Ah ! ma sœur , je me
trouble ; et mon cœur alarmé , En voyant mon rival , m,e dit qu^il est aimé.
CiiÉOFIX.E. Le temps vous presse. Adieu . C'est à vous de vous rendre
L^esclave de. Porus , pu Tami d^ Alexandre. SCÈNE II. PORUS, TAXILE.
m PORUS. Seigneur , ou je me trompe , ou nos fiers ennemis Feront /noins
de progrès qu'ils ne s'étoient promis. Nos chefs et nos soldats , brûlant
d'impatience , Font lire sur leur front une mâle ajssurance j Ils s'animent l'un
l'iutre , et nos moindres guerriers Se promettent déjà des moissons de
lauriers. J'ai -vu de rang en rang cette ardeur répandue , Par des cris
généreux éclater à ma vue : Us se plaignent qu'au Ueu d'éprouver leur gmnd
cœur, L'oisiveté d'un camp consume leur vigueur. Laisserons-nous languir
taiit d'illustres courages? Notre ennemi , Seigneur , cherche ses avantages :
Il sç sent foible encore , et , pour nous retenir ^

The text on this page is estimated to be only 25.25% accurate

ACTE I, ScENE IL 91 Ephestion demaj^{de} à nQijUj.qatreten[^] • .!
Etparde vainsdiscoi^{ys.v.} »,. : . . , . Séigii'eur , il :&u t,l'e»tendre : Nous
ignoroïus .encor ce que veut Ale3ç:andre ; r Peut-être est-ce la paix qu'il
nous veut présenter. PORUS. La-paix ! ah, dç sa luain pourriez- vous
Facceptcf ? Hé quoi ! nous Taurons vu, par tant d[^]horribles guerres,
Troubler le calme heureux dont jouissoient no» terres[^] Et le fer à. la main
entrer dans jios états., . , • Pour attaquer des rois qpi ne Toffensoient pa[^] !
Nous Faurons vu piller des provinces entières., . Du sang de nos sujets faipe
enfler pos riviçre[^] j Et , quand le ciel s'app;irete;à npus Tabamdpnnet,
J'attendrai qu'un tyran daigjae nous pardonner l T.AX'IIiB. • Ne dites point
, Seigneur , que le ciel l'abandonne ; D'un soin toujours égal sa faveur
l'environne. Un roi , qui fait trembler tant d'états sous ses lois , N'est pas un
ennemi que méprisent les rois. PORUS. Loin de le mépriser , j'admire son
courage : Je rends à sa valeur un légitime hommage. Mais je veux, à mon
tour , ;tnéiît©r les tributs Que |e me sens forcé de rendre à ses vertus. Oui ,
je consens qu'au ciel on élève Alexandre : Mais , si je puis , Seigneur , jç
l'en ferai descendre j Et j'irai l'attaquer jusque sur les autels

92 ALEXANDRE. * Que lui dresse , en tremblant, le reste des mortels. C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces princes Dont sa valeur pourtant a conquis les provinces. Si son cœur dans F Asie eût montré quelque effroi , Darius en mourant Tauroit-il vu son roi ? TAXIIiE. Seigneur , si Darius avoit su se connoître , Il régneroit encore^où règne un autre maître. Cependant cet orgueil , qui causa son trépas , Avoit un fondement que vos mépris n'ont pas* La valeur d'Alexandre à peine étoit connue ; Ce foudre étoit encore enfermé dans la nue. Dans un calme profond Darius endormi , Ignoroit jusqu'au nom d'un si foible ennemi : Il le connut bientôt , et son ame étonnée ^ De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée j Il se vit terrassé d'un bras victorieux , Et la foudre en tombant lui fit ouvrir les yeux. PORUS. Mais encore à quel prix croyez-vous qu'Alexandre Mette l'indigne paix dont il veut vous surprendre ? Demandez-le , Seigneur , à cent peuples divers , Que cette paix trompeuse a jetés dans les fers". Non , ne nous flattons point j sa douceur nous outrage Toujours son amitié traîne iin long esclavage. En vain on prétendrait n'obéir qu'à demi j Si l'on n'est son esclave , on est son ennemi. TAXIIiE. Seigneur , sans se montrer lâche ni téméraire ,

ACTE I, SCENE IL 95 Par quelque, yain hommage on peut le
satisfaire. Flattons par. dps respects ce prince ambitieux, Que son bouillant
orgueil appelle en d'autres lieux. C'est un torrent qui passe , et dont la
violence Sur tout ce qui l'arrête exerce sa puissance j Qui , grossi du débris
de cent peuples divers , Veut du bruit de son cours remplir tout l'univers.
Que sert de l'irriter par son orgueil sauvage? D'un favorable accueil
honorons son passage; Et lui cédant des droits que nous reprendrons bien ,
Rendons-lui des devoirs qui ne nous coûtent rien. Qui ne nous coûtent
rien^ Seigneur ! l'osez-vous croire ? Compterai-je pour rien la perte de ma
gloire? Votre empire et le mien seroient trop achetés , S'ils coûtoient à Porus
les moindres lâchetés. Mais croyez-vous qu'un prince enflé de tant d'audace
, De son passage ici ne laissât point de trace? Combien de rois , brisés à ce
funeste écueil , Ne régneront plus qu'autant qu'il plaît à son orgueil ? Nos
couronnes d'abord devenant ses conquêtes , Tant que nous^ régnerions
flotteroient sur nos têtes; Et nos sceptres ^ en proie à ses moindres dédains ,
Dès qu'il auroit parlé , tomberoient de nos mains. Ne dites point qu'il court
de province en province : Jamais de ses liens il ne dégage un prince ; Et
pour* mieux asservir les peuples sous ses lois ; Souvent dans la poussière il
leur cherche des rois. Mais ces indignes soins touchent peu mon courage ;
Votre seul intérêt m'inspire ce langage : .

The text on this page is estimated to be only 12.92% accurate

94 ALEXAI^îURE. Porus n'a point de çàM "aans lotit cet
entretien ; Et quand *fe gloire jpàHe^il ii'écoute pldâ rien. TAXltiE. » •
J'écoute ^ conimè vous , ce que Thonneur m^inspire, Seigneur) mais il
iii^engage k sauver mon empire. . . ,...*. . . . PORU/ : ^». , I . ! , ... '* ,, Si vous
Yovvlez. sauver Tiui. ofl;i.rautre.p.iiij0ur " •••• ' T-A'i'li^Ê. Le peuple aiine
les roik qiii salrent ré]pârjgnerl PORUS. " • " ' • ' P * i ■ . * * r ""* Il estime
encor plus ceux qui savent régner. Ces conseils .ne plairônt.qu'à.des âmes
hautaines; lîs plairont à àes rois , et peut-être à deà reines. TAILLE. La reine
, à vous ouïr ,n^â. dés yeux que pour vous. PORUS. « • > t > Un esdaye est
pour, die un objet de counwi^» j • / r r • > I TAXililL.i «Il ! • • Mais croyee-
vous, Seigneui^, que Fàmotir vous ordonne D'exposer avec vous son
peuple' et sa personne ?

The text on this page is estimated to be only 22.27% accurate

ACTEI, SCEÎfEII. 95 Non , non : sans vous flattei?, avQuez qu'en
ce iour' Vous suivez votre naine , et non pas votre amour. PORUS. ••: Hé
bien , je Tavôûrai que ma juste colère Aime la gueiTe autant que la paix
vous est chère : J'avoûrai que , brûlant d^une noble chaleur , Je vais contre
Alexandre éprouver ma valeur. Du bruit de âes exploits nioh àmie
importunée , Attend depuis long-temps cette Heureuâe journée; Avant qu'il"
ine cherchât j îm orgueil inquiet M-avoit déjà rendu son enilëtni i^ecret. *" '
' • Dans le noble transport dé' cette jalousie, " • Je le trouvois trop lent à
traverser VAsiei; ' Je Tattirois ici par des vœux si puissants^, Que je portois
envie au bonheur des Persans; Et maintenant encor , s'il titimpoit pion
odnEage-, ': Pour sortir de ces lieiix s'il ,c^erchoit un passage , Vous me
verriè25 moirmême , armé pour l'arrêter, Lui refuser k.pais qu'il, m^^ Yéut
présenter.. , ; ^ ; Ouï , sans doute , une ardeur si haute et si constante !Vou3
.promet dans .l'hisfoire une place éclatante ; Et, sous ce*graïid dessein
:^Vip8ii?Prc¥i>^s suççqi^bç^î^ : Au moins , c'est a,vço br ijit qii'c? p yom
verir^, .tj9flgb.ÇjC. -La- reine viept. Adieu. Vantqsp^uii votre zèle.; ..
Découvrez cet orgueil qui vons.xQud digne d^ellp.: Pour moi , je
troublerois un si Boble .eiltret^ix , Et vos cœurs rougiroient de^foiUesses
du mien.

The text on this page is estimated to be only 24.00% accurate

• .« 96 ALEXANDRE. . SCÈNE III. PORUS, AXIANE. 0 M
AXIANE. • • • Quoi, Taxile me fuit ! Quelle cause inconnue.... PORUS. Il
fait bien de cacher sa honte à votre vue : Et puisqu'il n'ose plus s'exposer
aux hasards , De quel front pourroit-il soutenir vos. regards ? Mais laissons-
le, Madame, et, puisqu'il veut se rendre, Qu'il aille avec sa sœur adorer
Alexandre. Retirons-nous d'un camp où , l'encens à la main , Le fidèle
Taxile attend son souverain^ • • A?tIANE. Mais , Seigneur, que dit-dl?
POKUS. ' Il en fïdt trop parottre : Cet esclave déjà m'ose vanter son
'mtLÎlire j Il veut que je le serve;...; - < ' • " ■ ' • * " >• Ah !\$ktfâ votas
«emporter, Souftë^ que mes efiForts Scient dé i'aiiêteri Ses soupirs, malgré
înoi^ lii'aàsttMAAt' qù^il in'adorê : Quoi qu'il en soit , souffrez que» je lui>
parle :ehcore j Et ne le fbrçoiïë pôiftt , 'par ce cruel mépris , D'achever un
desl»^*n qu'il peut n^avoir pas pris, ^ PORUS. Hé quoi ! vous en doutez j
et votre ame s'assure

The text on this page is estimated to be only 29.57% accurate

ACTE I, SCENE III. 97 Sur la foi d'un amant infidèle et parjure ^
Qui veut à son tyran vous livrer aujourd'hui , Et èiroit , en vous donnant ,
vous obtenir de lui I Hé bien , aidez-le donc à vous trahir vous-même. : il
vous peut arracher à mon amour extrême ; Mais il ne peut m'ôter, par ses
éfibrts jaloux , ' La gloire de combattre et de mourir pour voua. AXIANE.
Et vous croyez qu'après une telle insolence , Mon amitié , Seigneur , seroit
sa récompense ! Vous croyez que mon cœur s'engageant sous sa loi , Je
souscrirois au don qu'on. lui ferait de moi ! Pouvez-vous, sans rougir^
m'accuser d'un tel. crime? Ai-je fait pour ce prince éclater tant d'estime?
Entre Taxile et vous s'il falloit prononcer, Seigneur , le croyez- vous qu'on
me vit balancer ? Sais-je pas que Taxile est u^e ame incertaine? Que
l'amour le retient quand la crainte, l'entraîne ? Sais-je pas.que ^ sans moi ,
sa timide valeur . Succomberoit bientôt aux ruses de sa sœur?. Vous savez
qu'Alexandre en fit sa prisonnière, Et qu'enfin cette sœur retourna vers son
frère; Mais je connus bientôt qu'elle avoit entrepris De l'arrêter au piège où
son cœur étoit pris, • ^ ■ PORUS» , Et vous pouvez encor demeurer auprès
d'elle ! Que n'abandonnez-rvous cette aœur criminelle ? Pourquoi, par; tapt
de win^ , voulez- vous épargner .Un prince *.•. 1. 7

98 ALEXANDRE. AXIANE. Cest pour vous que je le veux
gagner. Vous verrai-je , accablé du soin de nos provinces , Attaquer seul un
roi vainqueur de, tant de princes? Je vous veux dans Taxile offrir un
défenseur Qui combatte Alexandre en dépit de sa sœur. Que n'avez-vous
pour moi cette ardeur empressée? Mais d'un soin si commun votre ame est
peu blessée : Pourvu que ce grand cœur périsse noblement , Ce qui suivra sa
mort le touche faiblement. Vous me voulez livrer sans secours, sans asile,
Au courroux d'Alexandre , à l'ame de Taxile , Qui, me traitant bientôt en
superbe vainqueur. Pour prix de votre mort demandera mon cœur. Hé bien ,
Seigneur, allez, contentez votre envie; Combattez , oubliez le soin de votre
vie : Oubliez que le ciel , favorable à vos vœux. Vous préparoit peut-être un
sort assez heureux. Peut-être qu'à son tour Axiane charmée Alloit. . > Mais
non , Seigneur , courez vers votre armée * Un si long entretien vous seroit
ennuyeux : Et c'est vous retenir trop longtemps en ces lieux. PORUS. Ah !
Madame, arrêtez , et connoissez ma flamme; Ordonnez de mes jours.,
disposez de mon ame. La gloire y peut beaucoup , je ne m'en cache pas :
Mais que n'y peuvent point tant de divins appas I Je ne vous dirai point que
pour vaincre Alexandre Vos soldats et les miens auroient tout entreprendre;

ACTE I, SCENE m. 99 Que c[^]étoît pour Porus un bonheur sans,
égal De triompher tout seul aux yeux de son rival. Je ne vous dis plus rien.
Parlez en souveraine ; Mon cœur met à vos pieds et sa gloire et sa haine.
AXIAN£. Ne craignez rien ; ce cœur qui veut bien m'obéir , N'est pas entre
des mains qui le]puissent trahir. Non , je ne prétends pas , jalouse de sa
gloire, Arrêter un héros qui court à la victoire. Contre un fier ennemi ,
précipitez vos pas': . Mais de vos alliés ne vous séparez pas ; Ménagez-les ,
Seigneur , et d'une ame tranquille , Laissez agir mes soins sur Fesprit de
Taxile : Montrez en sa faveur des sentiments plus doux. Je le vais engager à
combattre pour vous. PORUS. Hé bien , Madame , allez , j'y consens avec
joie : Voyons Ephestion , puisqu'il faut qu'on le voie. Mais , sans perdre
l'espoir de le suivre de près , J'attends Ephestion y et le combat après. ;fiH
du premier acte.

"H te%%o»^%/»/»»m/W%V»%

ALEXANDRE. loi n se puisse abaisser à soiipirer pour moi ? Des captifs comme lui brisent bientôt leur chaîne ; A de plus hauts desseins la gloire les entraine ; Et l'amour dans leur cœur , interrompu , troublé , Sous le faix des lauriers est bientôt accablé. Tandis que ce héros me tint sa prisonnière , J'ai pu toucher son cœur d^une atteinte légère; Mais je pense j Seigneur, qu'en rompant mes lieils, Alexandre, à son tour, brisa bientôt les siens, * ÉPHESTÏOK. Ah ! si vous l'aviez vu brûlant d'impatience , . Compter les tristes jours d'une si longue absence , Vous sauriez que l'amour précipitant ses pas , Il ne cherchoit que vous en courant aux combats. C'est pour vous qu'on l'a vu, vainqueur de tant de princes, D'un cours impétueux traverser vos provinces , Et briser en passant , sous l'efifort de ses coups ^ Tout ce qui l'empêchoit de s'approcher de vous. On voit en même champ vos drapeaux et les nôtres , De ses retranchements il découvre. les vôtres ; Mais , après tant d'exploits , ce timide vainqueur Craint qu'il ne soit encor bien loin de votre cœur. Que lui sert de courir de contrée en contrée ,. S'il faut que de ce cœur vous lui fermiez l'entrée ? Si , pour ne point répondre à de sincères vœux y Vous cherchez chaque jour à douter de ses feux? Si votre esprit , armé de mille défiances. . . ^ Cli^ÉOFIIiE. Hélas l de tels soupçons sont de fbibks défenses j

,o2 ALEXANDRE.^ Et nos cœurs se formant mille soins
superflus y Doutent toujours du bien qu'ils souhaitent le plus. Oui , puisque
ce héros veut que j'ouvre moi-même, J'écoute avec plaisir le récit de sa
flamme ; Je craignois que le temps n'en eût borné le cours j Je souhaite qu'il
m'aime , et qu'il m'aime toujours. Je dis plus : quand son bras força notre
frontière , Et dans les murs d'Omphis m'arrêta prisonnière , Mon cœur , qui
le voyoit msutre de l'univers , Se consolait déjà de languir dans ses fers ; Et
loin de murmurer contre un destin si rude , Il s'en fit , je l'avoue , une douce
habitude j Ef de sa liberté perdant le souvenir , Même en la demandant ,
craignoit de l'obtenir. Jugez si son retour me doit combler de joie : Mais ,
tout couvert de sang , veut-il que je le voie ? Est-ce comme ennemi qu'il se
vient présenter? Et ne me cherche-t-il que pour me tourmenter ?

ÉFHESTION. Non, Madame , vaincu du pouvoir de vos charmes, Il
suspend aujourd'hui la terreur de ses armes ; Il présente la paix à des rois
aveuglés ^ Et retire la main qui les eût accablés. Il craint que la victoire , à
ses vœux trop facile , Ne conduise ses coups dans le sein de Taxile. Son
courage , sensible à vos justes douleurs , Ne veut point de lauriers arrosés
de vos pleurs. Favorisez les soins où son amour l'engage ; Exemptez sa
valeur d'un si triste avantage j

ACTE II, SCENE I. 105 l'^t disposez des rois , qu'épaigne son
 courroux , A recevoir un bien qu'ils ne doivent qu'à vous. CléOFILÉ. N^en
 doutez point , Seigneur , mon ame inquiétée , D'une crainte si juste est sans
 cesse agitée ; Je tremble pour mon frère , et crains que son trépas , l'un
 ennemi si cher n'ensanglante le bras. Mais en vain je ;n'oppose à Fardeur
 qui l'enfkmnl^ ; Axiane et Pprus tyrannisent son ame ; Les charmes d'une
 reine et l'exemple d'un roi , Dès que je yeux parler, s'élèvent contre moi.
 Que n'ai-je point à craindre en ce désordre extrême? Je crains, pour lui y je
 crains pour Alexandre même. Je sais qu'en l'attaquant cent rois se sont
 perdus , Je sais tous ses exploits } mais je connois Porus. Nos peuples ,
 qu'on a vus triomphants à sa suite , Repousser les efiForts du Persan et du
 Scythe, Et tout fiers des lauriers dont il les a chargés ^ Vaincront à son
 exemple , ou périront vengés» Et je crains. .. • ÉPHESTION. Ah ! quittez
 une crainte si vainej Laissez courir Porus où son malheur l'entraîne j Que
 l'Inde en sa Êiveur arme tous ses états ,. Et que le seul Taxile en détourne
 ses pas. Mais les voici. CléOFILÉ. Seigneur, achevez votre ouvrage j Par
 vos sagesi conseib dissipez cet orage ;

to4 ALEXANDRE. ' Ou , s'il feut qu'il éelate, au moins souvenez-
 vous De. le fïire tomber sù-r d'autres que scœ itoùs, SCÈNE II. t I 4
 PORUSjTAXILE, ÉPHESTION. • > ÉPHESTIOK. AvàKT que le combat ,
 qui menace vos têtes , Mette tous vos états au rang de nos conquêtes ,
 Ale: ^ndre veut bien différer ses exploits , Et vous ofirir la paix pour la
 dernière fois. Vos peuples , prévenus de ?espoir qui vous flatté ^
 Prétendoient arrêter le vainqueur de FEuphrâte j Mais THydaspe, malgré
 tant d'escadrons épars , Voit enfin sur ses bords flotter nos étendards. Vpiïs
 les verriez plantés jusques sur vos trancliée&, Et de sang et de morts vos
 campagnes jonchées j Si ce héros , couvert de tant d'autres lauriers, îî'eût
 lui-même arrêté l'ardeur de nos guerriers.' Il ne vient point ici souillé du
 sang déis princes , D'un triomphe barbare efirayçr vos provinces , Et
 cherchant à briller d'une triste splendeur, Sur le tombeau des rois élever sa
 grandeur. Mais vous-mêmes , trompés d'un vain espoir de gloire, IS'allez
 point dans ses bras irriter la victoire j Et lorsque son courroux demeure
 suspendu , Princes, contentez-vous de l'avoir attendu. Ne dififerez point tant
 à lui rendre l'hOmmage Que vos cœurs, malgré vous, rendenti son courage;

The text on this page is estimated to be only 29.56% accurate

ACTE II, SCENE IL 106 Et receTant l'appui que tous offre son bras, jyun si grand défenseur honorez vos états* Voilà ce qu'un grand roi veut bien vous faire entendre, Prêt à quitter le fer, et prêt à le reprendre. Tous savez son dessein : choisissez. aujourd'hui, . 81 Vious voulez tout perdre , ou tenir tout de lui. TÀXIIIiE. Seigneur, ne.cTQyez point qu'une fierté barbare Nous fa3se méconnoître une vertu si rare ; Et que dans leur orgueil nos peuples affermis Prétendent , malgré vous , être vos ennemis. Nous rendons ce q:u'on doit aux illustres exemples ; Yqus adorez, des dieux qui ncms doivent leurs t^nples. Des. héros, qui chez vous paasoient pour des biortcls , En venant parmi nous ont trouvé des autels. Mais en vain l'on, prétend che? des peuples si braves , Au lieu d'adorateurs, se faire des esclaves^ Croyez-moi, quelque éclat qui les puisse toucher, Ils refusent l'encens qu'on leur veut arracher. Assez d'autres états , devenus vos conquêtes , De leurs rois sous le joug ont vu ployer les têtes : Après tous ces états qu'Alexandre a soumis, N'est--il pas temps, Seigneur, qu'il cherche des amis? Tout ce peuple captif qui tremble au nom d'un maître, Soutient mal un pouvoir qui ne fait que de naître. Us ont , pour s'affranchir , les yeux toujoursf ouverts ; Votre empire n'est plein que d'ennemis couverts. Ils pleurent en secret leurs rois sans diadèmes. Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes j

io6 ALEXANDRE. Et déjà dans leur cœur les Scydiea mutinés
Vont sortir de la chaîne où vous nous destinez. Essayez, en prenant notre
amitié pour gage ^ Ce que peut une foi qu'aucun serment n'engage ; Laissez
un peuple au moins qui puisse quelquefois Applaudir sans contrainte au
bruit de vos exploits. Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre ; Et je l'attends
déjà comme un roi doit attendre Un héros dont la gloire accompagne les pas
, Qui petit tout sur mon cœur , et rien sur mes états. ■ PORUS. Je croyois ,
quand THydaspe , rassemblant ses provinces, Au secours de ses bords fit
voler tous ses princes , Qu'il n'avoit avec moi , dans des desseins si grands ,
Engagé que des rois ennemis des tyrans. Mais puisqu'un roi, flattant la main
qui nous menace, Parmi ses aUiés brigue une indigne place ^ C'est à moi de
répondre' aux vœux de mon pays , ' Et de parler pour ceux que Taxile a
trahis. Que xieai chercher ici le roi qui vous envoie ? Quel est ce grand
secours que son bras nous octroie ? De quel front ose-t-il prendre sous son
appui Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui ? Avant que sa
fureur ravageât tout le monde , L'Inde se reposoit dans une paix profonde ;
Et si quelques voisins en troubloient les douceurs , Il portoit dans son sein
d'assez bons défenseurs. Pourquoi nous attaquer ? Par quelle barbarie A-t-
on de votre maître excité la furie ?

The text on this page is estimated to be only 29.07% accurate

ACTE II, SCENE II. 107 Vit-on jamais chez lui nos peuples en
coarroux ^ Désoler un pays inconnu parmi nous ? Faut-il que tant d'états ,
de déserts , de rivières , Soient entre nous et lui d'impuissantes faarrièctes 7
Et ne sauroit" On vivre au bout de l'univeis , Sans connoître son nom et le
poids de ses fers ? Quelle étrange valeur, qui, j'ie cherchant qu'^ànuître,
Embrase tout , sitôt qu'elle commence à luire ; Qui n'a que son orgueil pour
règle et pour raison ; Qui veut que l'univers ne soit qu'une prison , Et que ,
maître absolu de tous tant que nous sommes , Ses esclaves ^n nombre
égalent tous les hommes ! Plus d'états , plus de rois. Seâ sacrilèges mains
Dessous un même joug rangent tous les humains. Dans son avide orgueil je
sais qu'il nous déVoi^è. De. tant de souverains noua seuls régçons encore.
Mais que dis-je , nous setils ? il ne resté que moi Où l'on découvre encor les
vestiges d^uh roi. Mais c'est pour* mon courage une illustre matière : Je
vois d'un œil content trembler la terré entière, Afin que par moi seul les
mortels secourus. S'ils sont libres , le soient de la main de Porus ; Et qu'on
dise partout , dans une paix profonde :

io8 ALEXANDRE. Si le monde penchant n'a plus que cet appui ,
Je le plains , et vous plains vous-même, autant que lui. Je ne vous retiens
point. Marchez contre mon maître: Je Toùdrois seulement qu'on vous Feût
fait connoître; Et que. la renommée eût voulu, par pitié, De ses exploits au
moins vous conter la moitié ; Vous verriez.... 4 PORUS. Que verrois-je , et
que pourrois-)e apprendre Qui m'al^aisse si fort au-dessous d'Alexandre ?
Seroit-ce sans efiFort les Persans subjugués , Et vos bras tant de fois de
meurtres fatigués ? Quelle gloire en effet d'accabler la foiblesse D'un roi
déjà vaincu par sa propre mollesse; D'un peuple sans vigueur, et presque
inanimé , Qui gémissait sous l'or dont il étoit armé ; Et qui , tombant en
foule au lieu de se défendre, N'opposait que des morts au grand cœur
d'Alexandre ! Les autres^ éblouis de ses moindres exploits. Sont venus à
genoux lui demander des lois ; Et leur crainte écoutant je ne sais quels
oracles , Ils n'ont pas cru qu'un dieu pût trouver des obstacles. Mais nous,
qiri d'un autre œil jugeons les conquérants, Nous savons que les dieux ne
sont pas des tyrans ; Et, de quelque façon qu'un esclave le nomme. Le fils
de Jupiter passe ici pour un homme. Nous n'allons point de fleurs parfumer
son chemin j Il nous trouve partout les armes à la main; Il voit à chaque pas
arrêter ses conquêtes j^

ACTE II, SCÈNE II 109 Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes ,
Plus de soins , plus d'assauts, et presque plus de temps Que n'en coûte à son
bras L'empire des Perses. Ennemis du repos qui perdit ces infâmes^ L'or
qui naît sous nos pas ne corrompt point nos âmes : La gloire est le seul bien
qui puisse nous tenter^ Et le seul que mon cœur cherche à lui disputer j
C'est elle.... ÉPHÉSSTION| en se levant. Et c'est aussi ce que cherche
Alexandre : A de moindres objets son cœur ne peut descendre ; C'est ce qui
l'arrachant du sein de ses états , Au trône de Cyrus lui fit porter ses pas , Et
du plus ferme empire ébranlant les colonnes 5 Attaquer , conquérir , et
donner les couronnes. Et puisque votre orgueil ose lui disputer La gloire du
pardon qu'il vous fait présenter , .Vos yeux , dès aujourd'hui témoins de sa
victoire, Verront de quelle ardeur il combat pour la gloire j Bientôt le fer en
main vous le verrez marcher. PORUS. Allez donc, je l'attends , ou je le vais
chercher. SCÈNE III , PORUS, TAXILE. TAXILB. Quoi ! vous voulez, au
gré de votre impatience*..*

iiio ALEXANDRE. PORUS. Non , je ne prétends point troubler
votre alliance : Ephestion , aigri seulement contre moi , De vos soumissions
rendra compte à son roi. Les troupes d'Axienc , à me suivre engagées ,
Attendent le combat sous mes drapeaux rangées ; De son trône et du mien
je soutiendrai Féclat , Et vous serez , Seigneur , le juge du combat ; A moins
que votre cœur , animé d'un beau zèle , De vos nouveaux amis n'embrasse
la querelle. SCÈNE IV. AXIANE, PORUS, TAXILE. < AXIANE, à Taille.
Ah ! que dit-on de vous , Seigneur ? Nos ennemis Se vantent que Taxile est
à moitié soumis ; Qu'il ne marchera point contre un roi qu'il respecte.
TAXILE. La foi d'un ennemi doit être un peu suspecte , Madame : avec le
temps ils me connoîtront mieux. AXIANE. Démentez donc , Seigneur, ce
bruit injurieux ; De ceux qui Font semé confondez l'insolence, Allez ,
comme Porus, les forcer au silence , Et leur faire sentir par un juste
courroux , Qu'ils n'ont point d'ennemi plus funeste que vous»^ TAXILE.
Madame , je m'en vais disposer mon armée^

The text on this page is estimated to be only 26.38% accurate

ACTEir, SCENE IV. m Ecoutez moins ce bruit qui vous tient alarmée. Porus Élit son devoir , et je ferai le mien. SCÈNE V. AXIANE, PORUS. AXIANE. Cette sombre froideur ne m'en dit pourtant rien , Lâche ; et ce n'est point là y pour me le fdrre croire^ La démarche d'un roi* qui court à la victoire. Il n'en faut plus douter, et nous sommes trahis : n immole à sa. sœur sa gloire et son pays 3 Et sa haine y Seigneur^ qui cherche à vous abattre,* Attend , pour éclater , que vous alliez combattre. PORUS. Abulame , en le perdant , je perds un foible appui j Je le connoissois trop pour m'assurer sur lui. Mes yeux sans se troubler ont vu «on inconrtance : Je craignois beaucoup plus sa n>olle résistance. Un traître , en nous quittant pour complaire à \$a sœur/ Nous affoiblit bien moins qu'un lâche défenseur. AXIANE. Et cependant. Seigneur, qu'allez-vous cntr^rendré? Vous marchez sans compter les forces d'Alexandre ^ Et , courant presque seul au-devant de leurs coups , Contre taLS^i d'ennemis vous n'opposez que vous. PORUS» Hé quoi, voudri^s^vous qu'à l'exemple d'un tsaitre, Ma fray^vr conspirât à vous donner un maitxe 7

lia ALEXANDRE, Que Porus dans un camp se laissant arrêter ^
Refusât le combat qu'il vient de présenter ? Non, non, je n'en crois rien : je
connois mieux, Madame, Le beau feu que la gloire allume dans votre ame.
C'est vous , je m'en touviens , dont les. puissants appas, Excitoient tous nos
rois , les traînoient aux combats j Et de qui la fierté refusant de se rendre ,
Ne Toidoit pour amant qu'un vainqueur d'Alexandre* Il faut vaincre , et j'y
cours ; bien moins pour éviter Le titre de captif, que pour le mériter. Oui ,
Madame ^ je vais , dans l'ardeur qui m'entrsdne, Victorieux ou mort, mériter
votre chaîne;]Et puisque mes soupirs s'expliquoieit vainement A ce cœur
que la gloire occupe seulement, Je m'en vais, par l'éclat qu'une victoire
donne , Attacher de si près la gloire à ma personne, Que je pourrai peut-être
amener yotre cœur, I^e l'amour de la gloire à l'amour du vainqueur, A XI A
NE. Hé bien , Seigneur , allez. Taxile aura peut-être Des sujets dans son
camp plus braves que leur maître j je Vfiiis.Je^ exciter par. un dernier efibr.
Après , dans votre camp j'attendrai votre sort. Ne vous informez point de
l'état de mon ame : Triomphez et vivez. PORUS. Qu'attendez-vous ,
Madame ? Pourquoi dès ce moment ne puis-je pas savoir Si mes tristes
soupirs ont pu vous émouvoii'?

ACTE II, SCENE V. n5 Voulez-vous , car le sort , adorable
Âxiane , . A ne vous plus revoir peut-être me condamne ; Voulez-vous qu'en
mourant , un prince infortuné Ignore à quelle gloire il étoit destiné ? Parlez.
AXIANE. Que vous dirai-je? FORUS. Ah ! divine princesse , Si vous
sentiez pour moi quelque heureuse foiblesse y Ce cœur y qui me promet
tant d'estime en ce jour , Me pourroit bien encor promettre un peu d'amour.
Contre tant de soupirs peut-il bien se défendre ? Peut-U.... AXIANE. Allez
y Seigneur , marchez contre Alexandre. La victoire est à vous , si ce fameux
vainqueur Ne se défend pas mieux contre vous que mon cœur. FIN DU
SECOND ACTE. I. 8

^^1%^^^^^^^^^^^>0%0»^

ALEXANDRE. n5 AXJANE. Et c'est cette tranquillité Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté. Quoi ! lorsque mes sujets, mourant d^ns une plaine , Sur les pas de Porus combattent pour leur reine ; Qu'au prix de tout leur sang ils signalent leur foi ; Que le cri des mourants vient presque jusqu'à moi, On me parle de paix ! et le camp de Taxile Garde , dans ce désordre , une assiette tranquille ! On flatte ma douleur d'un calme injurieux 4 Sur des objets de joie on arrête mes yeux ! CLÉOFIIiE. Madame , voulez-vous que l'amour de mon frère Abandonne aux périls une tête si chère ? Il sait trop les hasards.... AXIANE. Et pour m'en détourner, Ce généreux amant me fait emprisonner ! Et tandis que pour moi son rival se hasarde , Sa paisible valeur me sert ici de gaide ! CliÉOFIIiE. Que Porus est heureux ! le moindre éloignement A votre impatience est un cruel tourment ; Et si l'on vous croyoit , le soin qui vous travaille Tous le feroit chercher jusqu'au champ de bataille. AXIAXE. Je ferois plus , Madame ; un mouvement si beau Me le feroit chercher jusques dans le tombeau ,

ii6 ALEXANDRE. Perdre tous mes états , et voir d'un œil
tranquille Alexandre en payer le cœur de Cléofile. CliÉOFIIE, Si vous
cherche» Porus , pourquoi m'abandonner ? Alexandre en ces lieux pourra le
ramener. Permettez que , veillant au soin de votre tête , A cet heureux amant
l'on garde sa conquête. AXIANE. Vous triomphez , Madame , et déjà votre
cœur Vole vers Alexandre , et le nomme vainqueur. Mais sur la seule foi
d'un amour qui vous flatte ^ Peut-être, avant le temps , ce grand orgueil
éclate : Vous poussez un peu loin vos vœux précipités , Et vous croyez trop
tôt ce que vous souhaitez. Oui, oui... CliÉOFIIE. Mon frère vient , et nous
allons apprendre Qui de nous deux , Madame , aura pu se méprendre.
AXIAKE. Ah ! je n'en doute plus , et ce front satisfait Dit assez à mes yeux
que Porus est défait. SCÈNE IL TAXILE, AXIANE, CLÉOÏFILE.
TAXILE. Madame , si Porus , avec moins de colère Eût suivi les conseils
d'une amitié sincère ,

ACTE III, SCENE II -117 Il m'auroit , en effet , épargné la douleur , De vous venir moi-même annoncer son malheur. AXIANE. Quoi, Porus,... TAXIÈ, C'en est fait ; et sa valeur trompée , Des maux que j'ai prévus se voit enveloppée. Ce n'est pas (car mon cœur respectant sa vertu , N'accable point encore un rival abattu) Ce n'est pas que son bras , disputant la victoire , N'en ait aux ennemis ensanglanté la gloire j Qu'elle-même , attachée à ses faits éclatants , Entre Alexandre et lui n'ait douté quelque temps« Mais enfin , contre moi sa vaillance irritée Avec trop de chaleur s'étoit précipitée : J'ai vu ses bataillons rompus et renversés , Vos soldats en désordre et les siens dispersés j Et lui-même à la fin entraîné dans leur fuite , Malgré lui , du vainqueur éviter la poursuite ; Et , de son vain courroux trop tard désabusé , Souhaiter le secours qu'il avoit refusé. AXIANE. • Qu'il avoit refusé ! quoi donc , pour ta patrie Ton indigne courage attend que l'on te prie ! Il faut donc , malgré toi , te traîner aux combats , Et te forcer toi-même à sauver tes états ! L'exemple de Porus ,. puisqu'il faut qu'on t'y porte,. Dis-moi , n'étoit-ce pas une voix assez forte ? Ce héros, en péril ^ ta maîtresse en danger ,

n8 - ALEXANDRE. Tout Tétat périssant n^a pu t'encourag^r ! Va , tu sers bien le maître à qui ta soerj te donne. Achève , et fais ^e moi ce que sa I. âne ordonne ; Garde à tous les vaincus un traitement égal ; Enchaîne ta maîtresse en livrant ton rival. Aussi bien c'en est fait ; sa disgrâce et ton crime Ont placé dans mon cœur ce héros magnanime: Je Fadore , et je veux , avant la fin du jour , Déclarer à la fois ma haine et mon amour ; Lui vouer , à tes yeux , une amitié fidèle , Et te jurer , aux siens , une haine immortelle. Adieu. Tu me connois : aime-moi si tu veux. TAXIIiE. Ah ! n'espérez de moi que de sincères vœux , Madame ; n'attendez ni menaces ni chaînes : Alexandre sait mieux ce qu'on doit à des reines. Soufircz que sa douceur vous oblige à garder Un trône que Porus devoit moins hasarder ; Et moi-même en aveugle on me verroit combattre La sacrilège main qui le voudroit abattre. AXIANE. Quoi ! par l'un de vous deux mon sceptre raffermi Deviendrait dans mes mains le don d'un ennemi ; Et sur mon propre trône on me verroit placée Par le même tyran qui m'en auroit chassée ! ' TAXIIiE. Des reines et des rois , vaincus par sa valeur , Ont laissé par ses soins adoucir leur malheur. Voyez de Darius et la femme et la mère ; L'une le traite en fijs , l'autre le traite en frère.

ACTE III, SCENE IIL 119 AXIAKE. Non , non , je ne sais point vendre mon amitié , Caresser un tyran et régner par pitié. Penses-tu que j'imite une foible Persane ; Qu'à la cour d'Alexandre on retienne Axiane , Et qu'avec mon vainqueur courant tout l'univers , J'aïlle vanter partout la douceur de ses fers? S'il donne les états , qu'il te donne les nôtres. Qu'il te pare , s'il veut , des dépouilles des autres. Règne : Porus ni moi n'en serons point jaloux ; Et tu seras encor plus esclave que nous. J'espère qu'Alexandre , amoureux de sa gloire , Et fâché que ton crime ait souillé sa victoire , S'en lavera bientôt par ton propre trépas. Des traîtres comme toi font souvent des ingrats ; Et de quelques faveurs que sa main t'éblouisse y Du perfide Bessus r^arde le supplice. Adieu. SCÈNE IIL CLÉOFILÉ, TAXILE. CLÉOFILÉ. Cédez , mon frère , à ce bouillant transport : Alexandre et le temps vous rendront le plus fort j Et cet âpre courroux , quoi qu'elle en puisse dire , Ne s'obstinera point au refus d'un empire. Maître de ses destins , vous l'êtes de son cœur. "Hhâs y dites-moi, vos yeux ont-ils vu le vainqueur?

120 ALEXANDRE. Quel traitement, mon frère, en devons-nous attendre V QuVt-n dit? Oui, ma sœur, j'ai vu votre Alexandre. D'abord, ce jeune éclat qu'on remarque en ses traits, M'a semblé démentir le nombre de ses faits : Mon cœur, plein de son nom, n'osoit, je le confesse, Accorder tant de gloire avec tant de jetmesse j Mais de ce même front l'héroïque fierté, te feu de ses regards, sa haute majesté, Font connoître Alexandre. Et certes son visage Porte de sa grandeur l'infailible présage ; Et sa présence auguste appuyant ses projets, Ses yeux, comme son bras, font partout des sujets. D sortoit du combat. Ebloui de sa gloire, Je croyois dans ses yeux voir briller la victoire. Toutefois, à ma vue, oubliant sa fierté, Il a fait à son tour éclater sa bonté. Ses transports ne m'ont point déguisé sa tendresse : Retournez, m'a-t-il dit, auprès de la princesse ; Disposez ses beaux yeux à revoir un vainqueur: Qui va mettre à ses pieds sa victoire et son cœur. D marche sur mes pas. Je n'ai rien à vous ^re, Ma sœur : de votre sort je vous laisse l'empire j Je vous confie encor la conduite du mien. ClIÉOFIIB« Vous aurez tout pouvoir, ou je ne pourrai rien. Tout va vous obéir si le vainqueur m'écoute, TAXIIE. * Je vais donc. . . . Mais on vient. C'est lui-même sans doute.

ACTE III, SCENE V. Iar SCÈNE IVALEXANDRE, TAXILE,
CLÉOFILÉ, ÉPHESTION , SUITE d' ALEXANDRE. ALEXANDRE.

Allez , Ephestion. Que l'on cherche Poru» j Qu'on épargne sa vie et le sang
des vaincus, SCÈNE V. ALEXANDRE, TAXILE, CLÉOFILÉ.

ALEXANDRE , à Taxile. Seigneur , est-il donc vrai qu'une reine aveuglée
Vous préfère d'un roi la valeur déréglée ! Mais ne le craignez point : son
empire est à vous j D'une ingrate , à ce prix , fléchissez le courroux. Maître
de deux états , arbitre des siens mêmes ^ Allez , avec vos vœux , offrir trois
diadèmes. TAXILE. Ah î c'en est trop , Seigneur : prodiguez un peu moins. .
. ALEXANDRE. Vous pourrez à loisir reconnoître mes âoins. Ne tardez
point : allez où Tamour vous appelle , Et couronnez vos feux d'une. palme si
belle.

İM ALEXANDRE. SCÈNE VI. ALEXANDRE, CLÉOFILÉ.

ALEXANDRE. Madame , à son amour je promets mon appui. Ne puis-je rien pour moi quand je puis tout pour lui? Si prodigue envers lui des fruits de la victoire , N'en aurai-je pour moi qu'une stérile gloire? Les sceptres devant vous ou rendus ou donnés , De mes propres lauriers mes amis couronnés , Les biens que j'ai conquis répandus sur leurs têtes, Font voir que je soupire après d'autres conquêtes. Je vous avois promis que Fefifort de mon bras M'approcheroit bientôt de vos divins appas ; Mais dans ce même temps , souvenez-vous, Madame^ Que vous me promettiez quelque place en votre ame. Je suis venu : Famour a combattu pour moi : La victoire elle-même a dégagé ma foi. Tout cède autour de vous ; c'est à vous de vous rendre: Votre cœur Ta promis; voudra-t-il s'en défendre? Et lui seul pourroit-il échapper aujourd'hui A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui? CLÉOFILÉ. Non , je ne prétends pas que ce cœur inflexible Garde seul contre vous le titre d'invincible. Je rends ce que je dois à l'éclat des vertus Qui tiennent sous vos pieds cent peuples abattus,

ACTE III, SCENE VI. 15 Les Indiens domtés sont vos moindres'
ouvrages : Vous inspirez la crainte aux plus fermes courages ; Et quand
vous le voudrez , vos bontés , à leur tour , Dans les coeurs les plus durs
inspireront l'amour. Mais , Seigneur , cet éclat , ces victoires , ces charmes ,
Me troublent bien souvent par de justes alarmes. Je crains que , satisfait
d'avoir conquis un cœur , Vous ne l'abandonniez à sa triste langueur ;
Qu'insensible à l'ardeur que vous aurez cau[^]sée , Votre ame ne dédaigne une
conquête aisée. On attend peu d'amour d'un héros tel que vous : La gloire fit
toujours vos transports les plus doux ; Et peut-être , au moment que ce
grand cœur soupire[^] La gloire de me vaincre est tout ce qu'il désire.
ALEXANDRE. Que vous connoissez mal les violents désirs D'un amour
qui vers vous porte tous mes soupirs ! J'avoûrai qu'autrefois , au milieu
d'une année , Mon cœur ne soupiroit que pour la renommée. Lés peuples et
les rois , devenus mes sujets , Etoient seuls à mes vœux d'assez dignes
objets. Les beautés de la Perse à mes yeux présentées , Aussi bien que ses
rois, ont paru surmontées : Mon cœur , d'un fier mépris armé contre leurs
traits , , N'a pas du moindre hommage honoré leurs attraits. Amoureux de la
gloire , et partout invincible , Il mettoit son bonheur à paroître insensible.
Mais , hélâs ! que vos yeux, ces aimables tyrans , Ont produit sur mon cœur
des effets différents !

124 ALEXANDRE. Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il souHaite; Il vient avec plaisir avouer sa défaite : Heureux si , votre cœur se laissant émouvoir , Vos beaux yeux à leur tour avouoient leur pouvoir ! Voulez- vous donc toujours douter de leur victoire , Toujours de mes exploits me reprocher la gloire? Comme si les beaux nœuds où vous me tenez pris , Ne dévoient arrêter que de foibles esprits J Par des faits tout nouveaux je m'en vais vous apprendre Tout ce que peut l'amour sur le cœur d'Alexandre. Maintenant que mon bras , engagé sous vos loi» , Doit soutenir mon nom et le vôtre à la fois , J'irai rendre fameux , par l'éclat de la guerre , Des peuples inconnus au reste de la terre , Et vous faire dresser des autels en des lieux Où leurs sauvages mains en refusent aux dieux»

CLÉOFILIE. Oui , vous y traînerez la victoire captive ; Mais je doute , Seigneur , que l'amour vous y suive^ Tant d'états, tant de mers qui vont nous désunir, M'effacèrent bientôt de votre souvenir. Quand l'Océan troublé vous verra sur son onde Achever quelque jour la conquête du monde ; Quand vous verrez les rois tomber à vos genoux ^ Et la terre en tremblant se taire devant vous , Songerez-vous , Seigneur , qu'une jeune princesse Au fond de ses états vous regrette sans cesse , Et rappelle en son cœur les moments bienheureux Où ce grand cotiquérant l'assuroit de ses feux?

ACTE III, SCENE VI. 15 ALEXANDRE. Hé quoi ! vous croyez donc qu'à moi-même barbare, J'abandonne en ces lieux une beauté si rare ? Mais vous-même plutôt voulez-vous renoncer Au trône de TAsie où je veux vous placer ? CLÉOFILÉ. Seigneur , vous le savez , je dépends de mon frère. ALEXANDRE. Ab ! s'il disposoit seul du bonheur que j'espère , Tout l'empire de l'Inde , asservi sous ses lois , Bientôt en ma main iroit briguer son choix. CLÉOFILÉ. Mon amitié pour lui n'est point intéressée. Apaisez seulement une reine offensée ; Et ne permettez pas qu'un rival aujourd'hui , Pour vous avoir bravé , soit plus heureux que lui. ALEXANDRE. Porus étoit sans doute un rival magnanime j Jamais tant de valeur n'attira mon estime. Dans l'ardeur du combat je l'ai vu , je l'ai joint j Et je puis dire encore qu'il ne m'évitoit point : Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté si belle AUoit entre nous deux finir notre querelle , Lorsqu'un gros de soldats , se jetant entre nous , Nous a fait dans la foule ensevelir nos coups.

126 ALEXANDRE. SCÈNE VIL ALEXANDRE , CLÉOFILÉ ,
ÉPHESTION. ALEXANDRE. Hé bien ! ramène-t-on ce prince téméraire ?
ÉPHESTION. On le cherche partout j mais , quoi qu'on puisse faire,
Seigneur , jusques ici sa fuite ou son trépas Dérobe ce captif aux soins de
vos soldats. Mais un reste des siens entourés dans leur fuite^ Et du soldat
vainqueur arrêtant la poursuite , A nous vendre leur mort semble se
préparer. ALEXANDRE. Désarmez les vaincus sans les désespérer.
Madame , allons fléchir une fière princesse , Afin qu'à mon amour Taxile
s'intéresse ; Et , puisque mon repos doit dépendre du sien y Achéons son
bonheur pour établir le mien. FIN DU TROISIÈME ACTE.

^^f^^»^iW^iV%^%^i%^%^>%^*^^»%^%^i%^»»V^^
%/^^^W^»^»i^^ ACTE QUATRIÈME. SCÈNE PREMIÈRE. AXIANE.
JM 'entenbroks-kous jamais que des cris de victoire Qui de mes ennemis me
reprochent la gloire? Et ne pourrai-je au moins , en de si grands malheurs ,
M'entretenir moi seule avecque mes douleurs ? D'un odieux amant sans
cesse poursuivie , On prétend , malgré moi , m'arrachei: à la vie : On
m'observe , on me suit. Mais, Porus , ne crois pas Qu'on me puisse
empêcher de courir sur tes pas. Sans doute à nos malheurs ton cœur n'a pu
survivre. En vain tant de soldats s'arment pour te poursuivre ^ On te
découvriroit au bruit de tes efforts ; Et s'il te &ut chercher , ce n'est qu'entre
les morts. Hélas ! en me quittant , ton ardeur redoublée Sembloit prévoir les
maux dont je suis accablée , Lorsque tes yeux aux miens découvrant ta
langueur, Me demandoient quel rang tû tenois dans mon cœui ^ Que , sans
t'inquiéter du succès de tes armes ^ Le soin de ton amour te causoit tant
d'alarmes. Et pourquoi te cachois-je avec tant de détours Un secret si fatal
au repos de tes jours ? Combien de fois , tes yeux forçant ma résistance ,

ia8 ALEXANDRE. Mon cœur a'est-il ru près de rompre le silence
! Combien de fois , sensible à tes ardents désirs ^ M^est-il en ta présence
échappé des soupirs ! Mais je voulois encor douter de ta victoire ;
J^expliquois mes soupirs en faveur de la gloire; Je croyois n'aimer qu^elle.
Ah ! pardonne , grand roi j Je sens bien aujourd'hui que je n'aimois que toi.
J'avoûraL que la gloire eut sur moi quelque empire ; Je te l'ai dit cent fois :
mais je de vois te dire Que toi seul , en effet , m'engageas sous ses lois.
J'appris à la connoître en voyant tes exploits ; Et , de qudque beau feu
qu'elle m'eut enflammée , En un autre que toi je l'aurois moins aimée. Mais
que sert de pousseï^ des soupirs superflus Qui se perdent en l'air, et que tu
n'entends plus ? Il est temps que mon ame ^ au tombeau descendue y Te
jure une amitié si long*temps attendue ; Il est temps que mon cœur , pour
gage de sa foi , Montre qu'il n'a pu vivre un moment après toi. Aussi bien
penses-tu que je voulusse vivre Sous les lois d'un vainqueur à qui ta mort
nous livre? Je sais qu'il se dispose à me venir parler , Qu'en me rendant mon
sceptre il veut me consoler. H croit peut-être , il croit que ma haine étoufiëe
A sa fausse douceur servira de trophée. Qu'il vienne. Il me verra , toujours
digne de toi , Mourir en reine, ainsi que tu mourus en roi.

The text on this page is estimated to be only 26.44% accurate

ACTE IV, SCENE IL 129 SCÈNE li. ALEXANDRE, AXIANE.
AXIAKE. Hé bien, Seiguenf, hé bien^trouvez-vous quelques charmes A
voir couler des pleurs que font verser vos armes ? Ou ai vous m'enviez , en
Fétat où je suis, La triste liberté de pleurer mes ennuis ? AliEXANDIIE.
Votre douleur est libre autant que légitime* Vous regrette^, Madame, tin
prince magnanime : Je fus son ennemi) mais je ne Té toi s pas Jusqu'à
blâmer led pleurs qu'on donne à son trépas. Avant que sur ses bords l'Inde
me vît paroître, L'éclat de sa Vertu me l'avoit fait connoître ; Entre les plus
grands rois il se fit remarquer. Je savois. . • % ' AXIANÊ* Pourquoi donc le
venir attaquer? Par quelle loi Êiut-il qu'aux deux bouts de la terre Vous
cherchiez la vertu, pour lui faire la guerre ? Le mérite à vo^ yeux ne peut-
dl. éclater Sans pousser votre orgueil à le persécuter ? ALEXANDRE. Oui,
j'ai chCTché Porus. Mais , quoi qu'on puisse dire^ Je* ne le cherchois pas
afin de le détruire. J'ayôurai que , brûlant de signala mon bras , Je me laissai
conduire au bruit de ses combats ; f'i 9

130 ALEXANDRE. Et qu'un seul nom d'un roi , jusqu'alors invincible , A de nouveaux exploits mon cœur devint sensible. Tandis que je croyois , par mes combats divers , Attacher sur moi seul les yeux de l'univers , J'ai vu de ce guerrier, la valeur répandue , Tenir la renommée entre nous suspendue ; Et voyant de son bras voler partout l'héroïde, il me sembla m'ouvrir un champ digne de moi. Lassé de voir des rois vaincus sans résistance , . J'appris avec plaisir le bruit de sa vaillance. Un ennemi si noble a su m'encourager j Je suis venu chercher la gloire et le danger. Son courage , Madame , a passé mon attente. La victoire à me suivre autrefois si constante , M'a presque abandonné pour suivre vos guerriers. Porus m'a disputé jusqu'aux moindres lauriers j Et j'ose dire encor qu'en perdant la victoire, Mon ennemi lui-même a vu croître sa gloire ; Qu'une chute si belle élève sa vertu , Et qu'il ne voudroit pas n'avoir point combattu.. AXIANE. Hé ! il falloit bien qu'une si noble envie Lui fît abandonner tout le soin de sa vie ; Puisque , de toutes parts trahi , persécuté , Contre tant d'ennemis il s'est précipité. Mais vous , s'il étoit vrai que son ardeur guerrière Eût ouvert à la vôtre une illustre carrière', Que n'avez-vous, jSeigneur Ty dignement combattu? Falloit-il par la ruse attaquer sa vertu ,

ACTE IV, SCENE IL i3i Et , loin de remporter une gloire parfaite^ D'un autre que de vous attendre sa défaite? Triomphez : mais sachez que Taxile en son cœur , Vous dispute déjà ce beau nom de vainqueur ; Que le traître se flatte , avec quelque justice, Que vous n^avez vaincu que par son artifice : Et c'est à ma douleur un spectacle assez doux , De le voir partager cette gloire avec vous* AliEXANDRE* En vain votre douleur s'arme contre ma gloire : Jamais on ne m'a vu dérober la victoire ; Et par ces lâches soins quW ne peut m'imputer , Tromper mes ennemis au lieu de les domter. Quoique partout, ce semble, accablé sous le nombre, Je n'ai pu me résoudre à me cacher dans Tombre : Ils n'ont de leur défaite accusé que mon bras j Et le jour a partout éclairé mes combats. H est vrai que je plains le sort de vos provinces : J'ai voulu prévenir la perte de vos princes ; Mais s'ils avoient suivi mes conseils et mes vœux , Je les aurois sauvés ou combattus tous deux. Oui, croyez.., AXiANE* Je crois tout* Je vous crois invincible ; Mais, Seigneur, suffit-il que tout vous soit possible? Ne tient il qu'à jeter tant de rois dans les fers. Qu'à faire impunément gémir tout l^univers? Et que vous avoient fait tant de villes captives. Tant de morts dont l'Hydaspe a vu couvrir ses rives?

i5a ALEXANDRE. Qu'ai-je fait , pour venir accabler en ces lieux: Un héros sur qui seul j'ai pu tourner les yeux ? A-t-il 4e votre Grèce inondé les frontières ? Avons-nous soulevé des nations entières, Et contre votre gloire excité leur courroux? Hélas ! nous l'admirions sans en être jaloux : Contents de nos états , et charmés l'un de l'autre , INous attendions un sort plus heureux que le vôtrej Pôrus bernoit ses vœux à conquérir un cœur Qui peut-être aujourd'hui l'eût nommé son vainqueur. Ah ! n'eussiez-vous versé qu'un sang si magnanime; Quand on ne vous pourroit reprocher que ce crime, Ne vous sentez- vous pas, Seigneur, bien malheureux D'être venu si loin rompre de si beaux nœuds? Non, de quelque douceur que se flatte votre ame, "Vous n'êtes qu'un tyran. ALEXANDRE. Je le vois bien , Madame , Vous voulez que, saisi d'un indigne courroux, En reproches honteux j'éclate contre vous. Peut-être espérez- vous que ma douceur lassée Donnera quelque' atteinte à sa gloire passée : Mais quand votre vertu ne m'auroit point charmé , Vous attaquez , Madame, un vainqueur désarmé. Mon ame , malgré vous à vous plaindre erigâgée'. Respecte le malheur où vous êtes plongée. C'est ce trouble fatal qui vous ferme les yeux , Qui ne re^rde en moi qu'un tyran odieux. Sans lui , vous avoûriez que le sang et les larmes

ACTE IV, SCENE II. i55 N'ont pas toujours souillé la gloire de
mes armes j Vous verriez,.. AXIANE. Ah ! Seigneur , puis-je ne les point
voir Ces vertus dont Féclat aigrit mon désespoir? N'ai-je pas vu partout la
victoire modeste Perdre avec vous Forgeuil qui la rend si funeste? Ne vois-
je pas le Scythe et le Perse abattus, Se plaire sous le joug et vanter vos
vertus ; Et disputer enfin , par une aveugle envie , A vos propres sujets le
soin de votre vie ? Mais que sert à ce cœur que vous persécutez , De voir
partout ailleurs adorer vos bontés ? Pensez- vous que ma haine en soit
moins violenta, Pour voir baiser partout la main qui me tourmente? Tant de
rois , par vos soins vengés ou secourus ,, Tant de peuples contents me
rendent-ils Porus. Non, Seigneur, je vous hais d'autant plus qu'on vous
aime, D'autant plus qu'il me feut vous admirer moi-même,. Que l'univers
entier m'en impose la loi , Et que personne enfin ne vous hait avec moi.
ALEXANDRE. J'excuse les transports d'une amitié si tendre ; Mais ,
Madame, après tout, ils doivent me surprendre. Si la commune voix ne m'a
point abusé , Porus d'aucun regard ne fut Êivorisé. Entre Taxile et lui votre
cœur en balance , Tant qu'ont duré ses jours , a gardé le silence ; Et larsc[u'il
ne peut plus voua entendre aujourd'hui >

i34 ALEXANDRE. Vous commencez , Madame , à prononcer pour lui ! Pensez-vous que , sensible à cette ardeur nouvelle, Sa cendre exige encor que vous brûliez pour elle ? Ne vous accablez point d'inutiles douleurs ; Des soins plus importants vous appellent ailleurs. Vos larmes ont assez honoré sa mémoire : Régnez , et de ce rang soutenez mieux la gloire ; Et redonnant le calme à vos sens désolés , Rassurez vos états par sa chute ébranlés. Parmi tant de grands rois choisissez-leur un maître. Plus ardent que jamais , Taxile,, l, AXIANE, f Quoi , le traître ! ALEXANDRE. Hé ! de grâce , prenez des sentiments plus doux ; Aucune trahison ne le souille envers vous. Maître de ses états , il a pu se résoudre A se mettre avec eux à couvert de la foudre. Ni serment, ni devoir ne Tavoient engagé n A courir dans Tabîme où Porus s'est plongé. Enfin, souvenez- vous qu'Alexandre lui-même interesse au bonheur d'un prince qui vous aime. Songez que , réunis par un si juste choix , LInde et THydaspe entier couleront sous vos loisj Que pour vos intérêts tout me sera facile , Quand je les verrai joints avec ceux de Taxile. Il vient. Je ne veux point contraindre ses soupirs ; Je le laisse lui-même expliquer ses désirs : Ma présence à vos yeoç n'e^t déjà que trop rude .

ACTE IV, SCENE III. i35 l'entretien des amants diçiche la
soHtude •." ' ' Je ne vous trouble point. SCÈNE III. AXIANE, TAXILE.
AXIANE. Apfeoche , puissant roi , Grand monarque de Tlnde ; on parle ici
de toi. On veut en ta feveur combattre ma colère : On dit que tes désirs
n'aspirent qu'à me plaire ; Que mes rigueurs ne font qu'affermir ton amour :
On fait plus , et Ton veut que je t'aime à mon tour. Mais sais-tu l'entreprise
où. s'engage ta flamme ? Sais-tu par quels secrets on peut toucher mon ame
? Es-tu prêt.... TAXIIiE. Ah ! Madame, éprouvez seulement Ce que peut sur
mon cœur un espoir si charmant. Que faut-il faire ? AXIANE. Il &ut , s'il
est vrai que Ton m'aime Aimer la gloire autant que je l'aime moi-même , Ne
m'expliquer ses vœux que par mille beaux faits ^ Et haïr Alexandre autant
que je le hais : Il faut marcher sans crainte au milieu des alarmes i Il faut
combattre , vaincre , ou périr sous le&armes^^ Jette , jette les yeux sur
Porus et sur toi , Et juge qui des deux étoit digne de moi^

\56: ALEXANDRE. Oui, Taxile, mon cœur, doùteus en
apparence ,* * D'un esclave et d'un roi faisoit ladififêrence. Je Taimai , je
l'adore ; et puisqu'uii sort jaloux Lui défend de jouir d'un spectacle si doux,
C'est toi que je choisis pour témoin de sa gloire. Mes pleurs feront toujours
revivre sa mémoire; Toujours tu me verras, au fort de mon ennui

ACTE IV, SCENE IV. i3f Je te propose en vain l'exemple d'un héros ; Tu veux servir. Va , sers , et me laisse en repos. TAXIIIE. Madame, c'en est trop. Vous oubliez peut-être Que , si vous m'y forcez , je puis parler en maître j Que je puis me lasser de souffrir vos dédains ; Que vous et vos états , tout est entre mes mains ; Qu'après tant de respects qui vous rendent plus fière , Je pourrai... AXIANE. Je t'entends : je suis ta prisonnière. Tu veux peut-être encor captiver mes désirs ; Que mon cœur , en tremblant , réponde à tes soupirs. Hé bien ! dépouille enfin cette douceur contrainte ; Appelle à ton secours la terreur et la crainte : Parle en tyran tout prêt à me persécuter ; Ma haine ne peut croître , et tu peux tout tenter. Surtout ne me fais point d'inutiles menaces. Ta sœur vient t'inspirer ce qu'il faut que tu fasses j Adieu. Si ses conseils et mes vœux en sont crus , Tu m'aideras bientôt à rejoindre Porus. TAXIIIE, Ah plutôt,,, SCÈNE IV. CLÉOFILÉ, TAXILE. CLÉOFILÉ. Ah ! quittez cette ingrate princesse , Dont la haine a juré de hqus troubler sans cesse ,

158 ALEXANDRE. Qui met tout son plaisir à nous désespérer .
Oubliez.... TAXIIE. Non , ma sœur , je la veux adorer. Je Paime : et quand
les vœux que je pousse pour elle N'en obtiendroient jamais qu'une haine
immortelle ; Malgré tous ses mépris , malgré tous vos discours , Malgré
moi-même , il faut que je l'aime toujours. Sa colère , après tout, n'a rien qui
me surprenne ; C'est à vous , c'est à moi qu'il faut que je m'en prenne : Sans
vous , sans vos conseils , ma sœur, qui m'ont trahi, Si je n'étois aimé , je
serois moins haï. Je la verrois , sans vous , par mes soins défendue , Entre
Porus et moi demeurer suspendue. Et ne seroit-ce pas un bonheur trop
charmant , Que de l'avoir réduite à douter un moment ? Non , je ne puis
plus vivre accablé de sa haine ; Il faut que je me jette aux pieds de
l'inhumaine. J'y cours : je vais m'offrir à servir son courroux , Même contre
Alexandre , et même contre vous. Je sais de quelle ardeur vous brûlez l'un
pour l'autre : Mais c'est trop oublier mon repos pour le vôtre j Et , sans
m'inquiéter du succès de vos feux , U faut que tout périsse , ou que je sois
heureux. CIIÉOFIIE. 1 r \ Allez donc , retournez sur le champ de bataille ;
Ne laissez point languir l'ardeur qui vous travaille. A quoi s'arrête ici ce
courage inconstant? Courez : on est aux mains , et Porus vous attend.

ACTE IV, SCENE V. iSg TAXIIiE. Quoi ! Porus n'est point mort ! Porus vietitde paroître ! CliÉOFIIiE. C'est lui : de si grands coups le font trop reconnoître. Il l'aYoit bien prévu : le bruit de son trépas , . D'un vainqueur trop crédule a retenu le bras. Il vient surprendre ici leur valeur endormie , Troubler une victoire encor mal aJGFermie : Il vient , n'en doutez point , en amant furieux , ^ Enlever sa maîtresse , ou périr à ses yeux. Que dis-je ? votre camp , séduit par cette ingrante , Prêt à suivre Porus , en murmures éclate. Allez vous-même , allez , en généreux amant , Au secours d'un rival aimé si tendrement. Adieu. SCÈNE V. TAXILE. Quoi ! la fortune , obstinée à me nuire , Ressuscite un rival armé pour me détruire ! Cet amant reverra les yeux qui l'ont pleuré , Qui , tout mort qu'il étoit , me l'avoit préféré ! Ah ! c'en est trop. Voyons ce que le sort m'apprête j A qui doit demeurer cette noble conquête. Allons. N'attendons pas, dans un lâche courroux , Qu'un si grand différend se termine sans nous. FÎN DU QUATRIÈME ACTE,

9^mt^%/^V9^^mf^^w^fVt^^9fv%^v%^^^v^tv»*tf9^^ttt0*ft^
%/^f*i%mm^w^M^mi^^^m^^^^^^/*^f9^*^f^^ ACTE CINQUIÈME,
SCÈNE PREMIÈRE. ALEXANDRE, CLÉOFILÉ. ALEXANDRE. i^uoi !
VOUS craignez Porus , même après sa défaite? Ma victoire à vos yeux
sembloit-elle impar&ite ? Non , non , c'est un captif qui n'a pu m'échapper ,
Que mes ordres partout ont fait envelopper. Loin de le craindre encor , ne
songez qu'à le plaindre^ CliÉOFILÉ, Et c'est en cet état flue Pprus est à
craindre. Quelque brave qu'il fût , le bruit de sa valeur M'inquiétoit bien
moins que ne fait son malheur. Tant qu'on l'a vu suivi d'une puissante armée
, Ses forces , ses exploits ne m'ont point alarmée ; Mais , Seigneur , c'est un
roi malheureux et soumis j Et dès-lors je le compte au rang de vos amis.
AI/EXANDRE. Cest un rang où Porus n'a plus droit de prétendre; Il a trop
recherché la haine d'Alexandre. H sait bien qu'à regret je m'y suis résolu j
Mais enfin je le hais autant qu'il l'a voulu. Je dois même un exemple au
reste de la terre: Je dois venger sur lui tous les maux de la guerre j

ALEXANDRE. i4i Le punir des malheurs qu'il a pu préyenîr , fît de m'avoir forcé moirmême à le punir. Vaincu deux fois , haï de ma belle princesse.... CléOFILIE. Je ne hais point Porus , Seigneur , je le confesse j Et s'il m'étoit permis d'écouter aujourd'hui La voix de ses malheurs , qui me parle pour lui , Je vous dirois qu'il fut le plus grand de nos princes j Que son bras fiit long-temps l'appui de nos provinces ; Qu'il a voulu peut-être , en marchant contre voias , Qu'on le crût digne au moins de tomber sous vos coups, Et qu'un même combat signalant l'un et l'autre , Soit nom volât partout à la suite du vôtre. Mais si je le défends, des soins si généreux Retombent sur mon frère et détruisent ses vœux. Tant que Porus vivra , que faut-il qu'il devienne 1 Sa perte est inÉdillible , et peut-être la mienne. Oui , oui , si son amour ne peut rien obtenir , Il m'en rendra coupable , et m'en voudra punir. Et maintenant encor que votre cœur s'apprête A voler de nouveau de conquête en conquête , Quand je verrai le Gange entre mon frère et vous , Qui retiendra , Seigneur , son injuste courroux ? Mon ame , loin de vous , languira solitaire. Hélas ! s'il condamnoit mes soupirs à se taire , Que deviendrait alors ce cœur infortuné ? Où sera le vainqueur à qui je l'ai donné ? ALEXANDRE. Ah ! c^en est tî*op , Madame ; et si ce cœur se donne ,

i4^ ALEXANDRE. Je saurai le garder , quoi que Tas;ile ordonne
^ Bien mieux que tant d^états qu'on m'a vu conquérir. Et que je n'ai gardés
que pour vous les ojBFrir^ Encore une victoire , et je reviens , Madame ,
Borner toute ma gloire à régner sur votre ame , Vous obéir moi-même , et
mettre entre vos mains Le destin d'Alexandre et celui des humains. Le
Malllen m'attend prêt à me rendre hommage. • Si près de l'Océan , que faut-
il davantage Que d'aller me montrer à ce fier élément , Comine vainqueur
du monde, et comme votre amant? Alors.... CliÉOFILE. Mais quoi !
Seigneur, toujours guerre sur guerre ! Cherchez-vous des sujets au-delà de
la terre? Voulez-- vous pour témoins de vos faits éclatants , Des pays
inconnus même à leurs habitants ? Qu'espérez- vous combattre en des
climats si rudes? Us vous opposeront de vastes solitudes , Des déserts que
le ciel refuse d'éclairer, Où la nature semble elle-même expirer. Et peut-être
le sort , dont la secrète envie N'a pu cacher le cours d'une si belle vie , Vous
attend dans ces lieux , et veut que dans Foublî Votre tombeau du moins
demeure enseveli. Penséz-vous y traîner les restes d'une armée Vingt fois
renouvelée , et vingt fois consumée ? Vos soldats , dont la vue excite la pitié
, D'eux-mêmes , en cent lieux , ont laissé la moitié ; Et leurs gémissements
vous font assez connoître...»

The text on this page is estimated to be only 21.41% accurate

ACTE V, SCENE II. i45 f Ils marcheront, Madame , et je n'ai qu'à parôître. Ces cœur\$ ^ qui dans un camp , d'un vain loisir déçus , Comptent en murmurant les coups qu'ils ont î*6çus , Revivront pour me suivre, et blâmant leurs murmures^ Brigueront à mes yeux de nouvelles blessures. Cependant de Taxile appuyons les soupirk j • Son rival ne peut plus traverser ses désirs. Je vous l'ai dit, Madame, et }'ose encor vous dire...^ CiiÉOFIiE. Seigneur , vmci la reine, SCÈNE IL ^ ^ - * ALEXANDRE, AXïANE, CLÉOFILE. • ■ ••< Hé bien ! Porus respire. • Le ciel semble , ' Madame , écouter vos sôùbxîîfâ : Il vous le rend... • AltîANE. Hélas ! il me Pote à jamais. Aucun reste d'espoir ne peut flatter ma peine j Sa mort étoit douteuse , elle devient certaine : Il y court ; et peul>*être 3 né s'y vient offrir Que pour me voir encore , et pour me secourir. Mais que feroit*il seul contre toute une armée ? En vain ses grands eJBPorts l'ont d'abord alarmée : En vain quelques guerriers qu'aniîûe son grand cœur ,

i44 ALEXANDRE. Ont ramené TefiEroi dans le camp du vainqueur. Il faut bien qu'il succombe , et qu'enfin son courage Tombe sur tant de morts qui ferment son passage. Encore si je pouvois , en sortant de ces lieux: y Lui montrer Axiane , et mourir à ses yeux ! Mais Taxile m'enferme : et cependant le traître Vu sang de ce héros est allé se repaître ; Dans les bras de la mort, il le va regarder , Si toutefois encore il ose l'aborder. • ALEXANDB.K. Non y Madame , mes soins ont assuré sa vie« Son retour va bientôt contenter votre envie : Vous le verrez. AXIANE. Vos soins s'étendroient jusqu'à lui ! Le bras qui l'accabloit deviendrait son appui ! J'attendrais son salut de la main d'Alexandre ! Mais quel miracle enfin n'en dois-je pas attendre ? Je m'en souviens , Seigneur , vous me l'avez promis , Qu'Alexandre vainqueur n'avoit plus d'ennemis. Ou plutôt ce guerrier ne fut jamais le vôtre. La gloire également vous arma l'un et l'autre ^ Contre un si grand courage il voulut s'éprouver j Et vous ne l'attaquiez qu'afin de le sauver. ALEXANDRE. Ses mépris redoublés , qui bravent ma colère , Mériteroient sans doute un vainqueur plus sévère. Son orgueil , en tombant , semble s'être affermi. Mais je veux bien cesser d'être son ennemi:

The text on this page is estimated to be only 28.11% accurate

ACTE V, SCENE IL i45 Ten dépouille , Mi^daine , et la haine et le titre. De mes ressentiments je fais Taxile arbitre : Seul il peut, à son choix, le perdre ou l'épargner j Et c'est lui seul enfin que vous devez gagner. AXIANE. Moi , j^irois à ses pieds mendier un asile ! Et vous mpriw voyez aux boutés de Taxile ! . Vous voulez que Porui^ cherche un appui si bas ! Âh ! Seigneur, votre haine a juré son trépas. Non , vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire. Qu'une ame généreuse est facile à séduire ! Déjà mon ôœur crédule , oubliant son courroux^ Admiroit des vertus qui oe sont point en vous. Armez-VQu^ doue , Seigneur ,d^une valeur cruelle : Ensanglantez la fin d'une coursa si belle : Après tant d'ennemis qu^on vous vit relever , Perdez le â^ul enfin que vous deviez sauver. AliE JLAKDEjg. Hé bien , aimez Poru^ sans détourAer sa perte] Refusez la faveur qui vous étoit ofiorte ; Soupçonnez ma pitié d'un sentiment jaloux : Mais enfin , s'il périt , n'en accusez que vous. Le voici. Je veux bien le iconsulter lui-même : Que Porus de son sort soit l'arbitre suprême. 1. lo

i46 ALEXANDRE. SCÈNE III. PORUS, ALEXANDRE ,
AXIANE , CLÉOFILÉ , ÉPHESTION. ALEXANDRE. Hé bien , de votre
orgueil , Porus , voilà le fruit ! Où sont ces beaux succès qui vous avoient
séduit ? Cette fierté si haute est enfin abaissée. Je dois une victime à ma
gloire offensée : Rien ne vous peut sauver. Je veux bien toutefois Vous
offrir un pardon refusé tant de fois. Cette reine , elle seule à mes bontés
rebelle , Aux dépens de vos jouissances veut vous être fidèle ; Et que , sans
balancer, vous mouriez seulement Pour porter au tombeau le nom de son
amant. N'achetez point si cher une gloire inutile ; Vivez : mais consentez au
bonheur de Taxile. POKUS. ; Taxile ! ALEXANDRE. « Oui. PORUS. Tu fais
bien , et j'approuve tes soins ; Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins.
C'est lui qui m'a des mains arraché la victoire ; Il t'a donné sa sœur , il t'a
vendu sa gloire ; Il t'a livré Porus : que feras-tu jamais Qui te puisse
acquitter d'un seul de ses bienfaits ?

The text on this page is estimated to be only 27.67% accurate

ACTE V, SCENE III. 147 Mais j'ai su prévenir le soin qui te
travaille : Va le voir expirer sur le champ de bataille. ' ÀXiËXANDKJC.
Quoi ! Taxile ! CliËOFli.É» . . . Qu/entends-je? ' ÉPHESTION. Oui ,
Seigneur , il est mort ; Il s'est livré lui-même aux rigueurs de son sort.
iPôrus étoit vaincu : mais , au lieu de se rendre, Il sembloit attaquer , et non
pas se défendre. Ses soldats , à ses pieds étendus et mourants , Le mettoiënt
a Tabri de leurs corps expirants. Là , comme dans un fort , \$on audace
enfermée, Se soutenoît ericor contre toute une armée : Et d'un bras 5 qui
portoît la terreur et la mort , Aux plus hardis guerriers en défendoit Pabord,
Je Tépargnois toujours. Sa vigueur affoiblie Bientôt en mon pouvoir auroit
laissé sa vie ; Quaind , sur ce champ fatal Taxile descendu :

i48 . ALEXANDRE.

ACTE V, SCENE III. r4g Immolez- lui , Seigiieur, cette grande
victime : Vengez-vous. Mais songez que j'ai part à son crime. Oui , oui ,
Porus , mon coeur n^aime point à demi j Alexandre le sait, Taxile en a
gémi. Vous seul vous Tignoriez ; mais ma joie est extrême De pouvoir , en
mourant , vous le dire à vous-même. PORUS. , Alexandre , il est temps que
tu sois satisfÉdt Tout vaincu que j^étois , tu vois ce que)'ai fait. Crains Porus
; crains encor cette main désarmée Qui venge sa idé&ite au milieu d'une
armée. Mon nom peut soulever de nouveaux ennemis , Et réveiller cent rois
dans leurs fers endormis. Etouffe dans mon sang ces semences de guerre ;
Va vaincre en sûreté le reste de la terre. Aussi bien n'attends pas qu'un cœur
comme le mien Reconnoisse un vainqueur , et te demande rien. Parle ; et ,
sans espérer que je blesse ma gloire , Voyons comme tu sais user de la
victoire. AliEXANDRÊ. Votre fierté , Poriis , ne se peut abaisser : Jusqu'au
dernier soupir vous m'osez menacer. En effet , ma victoire en doit être
alarmée : Votre nom peut çncor plus que toute une armée j Je m'en dois
garantir. Parlez donc , dites-moi , Comment prétendez-vous que je vous
traité? En roi^

i5o ALEXANDRE. ALEXANDRE. Hé bien ! c'est donc en roi qu'il faut que je vous traite. Je ne laisserai point ma victoire imparfaite : Vous Tavez souhaité^ yp^s ne vous plaindrez pas. Régnez toujours , Porus ; je vous rends vos états. Avec mon amitié recevez Axiane. A des liens si doux tous deux je vous condamne. Vivefc 5 régnez tous deux ; et seuls , de tant de rois , Jusques aux bords du Gange allez donnfer vos lois. àCléofite. Ce traitement , Madame , a droit de vous surprendre î Mais enfin , c'est ainsi que se venge Alexandre. Je vous aime ; et nion «œur , touché de vos soupirs y Voudroit par mille morts venger vos^ déplaisirs. Mais vous-même pplirriez prendre pour une offense La mort d'un ennemi qui n'est plus en défense : Il en triompheroit , çt ,. bravant ma rigueur, Porus dans le tombeaux dçscendrait en vainqueur. Souffl-ez que , jusqu^au bput achevjE^nt ma carrière , J'apporte à vos beau^ yeux ma vertu toute entière. Laissez régner Porus couronné par mes mains , Et commandez vous-même au reste des humains. Prenez les sentiments que ce rang vous inspire j Faites dans sa naissance admirer votre empire ; Et regardant l'éclat qui se. répand sur, vous , De la sœur de Taxile oubliez le courroux. AXIANE. Oui, Madame , régnez, et souffrez que moi-même, J'admire- le grand cœur d'un héros qui vous aime.

ACTE V, SCENE IIL i5i Aimez , et possédez l'avantage charmant
De voir toute la terre adorer votre amant. PORUS. Seigneur , jusqu'à ce jour
Funivers en alarmes Me forçoit d'admirer le. bonheur de vos armes ; Mais
ne rien ne me forçoit, en ce commun e&oi , De reconnoître en vous plus de
vertu qu'en moi. Je me rends ; je vous cède une pleine victoire. Vos vertus,
je l'avoue, égalent votre gloire. Allez , Seigneur , rangez l'univers sous vos
lois j Il me verra moi-même appuyer vos exploits. Je vous suis , et je crois
devoir tout entreprendre Pour lui donner un maître aussi grand
qu'Alexandre. CliÉOFIIiE. Seigneur, que vous peut dire un cœur triste ,
abattu? Je ne murmure point contre votre vertu. Vous rendez à Porus la vie
et la couronne ; Je veux croire qu'ainsi votre gloire l'ordonne. Mais ne me
pressez point : en l'état où je suis , Je ne puis que me taire, et pleurer mes
ennuis. ALEXANDRE. Oui , Madame , pleurons un ami si fidèle; Faisons
en soupirant éclater notre zèle ; Et qu'un tombeau superbe instruisse l'avenir
Et de votre douleur et de mon souvenir. FIN D'ALEXANDRE.

ANDROMAQUE, TRAGÉDIE. 1667.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

• • • <<

The text on this page is estimated to be only 27.62% accurate

PREFACE. 4 * Virgile, au troisième livre de l'Énéide; c'est Énée qui parle : Littoraque Epiri legimus , portuque subimus Chaonio, et celsam Buthroti ascendimus urbem.... Solemnes tum forte dapes , et tristiadona.... Libabat cineri Andromache, manesque vocabat Hectoreum ad tumulum , viridi quem cespite inanem , Et gemmas , causam lacrymis , sacraverat aras. . . . Dejecit vultum , et demissa voce locuta est : O felix una ante alias priameia virgo , Hostium ad tumulum , Trojae sub moenibus altis , Jussa mori , quae sortitus non pertulit ullos , Nec Victoria Ieri tetigit captiva cubile ! Nos , patriam incensam , diversa per sequora vectae , Stirpis ac liliae fastus , juvenemque superbum Servitio enixae tulimus j qui deinde secutus Ledaeam Hermionem, lacedaemoniosque hymenados... Ast illum , ereptum magno inflammatus amore Conjugis , et scelerum furis agitatus , Orestes Excipit incautum , patriasque obtruncat ad aras. Voilà en 'peu de vers tout le sujet de cette tragédie ; voilà le lieu de la scène , Faction

i56 PRÉFACE. qui s'y passe ^ les quatre principaux acteurs^ et même leurs caractères , excepté celui d'Hermione, dont la jalousie et les emportements sont assez marqués dans Vjindromaque d'Euripide. C'est presque la seule chose que j'emprunte ici de cet auteur; car, quoique ma tragédie porte le même nom que la sienne, le sujet en est pourtant très-différent. Andromaque, dans Euripide, craint pour la vie de Molos-^ sus, qui est un fils qu'elle a eu de Pyrrhus, et qu'Hermione veut faire mourir avec sa mère. Mais ici il ne s'agit point de Molossus : Andromaque ne connoît point d'autre mari qu'Hector , ni d'autre fils qu'Astyanax. J'ai cru en cela me conformer à l'idée que nous avons maintenant de cette princesse, La plupart de ceux qui ont entendu parler d'Andrômaque ne la connoissent guère que pour la veuve d'Hector, et pour la mère d'Astyanax. On ne croit point qu'elle doive aimer ni un autre mari, ni un autre fils; et je doute que les larmes d'Andromaque eussent fait

The text on this page is estimated to be only 28.28% accurate

PRÉFACE. jSy sur l'esprit de mes spectateurs l'impression qu'elles y ont faite, si elles avoient coulé pour un autre fils que celui qu'elle a voit d'Hector. Il est vrai que j'ai été obligé de faire vivre Astyanax un peu plus qu'il n'a vécu. Mais j'écris dans uti pays où cette liberté ne pouvoit pas être mal reçue : car , sans parler de Ronsard, qui a choisi ce même Astyanax pour le héros de sa Françiade , qui ne sait que l'on fait . descendre no.s anciens rois de ce fils d'Hector, et que 1169 vieilles chroniques sauvent la vie à ce jeune priope, ^près la désolation de son pays , pour en faire le fondateur de notre monarchie ? Combien Euripide a-t-il été plua hardi dans sa tragédie diHélè^rie ? Il y choqu^^ ouvertement la créance commune de toute U Grèce. Il suppose qu'Hélène n'a jamais mis le pied dans Troie j et qu'après l'embrasement dç cettQ yille. Mendias trouve safeimme en Egypte , d'où elic n'étoit point partie : tout cela fondé sur une opinion qui n'étoit

i58 PRÉFACE. reçue que p[^]irini les Egyptiens, comme on le peut voir aans Hérodote, Je ne crois pas que j'eusse besoin de cet exemple d'Euripide pour justifier le peu de liberté que j'ai prise ; car il y a bien de la différence entre détruire le principal fondement d'une fàble>* et en altérer quelques incidents qui changent presque de face dans toutes les mains qui les traitent. Ainsi Achille, selon la plupart des poètes, ne peut être blessé qu'au talon , quoique Homère le fasse blesser au bras , et ne le croie invulnérable en aucune partie de son corps. Ainsi Sophocle fait mourir Jocaste aussitôt après là reconnoissance d'(Edipe ; tout au contraire d'Euripide, qui la fait vîvrè jusqu'au combat et à la mort de ses deux fils. Et c'est à propos . de quelque contrariété de cette nature , V qu'un ancien commentateur de Sophocle remarque fort bien ^ qu'i/ ne faut point 8^ amuser à chicajier les poètes pour queh ques changements qu'ils ont pu faire dans • Sophoclîs Electra.

The text on this page is estimated to be only 29.56% accurate

. PRÉFACE. 169 la fable ; mais qu'il faut s'attacher à considérer
V excellent usage qu'ils ont fait de ces changements j et la manière
ingénieuse dont ils ont su accommoder la fable à leur sujet. j . ^

The text on this page is estimated to be only 20.88% accurate

I / ACTEURS. ANDROMAQUE , veuve d'Hector , captive de
Pyrrhus. PYRRHUS , fils d'Achille , roi d'Épire. ORESTE , fils
d'Agamemnon. HERMIONE, fille d'Hélène, accordée avec Pyrrhus.
PYLADE , ami d'Oreste. CLÉONE , confidente d'Hermione. CEPHISE ,
confidente d'Andromaque. PHÉNIX, gouverneur d'Achille, et ensuite
de Pyrrhus. SUITE d'Oreste. La scène est à Buthrote , ville d'Épire , dans une
salle du palais de Pyrrhus^

The text on this page is estimated to be only 14.00% accurate

\

The text on this page is estimated to be only 14.57% accurate

9^ Depuis le jour fatal que la fureur des eaux , Presque ciux yeux
de l'Epire , écarta nos vaisseaux. Combien dans cet exil. «ir)e; jSQuffert
d'alarmes , I. II

The text on this page is estimated to be only 29.02% accurate

162 ANDROMAQUE. Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes , Craignçint toujours pour vous quelque nqueveau danger Que ma triste amitié ne pouvoit partager ! Surtout je redoutois cette mélancolie Où j'ai vu si long-temps votre ame ensevelie : Je craignois que le ciel ^ par un cruel secours., Ne vous offiit la mort que vous cherchiez toujours. Mais je vous vois , Seigneur 3 et, si j'ose* le dire, Un destin plus heureux vous conduit en Epire. Le pompeux appareil qui suit ici vos pas N'est point d'un malheureux qui cherche le trépas. ORESTS. Hélas ! qui peut savoir le destin qui m'amène ! L'amour me fait ici chercher une inhumaine ; Mais qui sait ce qu'il idoit ordonner de mon sort , Et si je viens chercher ou la vie ou la mort? PYIiADE. Quoi ! votre ame , à l'amour en esclave asservie , Se repose sur lui du soin de votre vie ! Par quel charme , oubliant tant de tourments soufferts, pQUVeaf-vous consentir à rentre^ dans ses fers ? Pensez-vous qu'Hermione , à Sparte inexorable , Vous prqpare en Epire un sort pliis fevorable ! Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus , Vous» l'abhorriez ; enfin , vous i*e m'en parliez plus. Vous me trompiez , Seigneuruy. Je me trompois moi-même I Ami , n'accable point un malheureux^ qtii 't'aime.

The text on this page is estimated to be only 20.02% accurate

ACTE I, SCENE 1. i63 T'ai-^je jamais caché mon cœur et mes
désirs ? Tu vis naître ma flamme et mes premiers soupirs. Enfin , quand
Ménélas disposa de sa fidle En faveur de Pyrrhus ^ vengeur de sa famille ^
Tu vis mon désespoir ; et tu m^as vu depuis Trsuner de mers en mers ma
chaîne et mes ennuis. Je te vis à re^et y en cet état funeste ^ Prêt à suivre
partout le déplorable Oreste j Toujours de ma fureur interrompre le cours ^
Et de moi-même exAn me sauver tous les jours « Mais quand je me souvins
^ que parmi tant d^alarmes Hermione à Pyrrhus prodiguoit tous ses charmes
, Tu sais de quel courroux mpn cOçur alors épris Voulut , en l'oubliant ,
punir tous ses mépris. Je fis croire, et je crus ma victoire certaine : Je pris
tous mes transports pour des transports de haine ; Détestant ses rigueurs ,
rabaissant ses attraits , Je défiois ses yeux de me troubler jamais. Voilà
comme je crus étouffer ma tendresse. En ce calme trompeur j^arrivai dans
la Grèce ; Et je trouvai d'abord ses princes rassemblés , Qu'un péril assez
grand sembloit avoir troubles. J'y courus. Je pensai que la guerre et la gloire
De soins plus importants rempliroient ma mémoire ; Que mes sens
reprenant leur première viguew > L'amour achèveroit de sortir de mon co^r.
Mais admire avec moi le sort , dont la poursuite Me f£dt courir alors au
piège que j'évite 1 J^entends de ton» côtés qu'on menace Pyrrhus : Toute la
Grèce éclate en murmures confus j

i64 ANDROMAQUE. On se plaint qu'oubliant son sang et sa promesse , Il élève en sa cour Fennemi de la Grèce , Astyanax , d'Hector jeune et malheureux fils , Reste de tant de rois sous Troie ensevelis. J'apprends que pour ravir son enfance au supplice , Andromaque trompa Fingénieux Ulysse , Tandis qu'un autre enfant arraché de ses bras^ Sous le nom de son fils fut conduit au trépas. On dit que , peu sensible aux charmes d'Hermione , Mon rival porte ailleurs son cœur et sa couronne. Ménélas , sans le croire , en paroît affligé ^ Et se plaint d'un hymen si long-temps né^igé. Parmi les déplaisirs où son ame se noie ^ Il s'élève en la mienne une secrète joie : Je triomphe ; et pourtant je me flatte d'abord . Que la seule vengeance excite ce transport. Mais l'ingrate en mon cœur reprit bientôt sa place ; De mes feux mal éteints je reconnus la trace ; Je sentis que ma haine alloit finir son cours , Ou plutôt je sentis que je l'aimois toujours. . Ainsi de tous les Grecs je brigue le sufrage. On m'envoie à Pyrrhus. J'entreprends ce voyage : Je viens voir si l'on peut arracher de ses bras Cet enfant , dont la vie alarme tant d'états. Heureux si je pouvois , dans l'ardeur qui me presse , Au lieu d' Astyanax , lui ravir ma princesse ! Car enfin , n'attends pas que mes feux redoublés Des périls les plus grands puissent être troublés. Puisqu'après tant d'efforts ma résistance est vaine , Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne.

ACTE I, SCENE I. i65 Paimé : je viens chercher Hermione en ces lieux , La fléchir , Tenlever , ou mourir à ses yeux. Toi qui connois Pyrrhus , que penses- tu qu'il fasse ? Dans sa cour , dans son cœur, dis- moi ce qui se passe. Mon Hermione encor le tient-elle asservi ? Me rendra-t-il , Pylade , un bien qu'il m'^a ravi ? PYLÀDE. Je vous abuserois si j'osois vous promettre Qu^entre vos mains , Seigneur , il voulût la remettre. Non que de sa conquête il paroisse flatté : Pour la veuve d'Ëctor-ses feux ont éclaté ; Il Faime. Mais enfin , cette veuve inhumaine N'a payé jusqu'ici son amour que de haine j Et chaque jour encore on lui voit tout tenter Pour fléchir sa captive ^ ou pour l'épouvanter. De son fila qu'il lui cache il menace la tête , Et fait couler des pleurs qu'aussitôt il arrête. Hermione elle-même a vu plus de cent fois Cet amant irrité revenir sous ses lois y Et , de ses vœux troublés lui rapportant l'hommage , Soupirer à ses pieds moins d'amour que de rage. Ainsi n'attendez pas que l'on puisse aujourd'hui Vous répondre d'un cœur si peu maître de lui. • Il peut , Seigneur , il peut ,.dans ce désordre extrême , Epouser ce qu'il hait, et punir ce qu'il aime. O.RESTE. Mais dis-moi de quel œil Hermione peut voir Son hymen différé ^ ses charmes sans pouvoir ?

The text on this page is estimated to be only 22.82% accurate

i66 ANDROMAQUE. PYLADE. Hermione , Seigneur , au moins en apparence , Semble de son amant dédaigner Tinconstance , Et croit que trop heureux de fléchir sa rigueur , Il ja viendra presser de reprendre son cœur. Mais je Tai vue enfin me confier sed larmes. Elle pleure en secret le mépris de ses charmes. Toujours prête à partir , et demeurant toujours , Quelquefois elle appelle Oreste à son secours. oreste. Ah 1 si je le croyois , j'irois bientôt , Pylade , Mejetw... . Achievé» , Seigneur , votre ambassade, Vous attendes le roi. Ps^le», et lui montrez Contre le fils d'Hector touà les Grecs conjurés. Loin de leur accorder te fijs de sa maîtresse, Leur haine ne fera qu'irriter sa tendresse : Plus on veut lèS brouiller, plus on va les unir. Presser > demander tout , pour life rien obtenir. D vient, 0AE8Tİ!. * Hé bien , va donc disposer la cruelle A revoir un amant qui ne vient que pour elle.

ACTE I, SCENE IL 167 SCÈNE IL t • PYARHUS, ORESTE,
PHŒNIX. ORESTE. Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voi^c ,
Souffl^Trez que j'ose ici me flatter de leur choix ; Et qu'à vos yeux , Seigneur
, je montre quelque joie De voir le fils d[^] Achille et le vainqueur de Troie.
Oui , comme ses exploits , nous admirons vos coups : Hector tomba sous lui
, Troie expira sous vous ; Et vous avez montré , par une heureuse audace ,
Que le fils seu) d'Achille a pu remplir sa place. Mais , ce qu'il n'eût point
fait , la Grèce avec douleur Vous voit du sang troyen relever le malheur. Et ,
vous laissant toucher d'une pitié funeste y D'une guerre si longue entretenir
le reste. Ne vous souvient-il plus , Seigneur , quel fut Hector? Nos peuple[^]
afibiblis s'en souviennent encor : Son nom seul fiiiit frémir nos veuves et
nos filles ; Et dans toute la Grèce il n'est point de fimiilles Qui ne
demandent compte à ce malheureux fila y D'un père ou d'un époux
qu'Hector leur a ravis. Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre?
Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre , Tel qu'on a vu son père
, embraser nos vaisseaux , Et la flamme à la main les suivre siir les eaux.
Oserai-je , Seigneur , dire ce que je pense ? Vous-même de vos soins
craignez la récompense ;

i68 ÀNDROMAQUE. ^ Et que dans votre sein ce serpent élevé ,
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé. Enfin de tous les Grecs
satisfaites l'envie , Assurez leur vengeance , assurez votre vie. ' Perdez un
ennemi d'autant plus dangereux , Qu'il s'essêdra sur vous à combattre contre
eux. PYRRHUS, La Grèce en ma faveur est trop inquiétée : De soins plus
importants je l'ai crue agitée, Seigneur ; et sur le nom de son ambassadeur ,
J'avois de ses projets conçu plus de grandeur. Qui croiroit en effet qu'une
telle entreprise Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise ? Qu'un peuple
tout entier , tant de fois triomphant , N'eût daigné conspirer que la mort d'un
enfant? Mais, à qui prétend-On que je le sacrifie? La Grèce a-t-elle encor
quelque droit sur sa vie ? Et 5 seul de tous les Grecs , ne m'est- il pas permis
D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis ? Oui, Seigneur, lorsqu'au
pied des murs fumants de Troie Les vainqueurs tout sanglants partagèrent
leur proie , Le sort , dont les arrêts furent alors suivis , Fit tomber en mes
mains Andromaque et son fils. Hécube près d'Ulysse acheva sa misère :
Cassandra dans Argos a suivi votre père. Sur eux, sur leurs captifs ai-je
étendu mes droits? Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits ? On craint
qu'avec Hector Troie un jour ne renaisse ! Son fils peut me ravir le jour que
je lui laisse J....

ACTE II; SCENE II. i6^ Seigneur y tant de prudence entraîne trop de soin j Je ne sais poitit pirévoir les jnalheurs de si loin* Je songe quelle était autrefois cette ville Si superbe en- remparts , en héros si fertile , ; Maîtreiâse de ^ Asie ; et je regardé enfin Quel fut le sort de Troie , et quel est son destin. Je ne vois que des tours que la cendre a cot^vertes , Un fleuve teint de sang , des campagnes désertes , Un enfant dans les fers , et je ne puis songer Que Troie eigi cet état aspire à se venger. Ah ! si du fils d^Heçtor la perte étoit jurée , Pourquoi d^un an entier Favons-nous dififérée ? Dans le sein de Priam n'a-t-on pu Timmoler? Sous tant de morts , sous Ti*oie il falloit l'accabler. , Tout étoit juste alors : la vieillesse et Fenfance , En vain sur leur foiblesse appuyoient leur défense j La victoire et la nuit , plus cruelles que nous , Nous excitaient au meurtre et confondoient nos coups. Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère. Mais 5 que ma cruauté survive à ma colère , Que, malgré la pitié dont je me sens saisir , Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir , Non, Seigneur ; que les Grecs cherchent quelqueautrj^ proie, Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie : De mes inimitiés le cours est achevé ; L'Epire sauvera ce que Troie a sauvé. 'OKESTE. Seigneur , vous savez trop avec quel artifice Un faux Astyanax fut oJB Fert au supplice,

170 ANDROMAQUE. Oix le seul fils d'Hector devoit être conduit. Ce n'est pas les Troyens , c'est Hector qu'on poursuit. Oui , les Grecs sur le fils persécutent le père : n a par trop de sang acheté leur colère ; Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer , Et jusque dans l'Epire il les peut attirer. Prévenez-les. PYRRHUS. Non , non. J'y consens avec joie : Qu'ils cherchent dans l'Epire une seconde Troie ; Qu'ils confondent leur haine , et ne distinguent plus Le sang qui les fit vaincre , et celui des vaincus. Aussi hien ce n'est pas la première injustice Dont la Grèce , d'Achille a payé le service. Hector en profita , Seigneur ; et quelque jour Son fils en pourrait bien profiter à son tour. ORESTE. Ainsi la Grèce en. vous trouve un enfant rebelle ? PYRRHUS. Et je n'ai donc vaincu que pour dépendre d'elle ? ORESTE. Hermione , Seigneur , arrêtera vos coups ; Ses yeux s'opposeront entre son père et vous. PYRRHUS. Hermione , Seigneur , peut m'être toujours chère : Je puis l'aimer , sans être esclave de son père ; Et je saurai peut-être accorder quelque jour Les soins de ma grandeur et ceux de mon amour.

ACTE I, SCENE III. 171 Vous pouvez cependant voir la fille
d'Hélène : I>u sang qui vous unit je sais Fétroite chaîne. Après cela ,
Seigneur , je ne vous retiens plus ; Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon
refus* SCÈNE III. PYRRHUS, PHCENIX. FHOINIS:. Ainsi vous Fenvoyez
aux pieds de sa maîtresse? PYRRHUS. On dit qu'il a long-temps brûlé pour
la princesse. PHCBNIX. Mais si ce feu , Seigneur , vient à se rallumer , S'il
lui rendoit son cœur , s'il s'en faisoit aimer ? PYRRHUS. Ah! qu'ils
s'aiment, Phoenix, j'y consens. Qu'elle parte; Que , charmés l'un de l'autre ,
ils retournent à Sparte : Tous nos ports sont ouverts et pour elle et pour lui.
Qu'elle m'épargneroit de contrainte et d'ennui î PHCBNIX. Seigneur. . . .
PYRRHUS. Une autre fois je t'ouvrirai mon ame. Andromaque paroît.

173 ANDROMAQUE. SCÈNE IV. ANDROMAQUE,
PYRRHUS, CÉPHISE, PHÉNIX. PYRRHUS. Me cherchiez-vous ,
Madame ? Un espoir si charmant me seroit-il permis ? ANDROMAQUE. Je
passois jusqu'au;^ lieux où Ton garde mon fils. Puisqu'une fois le jour vous
soufflerez que je voie Le seul bien qui me reste et d^Hector et de Troie ,
J'allois , Seigneur , pleurer un moment avec lui. Je ne Tai point encore
embrassé d'aujourd'hui. PYRRHUS. Ah ! Madame , les Grecs , si j'en crois
leurs alaines , Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes.
ANDROMAQUE. Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé ,
Seigneur ? Quelque Troyen vous est-il échappé ? PYRRHUS. Leur haine
pour Heotor n'est pas encore éteinte. Ils redoutent son fils.
ANDROMAQiJE. Digne objet de leur crainte ! Un enfant malheureux , qui
ne sait pas encor Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector !
PYRRHUS. Tel qu'il est , tous les Grecs demandent qu'il périsse.

ACTE I, SCENE IV. Iphigénie Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice. Andromaque. Et vous prononcerez un arrêt si cruel ? Est-ce mon intérêt qui le rend criminel ? Hélas ! on ne craint point qu'il venge un jour son père; On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère. Il m'auroit tenu lieu d'un père et d'un époux : Mais il me feut tout perdre , et toujours par vos coups. PYRRHUS. Madame , mes refus ont prévenu vos larmes. Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes : Mais , dussent-ils encore , en repassant les eaux ^ Demander votre fils avec mille vaisseaux ; Coutât-il tout le sang qu'Hélène a fait répandre ; Dussé-je après dix ans voir mon palais en cendre , Je ne balance point, je vole à son secours ; Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours. Mais parmi ces périls où je cours pour vous plaire, Me refuserez-vous un regard moins sévère ? Haï de tous les Grecs , pressé de tous côtés , Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés ? Je vous offre mon bras. Puis- je espérer encore Que vous accepterez lin cœur qui vous adore ? En combattant pour vous , me sera-t-il permis De ne vous point compter parmi mes ennemis ? ANTIPOCRISTE. Seigneur, que fait es- vous? et que dira la Grèce? Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de foiblesse? Voulez^ vous qu'un dessein si beau , si généreux ,

174 ANDROMAQTJE. Passe pour le transport d'un esprit amoureux? Captive , toujours triste , importune à moi-même , Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ? Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés ? Non , non : d'un ennemi respecter la misère , Sauver des malheureux , rendre un fils à sa mère , De cent peuples pour lui combattre la rigueur , Sans me faire payer son salut de mon cœur , Malgré moi , s'il le faut , lui donner un asile ; Seigneur y voilà des soins dignes du fils d'Achille. PYRKHUS. Hé quoi ! votre courroux n'a-t-il pas eu son cours? Peut-on haïr sans cesse ? et punit-on toujours ? J'ai fait des malheureux , sans doute ; et la Phrygie Cent fois de votre sang a vu ma main rougie. Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés ! Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés ! De combien de remords m'ont-ils rendu la proie ! Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie. Vaincu , chargé de fers , de regret consumé , Brûlé de plus de feux que je n'en allumai , Tant de soins , tant de pleurs , tant d'ardeurs inquiètes. . . Hélas ! fus-je jamais si cruel que vous Fêtes ? Mais enfin , tour à tour c'est assez nous punir j Nos ennemis communs devraient nous réunir. Madame, dites-moi seulement que j'espère ; Je vous refferai votre fils , et je lui sers de père ; Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens;

The text on this page is estimated to be only 19.25% accurate

ACTE I, SCENE IV. 376 Tirai punir les Grecs de vos maux et des
miens. Animé d'un regard, je puis tout entreprendre. Votre Ilion
encore peut sortir de sa cendre : Je puis y en moins de temps que les Grecs ne
l'ont pris. Pour ses murs relevés couronner votre fils. Seigneur, tant de
grandeurs ne nous touchent plus guère; Je les lui promettois tant qu'a vécu
son père; Non, vous n'espérez plus de nous le voir encor, Sacrés murs y
que n'a pu conserver mon Hector. A de moindres faveurs des malheureux
prêtez-le; Seigneur, c'est un regret que mes larmes vous demandent.
Suffisez que l'âme des Grecs et même loin de vous. J'aille cacher mon
frère et pleurer mon époux. Volonté d'amour contre nous allumée trop de haine :
Retournez, je vous supplie à la fin d'Hélène. ~ PYRRHUS. ' • • • Et le puis-
je Madame? Ah, que vous me gênez! Comment lui rendre un cœur que
vous me refusez? Je sais que de vains vœux lui promit l'empire. Je sais
que pour régner elle vint dans l'Epire. Le sort vous y irait l'une et l'autre
amie; mais, : . Vous y pour porter des fers, elle, pour en donner. Cependant
ai-je pu quel que soin de lui plaire; ? { Et ne dirait-on pas, en voyant, au
contraire Vos charmes tout-puissants y. et les siens dédaignés y Qu'elle est
ici captive y et que vous y régnez ? Ah! qu'un seul des soupirs que mon
cœur vous envoie y S'il s'échappoit vers elle, y porteroit de joie.

The text on this page is estimated to be only 18.82% accurate

176 ANDROMAQUE..* Et pourquoi vos soupirs seroient-ils refioussés? Auroit-elle oublié vos services passés? Troie , Hector , contre vous révolt ènt-ilsfi(on ame? Aux cendres d'un époux doit-ellte enfin ^ flârttiûfe^? Et quel époux encore ! Ah-, souvenir cruel ! Sa mort seule a rendu votre père immortel. Il doit au sang d'Hçc.tor tout l'éclat de ses armes ; j Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes^ - . PYRRHUS» \ . , Tié- bien ! Madame , hé bien ! il feut vous obéir : : il feut Vous oublier', ou plutôt vous haïr. : * ç '.Ouï , m^ vœux ont trop loin poussé' leup violence , Pour ne^pluss'arrêterquedaTOFindiflFérence. * : *. S6ngez*-y bien t il faut désormais que moncœTjir , ' S'il n'aime avec- transport j haïsse avec.fiireur.- * Je n'épargnerai rien dans ma^^uste colère ; Le fils me répondra des mépris de. la mère : , . La Grèce le demande • et je ne prétends pas Mettre toujours ma gloire à sauver dés ingrats. * • • » ' -' ■ ■ . • ' » ■ . ' , Héla» ! il moutrra ddnc ! Il n?a pour sa défedse Que les pleurs de sa mik'e , et que son innqcence. Et peut-être après tout ; en l'état pii je^suis , . > Sa mort avancera la fin de mes ennuis. ' ' : Je prolongeais ^ur lui ma vie ef mk misère j Maià enfin sur ses pas j'irai revoir son J)ère. . * Ainsi , tous trois, Seigneur, par vos soins réunis ,. Nous vous *

The text on this page is estimated to be only 11.23% accurate

ACTE I, SCENE IV. 177 - , PYRRHUS. Allez , Madame , allez
voir votre fils. Peut-être, et le voyant, votre amour plus timide Ne prendra
pas toujours sa colère pour guide. Pour savoir ijos destins j'irai vqus
retrouver :• Madame , en reml)rassant , sbiigez a le sauver. FIN DU
PREMIER ACTÇ. . . ' • ■ • ' f > • « « / • V • l y • « ■ é ' ' t \ I . . t f • t t • • * t
• ' l • \ t • ■ I • J) * • i I . l I I j . » \ I « ' • < . J » « • • • i ' ' • ■ ■ • ti . . • \ ' I
i ; i « • • • / ' • • II . . , • • t ; . | - . . f r • I IV 12

ACTE SECOND. t j • SCJÈNE
PREMIERE. HERMIONE, CLÉONE. HERMIONE. J E &is ce que tu
veux. Je consens qu'il me Toie ; Je lui veux bien encore accorder cette joie.
Pylad e va bientôt conduire ici ses pas ; Mais si je m'en croyois , je ne le
verrois pas. Et qu'est-ce que sa vue a pour vous de funeste ^ Madame ?
]N'est-◇e pas toujours le même Oreste Dont vous avez cent fois souhaité
le retour , Et dont vous regrettiez la constance et l'amour 7 HERlaiONE.
C'est cet amour , payé de trop d'ingratitude , Qui me rend en ces lieux sa
présence si rude. Quelle honte pour moi ! quel triomphe pour lui ^ De voir
mon infortune égaler son ennui ! Est-ce là, dira-t-il , cette fière Hermione?
Elle me dédaignoit , un autre l'abandonne : L'ingrate , qui mettoit son cœur
à si haut prix ^ Apprend donc à son tour à souffrir des mépris !,..• Ah 9
dieux !

The text on this page is estimated to be only 22.72% accurate

ANDROMAQUE- 1^

t8ô ANDRÔMAQUE. Aimer une captive , et Taimer à vos yeux ,
Tout cela n'a donc pu vous. le rendre odieux ? Après ce qu'il a fait , que
sauroit-il donc Êiire ? Il vous auroit déplu s'il pouvoit vous déplaire.
HERMIONE. Pourquoi veux-tu , cruelle , irriter mes ennuis ? Je crains de
me connoître en Tétat où. je suis. De tout ce que tu vois tâche de ne rien
croire ; Crois que je n'aime plus ; vante-moi ma victoire : Crois que dans
son dépit mon cœur est endurci ; Hélas ! et , s'il se peut , fais-le-moi croire
aussi ! Tu veux que je le fiie. Hé bien , rien ne m'arrête. Allons , n'envions
plus son indigne conquête. Que sur lui sa captive étende son pouvoir.
Fuyons. . . . Mais si l'ingrat rentroit dans son devoir j Si la foi dans son
cœur retrouvôit quelque place j S'il venoit à mes pieds me demander sa
grâce ; Si sous mes lois , Amour , tu pouvois l'engager ; S'il vouloit.'... Mais
l'ingrat ne veut que m'outrager. Demeurons toutefois pour troubler leur
fortune ; Prenons quelque plaisir à leur être importune ; Ou , le forçant de
rompre un nœud si solennel , Aux yeux de tous les Grecs rendons-le
criminel. J'ai déjà sur le fils attiré leur colère : Je veux qu'on vienne encor
lui demander la mère. Rendons-lui les tourments qu'elle me fait souffrir j
Qu'elle le perde , ou bien qu'il la Êisse périr. . CZiÉONE. Vous pensez que
des^yeux toujours ouverts aux larmes

ACTE II, SC[^]NE I. 181 Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes , Et qu'un cœur accablé de ts[^]nt de déplaisira , De son persécuteur ait brigué les soupirs ? Voyez si sa douleur eu paijoIt soulagée : Pourquoi donc les chagrins où son ame est plongée ? Contre un amant qui plsdt pourquoi tant de fierté? HERMIOKE. Hélas ! pour mon malheur , je l'ai trop .écouté. Je n'ai point du silence affecté le mystère : Je croyois , sans péril , pouvojb: être sincère j Et , sans armer mes yeux d'un moment de rigueur , Je n'ai , pour lui parler , consulté que mon cœur. Et qui ne se sieroit , comme moi , déclarée Sur la foi d'une ampur si saintement jurée? Me voyoit-il de l'qçil qu'il me voit aujourd'hui ? Tu t'en souviens encor , tout conspiroit pour lui : Ma Èimille vengeance , et les Grec3 dans la joie , Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Trpie , Les exploits de son père effacés par les siens , Ses feux que. je croyois plus ardents que les miens , Mon cœur , toi-même enfin de sa gloire éblouie ; Avant qu'il me trahit , vous m'avez tous trahie. Mais c'en est trop , Cléone ; et quel que soit Pyrrhus , Hermione est sensible , Orpste a des vertus : Il sait aimer du moins , et même sans qu'on l'aime ; Et peut-être il saura se faire aimer lui-même. Allons, Qu'il vienne enfin. Madame, le voici.

i8a ANDROMAQUE. HERMIONE. Ah ! je ne croyois pas qu'il fût si près d'ici, SCÈNE IL HERMIONE, ORESTE, CLÉONE.

HERMION£. Le croirai-je , Seigneur , qu'un reste de tendresse Vous fasse ici chercher une triste princesse ? Ou ne dois-}e imputer qu'à votre seul devoir LTieureux empressement qui vous porte à me voir ? ORESTE. Tel est de mon amour l'aveuglement funeste , Vous le savez , Madame ; et le destiil d'Oreste Est de venir sans cesse adorer vos attraits , Et de jurer toujours qu'il n'y viendra jamais. Je sais que vos regards vont rouvrir mes blessures ; Que tous mes pas vers vous sont autant de parjures : Je le sais, j'en rougis. Mais j'atteste les dieux , Témoins de la fureur de mes derniers adieux , Que j'ai couru partout où ma perte certaine Dégageoit mes serments et finissoit ma peine. J'ai mendié la mort chez des peuples cruels Qui n'apaisoie^t leurs dieux que du sang des mortels : Ils m'ont fermé leurs temples ; et ces peuples barbares , De mon sang prodigué sont devenus avarés. Enfin je viens à vous , et je me vois réduit A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit. Mon désespoir n'attend que leur indifférence :

The text on this page is estimated to be only 14.03% accurate

ACnPE II, SCBNE'II. i85 Ils n'ont qu'à m'interdire un ^^est^
d^^spéi^aMeê ;Ils n'ont, jùmr a^y^ancer o^tfier^Oii b^ î» Qu'à me dire tbie
fois ce qci'ili^iii^eiit dît im^mpê. Voilà depùlHun an le seul sein *qui
in'aniifbe;^ Madame , eVfst à vous de prendre «me victime" ' ' Que les
Scythes auroientdéroWeà vos cdt»|»^, '- ^ Si j'en avois trouvé d'aussi orbèls:
qu'e vbus^ liliij. ' HÈRïrfiOîi^K;*--^^:'^_ '• _^'_ ^' _ ' " Quittez , Seigneur ,
quittez cef funeste lan^e : A des soins pltis pressints'la (îrtcè 'voùS-èhçagè. '
Que parlez-vous du Scythe fet *é Aes cniatités^? ' Songez à tous ces Tois
qiïè Vous .réprcsëftf ez?" ' Faut-il que d\itt tran8poi?t fetft'^éhgeàncè
d^càïdë ? Est-ce le sang d'Oreste enfin qu'on vous demande ? Dég^ezrvous
des soins dpp^ vp!i^,0te\$ ciaugé. : . . •."....:: . OJBLESJPBiiii'.-/; ' ! i .v,^..
. Les refus de Pyrrhus m'oiit. apssez .d^;iigéy n . ^ w- > Madame : il:
me renvoie ^i^^udio^ àulseï puissance Lui &it du fils d'Hector .ep^l^asser
la défense. L'infidèle.!. ORfiSTeï^ . i Aiàâ jdonno j toïitipqpêfciLi Ici
quitter *^ :: . Sur mon propre destin je viens vous, oonâulter^ Déjà même je
crois entende, la réponse Qu'en secret contrée moi XQtpe haine prononce.
Hé quoi ! toujours injuste pn.yrâ.tristes .discours , De mon inimitié vous
plaiadrei-Yous tou jouiis ? . -' t •

The text on this page is estimated to be only 13.94% accurate

184 ANPROMAQUE. Queltetert cette. FigiAQur. tent jle foi'a
«IJéguée ? «Tai^paséié ^clans l'Epire où-j'étois. jceléguée ; . BDon *pjèr<9!
Toi^oioitiioitt : s^ak qui sait .sitlepuis . . Je n'^iifpio'tieii: a!9Qi?et-pfurlagé
vos ennuûi ? Vens^frilnm^ ayoir 30ul éprouvé >deè alarmes ; Que J^JBpir^
.janwlMk efftit ii{u cpuler i»eô larmes ? Enfin ^ ^quÎTVQua a îdit ;qjie ^
jû^iffcé -laoïv devoir , Je n^ai pas quelquefois .^QVibiaité de vous voir ?
SouJ;iait^ .^^. pxe yoir. J ^ l divine princesse^ Mais. {,dfV^ace y.est-CQ
à «foi qu^ gq (li^PQuts s'aclr^pse ? Ouvrœ yos jeux, ;30i;ig^ qu'Oife»^ est
devant vous , Oreste.j.silongrrteinps']fQb)etdeiifin que je voudrais aimer. *
: ^ • ■ '*ic>HE'STE« ^ ■ > ^-^1 i' ' Je vous entends. Tel est mon partage
funeste : Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreàte. HERMIONE.
Ah ! ne souhaitez pa& le destin de Pyrrhus : Je vous haïroia trop; •
ÔRESTE. Vous m'en aimeriez plus. Ah ! que vous me verriez d'un regaid
bien contraire ! Vous me voulez aimer , et je ne puis vous plaire ; Et l'amour
seul alors se faislùit obéir ,

ACTE II, SCENE IL i85 Vous m'aimeriez , Madame , en me voulant haïr. O dieux ! tant de re3peots:;une amitié si tendre , Que de raisons pour moi, si vous pouviez m'entendre ! Vous seule pour Pyrrhus disputez aujourd'hui , Peut-être malgré vous , sans doute malgré lui ; Car enfin il vous hait : son ame , ailleurs éprise , N'a plus.... HERMIONE. Qui vous l'a dit , Seigneur , qu'il me méprise ? Ses regards , ses discours vous l'ont-ils donc appris ? Jugez-vous que ma vue inspire des mépris ; Qu'elle allume en un cœur des feux si peu durables? Peut-être d'autres yeux liés sont plus favorables. ORESTE. Poursuivez : il est beau de m'insulter ainsi. ' . . Cruelle ! c'est donc moi qui vous méprise ici? Vos yeux n'ont pas assez éprouvé ma constance ! Je suis donc un témoin de leur peu de puissance ? Je les ai méprisés? Ah ! qu'ils voudroient bien voir Moii rival , comme moi , mépriser leur pouvoir ! HERMIONE. Que m'importe, Seigneur, sa haine ou sa tendresse ? Allez contre un rebelle armer toute la Grèce j Rapportez-lui le prix de sa rébellion; Qu'on fasse de l'Epire un second Ilion : Allez. Après cela , direz-vous que je l'aime ? ORESTEé Madame , faites plus , et venez-y vous-même. Voulez-vous9 demeurer pour otte en ces lieux?

i86 ANDROMAQUE. Venez dans tous les cxKurs feire parler vos
yeuxFaisons de notre haine une commune attaque; HERMIONE. Mais ,
Seigneur , cependant s^il épouse Andromaqtie ? ORESTE. Hé, Madame?
HERMIOKE, Songez quelle honte pour nous , Si d'une Phrygienne il
devenoit l'époux. X ORESTE. Et vous le haïssez ! Avouez-le , Madame , ..
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une amer Tout nous trahit , la
voix , le silence , les yeux ; Et les feux mal couverts n^en éclatent que
mieux. HERMIONE; \ Seigneur , je le vois bien ; votre ame prévenue
Répand sux mes discours le venin qui Is^ J:ue , Toujours dans mes raiâO];is
chOTche quelque détour , Et croit qu'en moi la haine est un effort d'amour.
Il faut donc m'expliquer : vous agirez ensuite. Vous savez qu'en ces lieux
mon devoir m'a conduite : Mon devoir m'y retient ; et je n'en puis palrtir
Que mon père ou Pyrrhus ne m'en fasse sortir. De la part de mon père allez
lui faire entendre Que l'ennemi des Grecs ne peut être son gendre ; Du
Troyen ou dé moi faites-le décider ; Qu'il songe qui des deux il veut rendre ,
ou garder. Enfin , qu'il me ren^ie , ou bien qu'il vous le livre. Adieu. S'il y
consent , je suis prête à vous suivre.

ACTE II, SCENE IV. 187 SCÈNE III. ORESTE. Oui , oui , vous me suivrez , n'en doutez nullement Je vous réponds déjà de son consentement. Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne : Il n'a devant les yeux que sa chère Troyenne ; Tout autre objet le blesse j et peut-être aujourd'hui Il n'attend qu'un prétexte à l'éloigner de lui. Nous n'avons qu'à parler : c'en est fait. Quelle joie D'enlever à l'Epire une si belle prx)ie ! Sauve tout ce qui reste et dé Troie et d^Hector ; Garde son fils , sa veuvé^ et mille autres encor , Epire ; c'est assez qu'HermioYie tfendue Perde à jamais tes bords et ton J)rinùe de vue. Mais un heureux destin le conduit en ces lieux. Parlons. A tant d'attraits , Amour , ferme ses yeux ! •> « SCÊNÉ IV. PYRRHUS, ORESTE, PHÆNIX. PYRRHUS^. Je vous cherchois, Seigneur. Un peu de violence M'a fait de vos raisons combattre la puissance , Je l'avoue ; et depuis que je vous ai quitté , J'en ai seiiti la force, et connu l'équité. J'ai songé comme vous , qu'à la Grèce , à mon père , A moi-même , en un mot , je devenois contraire ; Que je relevois Troie , et rendois imparfait

i88 ANDROMAQUE. Tout ce qu'a fait Achille, et tout ce que j'ai
 fait. Je ne condamne plus un courroux légitime ; Et Fon vous va, Seigneur,
 livrer votre victime, ORESTE. Seigneur , par ce conseil prudent et
 rigoureux , C'est acheter là paix du sang d'un malheureux. PYRRHUS. Oui
 ; mais je veux , Seigneur , l'assurer davantage* , D'une éternelle paix
 Hermione est le gage j Je l'épouse. Il sembloit qu'un spectacle si doux
 N'attendît en ces lieux qu'un témoin tel que vous : Vous y représentez tous
 les Grecs et son père , Puisqu'en vous Ménélas voit revivre son frère.
 Voyez-la donc. Allez. Dites-lui que demain J'attends , avec la paix, son
 cœur de votre main* ORESTE , à part. Ah , dieux ! ' &CÈNE V. «
 PYRRHUS, PHOENIX, PYRRHUS. Hé bien ! Phénix, l'amour est-il le
 msutre? Tes yeux refusent-ils encor de me connoître ? FH(BNIX« Ah ! je
 vous reconnois; et ce juste courroux, . Ainsi qu'à tous les Grecs , Seigneur ,
 vous rend à vous, Ce n'est plus le jouet d'une flamme servile ; C'est Pyrrhus
 , c'est le fils et le rival d' Achille,

ACTE II, SCENE V. 189 Que la gloire à la fin ramène sous ses
lois , Qui triomphe de Troie une seconde fois. PYRRHUS. Dis plutôt
qu'aujourd'hui commence ma victoire : D'aujourd'hui seulement je jouis de
ma gloire ; Et mon cœur , aussi fier que tu Vas vu soumis , Croit avoir en
l'amour vaincu mille ennemis. Considère , Phœnix , les troubles que j'édite ;
Quelle foule de maux Famour traîne à sa suite ! Que d'amis , de devoirs
j'allois sacrifier ! Quels périls...- Un regard m'eût fait tout oublier : Tous les
Grecs conjurés fondoient sur un rebelle. ■ Je trou vois du plaisir à me perdre
pour elle. FH(BNIX. Oui , je bénis , Seigneur , l'heureuse cruauté Qui vous
rend.... PYRRHUS. Tu Vas vu comme elle m'a traité. Je pensois , en voyant
sa tendresse alarmée , . Que son fib me la dût renvoyer désarmée. Pallois
voir le succès de ses embrassements j Je n'ai trouvé que pleurs mêlés
d'emportements. Sa misère l'aigrit ; et toujours phis faroudie , Cent fois le
nom d'Hector est sorti de sa bouche. Vainement à son fils j'assûrois mon
secours :

The text on this page is estimated to be only 24.98% accurate

I90 ANDROMAQTJE. Que je lui laisse un fils pour nourrir son amour? PHOIKIX. Sans doute c'est le prix q'ie vous gardoit l'ingrate. Mais laissez-la , Seigneur. PYRRHUS. Je vois ce qui la flatte : Sa beauté la rassure , et ^ malgré mon courroux , L'orgueilleuse m'attend encore à ses genoux. Je la verrois aux miens, Phoenix, d'un œil tranquille. EUe est veuve d'Hector , et je suis fils d'Achille : Trop de haine sépare Andromaque et Pyrrhus. PHIBNIX. Commencez donc , Seigneur , à ne m'en parler plus. Allez voir Hermione j et, content de lui plaire , OubHez à ses pieds jusqu'à votre colère. Vous-même à cet hymen venez la disposer : Est-ce sur un rival qu'il s'en faut reposer ? Il ne l'aime que trop. PYRJIHUS. Crois-tu , si je l'épouse , Qu'Andrpjnaque en son cœur n'en sera pas jalouse ? Quoi ! toujours Andronjaquç occupe votre esprit ! Qixe vous importe, ô die^ix 1 sa joie ou son dépit? Quel charme , malgré vous , vers elle vous attire? Non , J0 n'fti pas bien, dit tout ce ^il lui faut dire : Ma colère a s^s yeiaxn'a paru qu'à demi; Elle -ignore à quel point je suis son ennemi.

ACTE II, SCENE V. ici Retournons-y. Je veux la braver à sa vue ,
Et donner à,ma haine une libre étendue,. Viens voir tous ses attraits ,
Phœnix , humiliés. Allons, PHCENIX. Allez , Seigneur, vous jeter à ses
pieds : Allez, en lui jurant que votre ame Fadore, A de nouveaux mépris
Teuicourager encore. PYRRHUS. Je le vois bien , tu crois que , prêt à
Fexcuser , Mon cœur court après elle , et cherche à s'apaiser. PH(BKIX.
Vous aimez , c'est assez. Moi, l'aimer? une ingrate Qui me hait d'autant plus
que mon amour la flatte ? Sans parents , sans ami , sans espoir que sur moi
? Je puis perdre sou fils , peut-être je le doi. Etrangère.... que dis-je? esclave
dans l'Epire, Je lui donne son fils , mon ame , mon empire } Et je ne puis
gagner dans son perfide cœur , D'autre rang que celui de son persécuteur?
Non , non , je l'ai juré , ma vengeance est certaine* Il faut bien une fois
justifier sa haine : J'abandonne son fils. Que de pleurs vont couler ! De quel
nom sa douleur me va-t-elle appeler? Quel spectacle pour elle aujourd'hui
se dispose f Elle en mourra , Phœnix , et j'en serai la cause : Cest lui mettre
moi-même un poignard dans le sein.

iga ANDROMAQUE; FH(BNIX. Et pourquoi donc en faire éclater le dessein ? Que ne consultiez- vous tantôt votre faiblesse ?

PYRRHUS. Je t'entends. Mais excuse un reste de tendresse. Crains-tu pour ma colère un si faible combat ? D'un amour qui s'éteint c'est le dernier éclat. Allons. A tes conseils , Pbcenix , je m^abahdonne. Faut-il livrer son fils? Faut-il voir Hermione? PHCENIX. Oui , voyez-la , Seigneur , et par des vœux soumis , Projetez-lui.... PYRRHUS. Faisoûs tout ce que j'ai promis. PIN DV SİTCOND ACTE. < I ■ • >>

The text on this page is estimated to be only 19.17% accurate

^iy/j^/'^ik%^^%/^%/v^t%^^0%^^**M/^^^%^^*%'%/^%/i^%^^f^^m^^%f%/^%/-K^%ii^ ACTE TROISIEME. SCÈNE PREMIÈRE.
- •• ' . i . . • ■ • * t ORESTE, PYLADE. . . • . PYXCADE. . JViODÉREZ
donc, Seigneur, ceite-twoeuresipémé: Je ne Vous coAriôis plus , vous*
n'êtes plus vous-toêine. Sonflrèz...'. • '"■-''''^ • w :: . ORESTE. .. Non , tes
conseils ne" sont plus (Je saison , Pylade , je sais la^ d'écouter la raison.
G'^est traîner Jrop^lQng-tegi^pjS X114 vie et mon .supplice : Il faut que je
Fenlève , pu bien, que je périsse. Le^essein ea^est pris» je leyeux achever :
Oui, je ie veux. . ' [' . ' , " ■ " r ' , PYIiADE. Hé bien, il la Êiut
enlever}. . , J^ consens. Mais songez cependant où vou3 êtes. Que croira-
t-ron de vous , à voir ce que vous faites ? Dissimulez : calmez ce transport
ii;iquiet ; Comniandez à vos yeux de garder le secret. , Cqs gardes , cette
cour , rai*^ ^^i vous environne , Tout dépend djg Pyrrhus, et surtout
d'Hermione. A ses regards surtout cachez votre courroux. O dieux ! en cet
état pourquoi la cherchiez- vous ? I. x3

The text on this page is estimated to be only 20.97% accurate

194 ANDROMAQUE- ORESTE. Que sais-je? De voir-si l'âme
étois-)e alors le juraître? La fureur m'emportoit , et je venois peut-être
Menacer à la fois l'ingrate et son amant. Et quel étoit le fruit de cet
emportement? Et quelle âme , dis-moi , ne seroit éperdue Du coup dont ma
raison vient d'être confondue ? J'éprouvai V. dit-il l'homme dénaturé ; ,
,/. U Veut, pour m'honorer , la tenir de ma main, Ah ! plutôt cette main
dans le sang du barbare;..... :: PYLIS. Vous l'écoutez , Seigneur , de
ce destin bizarre : Cependant, tourmenté de ses propres idées, : '] Il est
peut-être à {^'attendre aut^it que^je le ferois plain. Non , non , je le connois',
mon débile espoir le flatté ; - ■ Sans moi , sans mon amour , il médaignait
l'ingrate ; Ses charmes jusque-là n'avoient pu le toucher : Le cruel ne la
prend'que pour me l'arracher. Ah dieux! c'en étoit fait l'Hermione- gagnée
— ' . ' Pour jamais de sa vue alloit être éternisée : " ^ ; ^ * Son cœur , entre
l'amour et le dépit se tortoit , ' ■ Pour se donner à moi n'attendait qu'un instant'
; ' Ses yeux s'ouvroient , Pyrrhus ; elle étoit Oreste^, Lui parloit, le
plaignoit. Un mot eut fait le reste. PYLADE. Vous le, croyez ? ^ . î. v

The text on this page is estimated to be only 14.22% accurate

ACTE III, SCENE I. ig5 t Hé quoi ! ce cottrroux eilflataraé
Contre un irigràt..i. JUniad^ il liie fiit plus aimé'. . . Pensez- vous' , quâînd
PyrtHus vous Faurbit accôï'dée, Qu^un prétexté tout pr^ m YeM pas
retarcfée ?' M'en éi'oïrez-voto? Lassé^é seîrti*ôînpeurs attraits , Au lieu de
réhîevér , Àiyez^ïa pou* janlai^. Quoi ! vôtte amour âé Veuf châfjgfer
d'une furie Qui vous détestera , qui tbutb" Vôtte vie , Regrettant un hymen
tout pfèf à is'kchever , Voudra.'... ' '• ' ' ' , • • • • • Ç^est pour cela
(Jue^Jfe'yfetti Penlevfer. Tout lui rirbit; Pjrladte : ët'iiibî, pour' mon partage,
'Je^tf^mpt)îte!r(iis'dbnc qu'Untô iMtile ragé? J'irois loin d'elle encor tâcher
de Foublier ? Non, non : à mes tourmenta jeVeux l'associer . C'est trôp'
gériiir toWséUÎ. féàicis;Jà^ qtt'ôtt'iîie plaîne : Je pi*étetiaà qi'ac'r^àti tour
Wrihiituaînb litte* ét-âî^rie , Et que ses jriétii* drîtels , à plétti^èt'
condaiiîii^ , ' ' Me rendent' Ws^lfei^ noms qu^jfe^lieùratdth^ PYliADiS. . .
• ' ' ' { , • ' ' r ' . • ' I I . . ■ , I I ' . 1 1 • ' ' • Voilà donc le^ succès qu'aura
votre ambassade ! Ureàte ravisseur ! ORESTE. Et qu'importe , Pylade ?
Quand nos états vengés jouiront de mes soins. L'ingrate de mes pleurs
jouii^a-t-ellé moinsi?

196 ANDROMAQUE. Et que me servira que la Grèce m'admire,
Tandis que je serai la fable de l'Épire? Que veux-tu ? Mais , s'il faut ne te
rien déguiser , Mon innocence enfin commence à me peser. Je ne sais , de
tout temps , quelle injuste puissance Laisse le crime en paix et poursuit
l'innocence. De quelque part sur moi que je tourne les yeux , , Je ne vois
que malheurs qui condamnent les dieux. Méritons leur courroux, justifions
leur haine, Et que le fruit du crime en précède la peine. Mais toi , par quelle
erreur veux-tu que je détourne un courroux qui ne cherche que
moi? Assez et trop long-temps mon amitié t'accable : Evite un malheureux,
abandonne un coupable. Cher Pylade , crois-moi ta pitié te déduit: Laisse-
moi des périls dont j'attends tout le fruit., " Porte aux Grecs cet enfant que
Pyrrhus m'abandonne, Va-t-en. . , PYLADE. Allons , Seigneur enlevons
Hermione ;.. ^ Au travers des périls un grand cœur^e, fait jour. . : Que ne
peut l'amitié conduite par l'amour ! . , : Allons de tous vos Grecs
encourager le zèle : . . ; Nos vaisseaux sont tout prêts , et le vent nous
appelle. Je sais de ce palais tous les détours obscurs : Vous Voyez que la
mer en vient battre les murs j / Et cette nuit, sans peine, une secrète voie
Jusqu'en votre vaisseau conduira, votre proie. PRESTE. J'abuse , cher ami ,
de ton trop d'amitié :

ACTE III, SCENE IL 1157 Mais pardonne à des maux dont toi
seul as pitié. Excuse un malheureux qui perd tout ce qu'il aime , Que tout le
monde hait et qui se hait lui-même. Que ne puis- je à mon tour, dans un sort
plus heureux. . . . PYIiADE. Dissimulez , Seigneur ; c'est tout ce que je
veux. Gardez qu'avant le coup votre dessein n'éclate : Oubliez jusque-là
qu'Hermione est ingrate j Oubliez votre amour. Elle vient, je la voi.
ORESTE. Va-t-en , réponds-moi d'elle , et je réponds de moi. SCÈNEII.
HERMIONE, ORESTE, CLÉONE. OKESTE. Hé bien , mes soins vous ont
rendu votre conquête : J'ai vu Pyrrhus , Madame , et votre hymen s'apprête.
HERMIONE. < « » On le dit ; et de plus on vient de m'assurer Que vous ne
me cherchiez que pour m'y préparer. ORESTE. Et votre ame à ses vœux ne
sera pas rebelle? HERMIONE. Qui l'eût cru , que Pyrrhus ne fût pas
infidèle? Que sa flamme attendroit si tard pour éclater? Qu'il reviendrait à
moi quand je l'allois quitter? Je veux croire avec vous qu'il redoute la Grèce
j

ANDROMAQUE. Qu'il «ait son intérêt plutôt que sa
tendit^^e j Que mes yeux sur votie ame étoient plu3 absolus,... Non ,
Madame : il vous aime , et je n'en doute plus. Vos yeux ne font-ils pas tout
ce qu'ils veulent faire ? Et vous np vouliez pas ^ sans doute lui déplaie.
HERMIONE. Mais que puis-je , Seigneur , on a promis ma foi : Lui ravirai-
je un bien qu'il ne tient pas de moi? L'amour ne règle pas lé sort d'une
princesse : La gloire d'obéir est tout ce qu'on nous laisse. Cependant je
partois ; et vous avez pu voir Comme je relâchcxLs^ pour vous de mon
devoir. ORESTE. Ah ! que vous saviez bien , cruelle. . . . Mais , Madame ,
Chacun peut à son choix disposer de son ame. La vôtre étoit à voua ;
j'espéro;is ; mais çnfin Vous l'avez pu donner sans me faire un larcin. Je
vous accuse aussi bien moins que la fortune. Et pourquoi vous lasser d'une
plainte importune ? Tel est votre devoir, je l'avoue ; et le mien Est de vous
épargner un si triste entretien. SCÈNE III. HERMIONE, CLÉOr^JE.
HERMIONE. Attekdois-tu 5 Clépipiê , un CQurroux si modeste ?

The text on this page is estimated to be only 21.23% accurate

ACTÉ III, SCENE III. 199 La douleur qui se tait n'en est que plus funeste. Je le plains d'autant plus, q&^auteur de son ennui, Le coup qui Fa perdu n'est parti que de lui. 'GDmptez depuis quel temps votre* hymen se prépare. Il a parlé, Madame, et Pyrrhus se déclare. HERMIONE. Tu crois que Pyrrhus craint ? Et que craint-il encore ? Des peuples qui dix ans ont fui devant Hector ; Qui cent fois, effrayés de l'absence d'Achille, Dans leurs vaisseaux brûlants ont cherché le^r a^le ; Et qu'on verroit encore, sans l'af^ui de son fils, Redemander Hélène aux Troyens impunis ! Non, Cléone j il n'est point ennemi de lui-même : Il veut tout ce qu'il fait ; et s'il m'^épouse, il m'^aime. Mais qu'Greste^ k son gré, m'impute ses dt^uleurs, N'avons-nous d'entretien que celui de ses pleurs ? Pyrrhus revient à not^s. Hé bien, chère Cléone, Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione ? Sais-tu quel est Pyrrhus ? THes-tu fait raconter Le nombre des ea^yloits. . . , j'allais 'qui les peut comîter ? Intrépide, et partout suivi de la victoire, Charmant, fidèle j enfin rien ne manque à sa gloire. Songe...., 'ÉLÉON£. ... ■ • > DissiiaUee : votre rivale en pleurs ; » Vient à vos pieds, sans doute, apporter ses douleurs. hermio:kb. Dieux ! ne puis-je à ma joie abandonner mon ame !

ao0 ANDROMAQUE../ Sortons. Que lui diTpis-le ? SCÈNE IV.,
ANDROMAQUE, HERMIONE, CLÉONE, CÉPHISE. ANDKOMAQUE.
OÙ fuyez-vous , Madame ? N'est-ce point à vos yeux un spectacle assez
doux. Que la veuve d'Hector pleurante à vos genoux ? Je ne viens point ici ,
par de jalouses larmes , Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes. Par
une main cruelle , hélas ! fax vu percer Le seul où mes regards prétenddiend
s^adresser. Ma flamme par Hector fut jadis allumée ; Avec lui dans la tombe
elle s'est enfermée.' Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour ,
Madame , pour un fils jusqu'où va notre amour : Mais vous ne saurez pas ,
du moins je le souhaite , En quel trouble mortel son intérêt nous jette ,
Lorsque , de tant de biens qui pouvoient nous flatter , C'est le seul qui nous
reste, et qu'on veut nous l'ôter. Hélas ! lorsque , lassés de dix ans de misère ,
Les Troyens en courroux menaçoient votre mère , J'ai su de mon Hector lui
procurer l'appui : Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui. Que craint-
on d'un enfant qui survit à sa perte ? Laissez-moi le cacher en quelque île
déserte. Sur les soins de sa mère oi^ peut s'çn assurer j .

ACTE III; SCENE VI. 201 Et mon fils fivèc moi. n'apprendra qu'à pleurer. ;^ HEKH-ioNE. Je conçois vos douleurs j .mais un devoir austère , Quand mon père a parlé, m'ordonne de:mc taire. C'est lui qui de Pyrrhus f^iit agir le courroux. S'il faut fléchir Pyrrhus , qui le peut mieux que vous? Vos yeiax assez long-temps ont régné sur son ame. Faites-le prononcer ; j'y souscrirai , Madame. . SCÈNE V. ANDRÔMAQUE, CÉPHISE. AÏÏDItOMIQUE. QuEii mépris la'cruelle attache à ses refus ! CÉPHISE. Je croirois ses conseils , et je verrois Pyrrhus. Un regard confondroit Hermione et la Grèce.... Mais lui-même il vous cherche, SCÈNE VI. PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHÆNIX, CÉPHISE. 1 PYRRHUS , à Phœnix. Où donc est la princesse? Ne m'avois-tu pas dit qu^etle étoit en ces lieux ? FHttNIX. Je le croyois.

• t f » » • 30a ANDROMAQUE. . ANDROMAQTJE, à Céphê«. Tu vois le pouvoir de mes yeux. PYRRHUS. Que dit-elle, Phoenix ?

ANDROMAQUE. Hélas ! tout m'abandonne. PHOENIX. Allons, Seigneur, marchons sur les pas d'Hécube. CÉPHÉE. Qu'attendez-vous ? Rompez ce silence obstiné. ANDROMAQUE. Il a promis mon fils. CÉPHÉE. Il ne l'a pas donné. ANDROMAQUE. « Non, non, j'ai beau pleurer, sa mort est résolue. PYRRHUS. Daigne-t-elle sur nous tourner au moins la vue ? Quel orgueil ! ANDROMAQUE. Je ne fais que l'irriter encore. Sortons.

PYRRHUS. Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector. ANDROMAQUE, se jetant aux pieds de Pyrrhus. Ah, Seigneur ! arrêtez ! Que prétendez-vous faire ? Si vous livrez le fils, livrez-leur donc la mère ! Vos serments m'ont si tôt juré tant d'amitié ! Dieux ! ne pourrais-je au moins toucher votre pitié ?

The text on this page is estimated to be only 28.56% accurate

ACTE IIIV 6CEIIË VL ao5 Sans espoir de pardon n'avez-vous condamnée? PYRRHUS. Phœnix vous l'aura, ma parole est donnée. . ANDROMAQUE. Vous qui braviez pour moi tant de périls divers ! PYRRHUS, T'étois aveugle alors , mes yeux se sont ouverts. Sa grâce à vos désirs pouvait être accordée ; Mais vous ne l'avez pas seulement demandée, C'en est fait. ANDROMAQUE. Ah Seigneur ! vous entendiez assez Des soupirs qui craignoient de se voir repoussés. Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune Ce reste de fierté qui craint d'être importune. Vous ne fignerez pas : Andromaque , sans vous, N'aurait jamais d'un maître embrassé les genoux. PYRRHUS. Non , vous me haïssez ; et , dans le fond de l'ame , Vous craignez de devoir quelque chose à ma flamme. Ce fils même , ce fils , l'objet de tant de soins , Si je l'aurais sauvé , vous l'en aimeriez moins. La haine , le mépris , contre moi tout s'assemble ; Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble. Jouissez à loisir d'un si noble courroux. Allons, Phœnix. ANDROMAQUE. Allons rejoindre mon époux.

204 ANDROMAQUE. C:ÉFHISE. Madame.... ANDHOMAQUE.

* * ■ Et que veux-tu que je lui dise encore? Auteur de tous mes maux ,
crois-tu qu'il les ignore? à Pyrrhus. Seigneur , voyez l'état où vous me
réduisez. J'ai vu mon père mort et nos murs enl'brasés : J'ai vu trancher les
jours- de ma famille entière , Et mon époux sanglant traîné dans la
poussière ^ Son fils , seul avec moi , réservé pour les fers ; Mais que ne
peut un fils ! je respire , je sers. J'ai fait plus : je me suis quelquefois
consolée Qu'ici plutôt qu'ailleurs le sort m'eût exilée ; Qu'heureux dans son
malheur , le fils de tant de rois , Puisqu'il devoit servir , fût tombé sous vos
lois. J'ai cru que sa prison deviendrait son asile. Jadis , Priam soumis fut
respecté d'Achille : J'attendois de son fils encore plus de bonté. Pardonne ,
cher Hector ! à ma crédulité : Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime j
Malgré lui-même enfin je l'ai cru magnanime. Ah ! s'il rétoit assez pour
nous laisser du moins Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins ; Et
que , finissant là sa haine et nos misères , Il ne séparât point des dépouilles
si chères l PYRRHUS, Va m'attendre , Phœnix*

The text on this page is estimated to be only 25.97% accurate

ACTE III, SCENE VII. aô5 SCÈNE VU. \ I « y • , t . PYRRHUS,
ANDRQMAQW;E, CÉPHISE. ... g t PYRRHUS. Madame., demeurez. On
peut vous rendre encor ce jGls*què vous pleurez. Oui , je sens à regret
qu'en excitant vos larmes Je ne fais contré moi que voua donner dès armes :
Je croyois apporter plus de hain,e en ces lieux. Mais, Mad^unç^ du moins
tournez vers moi les yeux; Voye^ si mes regards sont d'un juge sévère, .
S'ils sont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire. Pourquoi me forcez-vous
vous-miême à vous trahir ?Au nom dé votre fils, cessons de nous haïr. A le
sauver enfin c'est moi qui vous convie. ^' Faut-il que mes soupirs vous
démandent sa vie? Faut-il qu'en àa faveur j'eiribrasse vos genoux?
Pourlademièrè fois, sauvéz-le, sauvez-Vous. * Je sais de quels serments je
roinps pour vinis les chaînfes; Combien je vais sur moi faire* éclater de
haines. je renvoie Hermione , et jejfiets sur son&bnt \ • * Au lieu de ma
couronne ,:U'nt éternel a&ont. Je vous cQïiduia.ñiu temple
loù.^osÎLhymâQiVap^rèle ; Je vous ceins du- bandeau, -pvépaté pour sa
tête. Mais ce n'est plm ^ Madame j nw offre à dédaigner : '■ Je vous k.dia.:
il feut ou jénr. , ou régner, Wôn cœuj , désespéré d-uïi an 4'Jii:igratitude ,
Ne pput plus, de ôw sort souf&iï Fincertitude :

The text on this page is estimated to be only 18.38% accurate

296 ANI>KOMIQUE. C'est craindre , menacer et gémir trop long-temps. Je meurs si je voud perds j mais je meurs si j^attends. Songez-y ; je vous laisse , et je viendrai vous prendre Ppiur vous mener au temple où ce fifs doit m'attendre ; Et là vous me verrez , soumis ou furieux , Vous couronner , Madame , o\ x Ife perdre à vos yeux. SCÈNE VIIL

The text on this page is estimated to be only 15.51% accurate

ACTE IIP, SCENE yill. :307 Qui. démenrk sçaexploias et les.
rend «apwerilus ? , r • Dois-ife'iës oùBiier,.s*il iife s'en souviéiitphis? Dois-
je oublier Hedtor' privé '40 nihéràillès , ' Et traîtté' SAiis' honneur âutÔT^r
de hbs murailles ? Dois-j'è yubiîer son père àînés pieds renverse,
Ensanglantant ' î'àûtîel qu^il ténoit embrasse T Songe, songe, Cèphiise^ a
cèilênnit cruelle* ' Oai fat pôW tout' un peuple une huit éternelle.
Figiirè^tôi' Pj^rtius , lès yeux ^t^celàritis , Entraui'à'la Wieiir 6e nos palais
/brùlari^ , Sur tous nies'frerés morts se'faisîint ùii passage^ Et , de sang ïdut
couvert , écliàùffant l6 carnage. Songeauxcnri^de!sTain'quèùrsj'sorigea^
ides mourants Dans la fiàinme étouffés j sôîis le fér expirants j' Peins-toi
clàns'dés hôW*etiÿs Àhdi'bmaque éperdue : Voîià cbiriniè *P^rHuk
'VintMfeî à "ma vue ^ ' Norr, ye^îaë serai '^olht îôiilplîce dé ses crimes f ' '
Qtf il'ribn^^i^né;' yit4^4VitVp^^^^^ Tous mçs ressentiments lui'serolent
asservis! " ' Hé.bie^ ^a^jmsj^p^ Vflçi expirer votre fils , On n'attend pms
que vouiT. . . Vous frémissez , Madame ? Ah. ! .de[>
(lafîEâeil'9^mF;T3^ris4ù frapper' mciti ^Ûm ! Quoi! G(i{diiàav ;fiix>is
voii?* expirer 'énteor ' '*^ Ce fils y mai:acaidè Joie ,^ et Fimagé d'Hector ?

The text on this page is estimated to be only 11.79% accurate

ao8 '■ ANDROMA^JUE. : Ce fils que 4e sa tflaBimè il nœ laissa
potix gagé T Hélas ! je m'en souTiena :.le;} Our que son courage Lui fit
chercher Achille » ofiopl^tôt le trépas , U demanda son fils , et le prit dans
ses bras ; « Chère épouse , dit- il , en essuyant mes larmes , » J*ignore quel
succès le sort garde à mes.arnies j » Je te liussemonfilspuF-gagçden^afbi;
» S'il me perd j je pretpndaqtt'il me retrouve en toji j) Si d'un heureux
hvraejn ïa\mémi:^\re' t'est ç^ » Montré au ifils à.qvâél point tu chérissoisle
père. » Et je pui3\ voir répandre. uïi,.sangsi.T>l^ç^euR,? Et je laisse àyèc
lui p^iit tpu^ ses yeux^?. r aut-ïï,gîi!e;,moî! çrin^e.l'entrftînc? îst-
irç»ùpftf^|ç.4e ĨPajfeftWpZ, : ,ia,ïes siêiis rep^ché.jle,trép^?! ,. -: t tes y
epx de^. piaua: qu'U nç jsent pfla ;? ;ruel, ,t,ieï^| î^vé ;Siv: ^ t§}^,^ .j i .
Je l'en puis détour;i,e^, Çt J^i^y/^iS-^ffrii^?,^ ' ..[-.-: Non^tu
nemourn^_p*>int.ie,nç|ç£HJ^,5Pufirir^ Allons, trouy.e.r
ï*yCTh"s;|^i^;non|jjj:i^jçe(j;^P^ Vale,trpuyer poiirmôî^,|i ^..^ .ritm^i^'i'i , -
•■-■i' AJJÎDÇIO.M,^QyE/ Dis.7:Iiij;%UÇ:de
îooTiÔlsJ'fliiourieatia&aêzifiDrt..!...: Crois-tu que dans -son cœur il
ait'juz^^sà iùbrt? L'amour peut-il si loin pousacEsa barhaii»?

The text on this page is estimated to be only 27.08% accurate

ACTE III, SCENE VIII. aoc^ CÉPHISE. Madame , il ya bientôt
revenir en furie. ANDROMAQUE. Hé bien, va l'assurer^... CÉPHISE. De
quoi ? de votre foi ? ài^uromaque'. Hélas ! pour la promettre est-elle encore
à moi? O cendres d'un époux ! à Troyens ! ô mon père ! O mon fils ! que les
jours coûtent cher à ta mère ! Allons. CÉPHISE. Où donc , Madame? et que
résolvez- vous ? ANDROMAQUE. Allons sur son toipb^u. consulter mon
époux. FIN DU TROISIÈME ACTE. 1. i4

ACTE QUATRIÈME. SCÈNE PREMIÈRE. ANDROMAQUE,
CÉPHISE. CÉPHISE, Ah ! je n'en doute point ; c'est votre époux , Madame
, C'est Hector qui produit ce miracle en votre ame : Il veut que Troie encor
se puisse relever Avec cet heureux fils qu'il vous Êût conserver. Pyrrhus
vous l'a promis. Vous venez de l'entendre , Madame ; il n'attendoit qu'un
mot pfour vous le rendre. Croyez-en ses transports : père , sceptre , alliés ,
Content de votre cœur, il met tout à vos pieds. Sur lui , sur tout son peuple il
vous rend souveraine. Est-ce là ce vainqueur digne de tant de haine ? Déjà
contre les Grecs plein d'un noble courroux , Le soin de votre fils le touche
autant que vous : Il prévient leur fureur ; il lui laisse sa garde ; Pour ne pas
l'exposer , lui-même il se hasarde. Mais tout s'apprête au temple ; et vous
avez promis. . . . ANDROMAQUE. Oui , je m'y trouverai. Mais allons voir
mon fils. CÉPHISE. t Madame, qui vous presse? Il suflBt que sa vue

ANDROMAQUE. an Désormais à tos yeux né soit plus défendue.
Vous lui pourrez bientôt prodiguer vos bontéa , Et vos embrassements ne
seront plus comptés. Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit croître , Non
plus comme un esclave élevé pour son maître , Mais pour voir avec lui
renaître tant de rois ! ANDROMAQUE, Céphise, allons le voir pour la
dernière fois. CÉFHISE. Que dites-vous ? ô dieux ! AKDROMAQUE. O
ma chère Céphise ! Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise. Ta foi
dans mon malheur s'est montrée à mes yeux ; Mais j'ai cru qu'à mon tour tu
me connoissois mieux. Quoi donc ! as-tu pensé qu'Andromaque infidèle Pût
trahir un époux qui croit revivre en elle ; Et que , de tant de morts réveillant
la douleur , Le soin de mon repos me fît troubler le leur ? Est-ce là cette
ardeur tant promise à sa cendre? Mais son fils périssoit , il l'a fallu défendre.
Pyrrhus , en m'épousant , s'en déclare l'appui; Il suffit : je veux bien m'en
reposer sur lui. Je sais quel est Pyrrhus : violent , mais sincère , Céphise, il
fera plus qu'il n'a promis de faire. Sur le courroux des Grecs je m'en repose
encor j Leur haine va donner un père au fils d'Hector. Je vais donc ,
puisqu'il faut que je me sacrifie, Asaurer à Pyrrhus le reste de ma vie j

ai2 ANDROMAQUE. Je vais , en recevant sa foi sur les autels ^
L'engager. à mon fils par des nœuds immortels^ Mais aussitôt ma main , à
moi seule funeste ^ D^une infidèle vie abrégera le reste ; Et , sauvant ma
vertu , rendra ce que je doi A Pyrrhus , à mon fils , à mon époux , à moi*
Voilà de mon amour FinnQcent stratagème; Voilà ce qu'un époux m'a
commandé lui-même. J'irai seule rejoindre Hector et mes aïeux. Céphise ,
c'est à toi de me fermer les yeux. CJÉPHISE. Ah ! ne prétendez pas que je
puisse survivre.... ANDROMAQUE. Non , non , je te défends , Céphise , de
me suivre ; Je confie à tes soins mon unique trésor : Si tu vivois pour moi ,
vis pour le fils d'Hector. De l'espoir des Troyens seule dépositaire , Songe à
combien de rois tu deviens nécessaire. Veille auprès de Pyrrhus ; fais-lui
garder sa foi : S'il le faut , je consens qu'on lui parle de moi. Fais-lui valoir
l'hymen où je me suis rangée : Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée :
Que ses ressentiments doivent être effacés j Qu'en lui laissatit mon fils ,
c'est l'estimer assez. Fais connoître à moi j fils les héros de sa race; Autant
que tu pourras , conduis-le sur leur trace : Dis-lui par quels exploits leurs
noms ont éclaté , Plutôt ce qu'ils ont fait , que ce qu'ils ont été : Parle-lui
tous les jours des vertus de son père j Et quelquefpis aussi parle-lui de sa
mère*

ACTE IV, SCENE II. 2i3 Mais qu'il ne songe plus : Céphise , à nous venger; Nous lui laissons un maître , il le doit ménager. Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste : Il est du sang d'Hector , mais il en est le reste j Et pour ce reste enfin j'ai moi-même , en un jour , Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour. CÉPHISE. Hélas! ANDROMAQUE. Ne me suis point , si ton cœur en alarmes Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes. On vient. Cache tes pleurs, Céphise, et souviens-toi Que le sort d'Andromaque est commis à ta foi. ^ C'est Hermione. Allons, fuyons sa violence. SCÈNE IL HERMIONE, CLÉONE. CLE ONE. Non , je ne puis assez admirer ce silence. Vous vous taisez , Madame ; et ce cruel mépris N'a pas du moindre trouble agité vos esprits ! Vous soutenez en paix une si rude attaque , Voua qu'on voyoit frémir au seul nom d'Andromaque t Vous qui sans désespoir ne pouviez endurer Que Pyrrhus d'un regard la voulût honorer i Il l'épouse ; il lui donne, avec son diadème y La fqi que vous venez dç recevoir vous-même :

âi4 ANDROMAQUE. Et votre bouche encor muette à tant d'ennui
N'a pas daigné s'ouvrir pour se plaindre de lui ! Ah ! que je crains , Madame
, un calme si funeste ! Et qu'il vaudroit bien mieux. . . . hermioki. Fais-tu
venir Oreste ? OliéONË. Il vient, Madame , il vient ; et vous pouvez juger
Que bientôt à vos pieds il alloit se ranger. Prêt à servir toujours sans espoir
de salaire , Vos yeux ne sont que trop assurés de lui plaire. Mais il entre.
SCENE III. ORESTE, HERMIONE, CLÉONE. OREaTE. Ah , Madame !
est-il vrai qu'une fois Oreste , en vous cherchant , obéisse à vos lois? Ne
m'a-t-on point flatté d'une fausse espérance ? Avez- vous en effet souhaité
ma présence ? Croirai-je que vos yeux , à la fin désarmés , Veulent.,..
HEB.MIONE. Je veux savoir, Seigneur, si vous m'aimez. ORESTE. Si je
vous aime I ô dieux ! Mes serments , mes parjures , Ma fuite , mon retour ,
mes respects , mes injures , Mon désespoir , mes yeux de pleurs toujours
noyés j

ACTE IV, SCENE III. ai5 Quels témoins croirez-vous , si vous ne les croyez ? Vengez-moi , je crois tout. OBESTE. Hé bien , allons , Madame , Mettons encore un coup toute la Grèce en flamme : . M Prenons , en signalant mon bras et votre nom , Vous , la place d'Hélène , et moi , d'Agamemnon^ De Troie en ce pays réveillons les misères ; Et qu'on parle de nous ainsi que de nos pères. Partons ^ je suis tout prêt. HERMIONE. Non , Seigneur , demeurons Je ne veux pas si. loin porter de tels affronts. Quoi ! de mes ennemis couronnant Tinsolence , J'irois attendre ailleurs une lente vengeance ? Et je m'en remettrai au destin des combats , Qui peut-être à la fin ne me vengeroit pas ? Je veux qu'à mon départ toute l'Épire pleure. Mais , si vous me vengez , vengez-moi dans une heure. Tous vos retardements sont pour moi des refus. Courez au tçmpête. H faut immoler. ... I ♦ i- • ♦ • . ; ORESTE, Qui? HERMIONE. . Pyrrhus. ORESTE. Pyrrhus 3 Madame !

ai6 ANDROMAQUE. ' ERMIONE. . Hé quoi ! votre haine
 chancelle ? Ah ! courez , et craignez que je ne vous rappelle. N^alléguez
 point des droites que je veux oublier j Et ce n'est pas à vous à le justifier.
 ORESTE. » Moi ! je Texcuserois ! Ah ! vos bontés , Madame , Ont gravé
 trop avant ses crimes dans mon ame. Vengeons-nous , j'y consens, mais par
 d'autres chemins j Soyons ses ennemis , et non ses assassins : Faisons de sa
 ruine une juste conquête. Quoi ! pour réponse aux Grecs porterai-je sa tête ?
 Et n'ai-je pris sur moi le soin de tout l'état , Que pour m'en acquitter' par un
 assassinat? Souffrez , au nom dès* dieux , que la Grèce s'explique , Et*
 qu'il meure chargé de la haine publique. Sou venez- vous qu'il règne , et
 qu'un front couronné HERMIOKE. . ^ ■ . , , Ne vous suffit-il pas que je
 l'ai condamné? N^ vous suffit-il pas que ma gloire offensée Demande une
 victime à moi seule adressée ; Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé ; .
 Que je le hais ; enfin , Seigneur , que je l'aimai ? Je ne rji'en cache point ;
 l'ingrat m'avoit su plaire , Soit qu'ainsi l'ordonnât mon amour ou mon père ,
 N'importe : mais enfin réglez-vous là-dessus. Malgré mes vœux , Seigneur ,
 honteusement déçus , Malgré la juste horreur que son crime me donne ,
 Tant qu'il vivra, craignez que jemèiui pardonna.

ACTE IV, SCENE III. ai7 Doutez jusqu'à sa mort d'un courroux incertain ; S'il ue meurt aujourd'hui , je puis l'aimer demain. ORESTE. Hé bien , il fiiut le perdre , et prévenir sa grâce : Il faut.... Mais cependant que faut-il que je fasse? Comment puis-je sitôt servir votre courroux? Quel chemin jusqu'à lui peut conduire mes coups ? A peine suis-je encore arrivé dans l'Épire , Vous voulez par mes mains renverser un empire ; Vous voulei qu'un roi naeure ; et pour son châtiment Vous ne donnez qu'un jour, qu'uneheure, qu'un moment : Aux yeux de tdt son peuple ilr faut que je l'opprime. Laissez-moi vers l'autel conduire ma victime , Je ne m'en défends plus ; et je ne veux qu'aller Reconnoître la place où je dois l'immoler : Cette nuit .je vous sers , cette nuit je l'attaque. HERMIOKE. Mais cependant ce jour il épouse Andromaque ; Dans le temple déjà le trône est élevé , Ma honte est confirmée , et son crime achevé. Enfin qu'attendez- vous? il vous offre sa tête : Sans gardes , sans défense il marche à cette fête ; Autour du fils d'Hector il les fait tous ranger ; Il s'abandonne au bras qui voudra me venger. Voulez-vous , malgré lui , prendre soin de sa vie ? Armez , avec vos Grecs , tous ceux qui m'ont suivie ; Soulevez vos amis ; tous les miens sont à vous : Il me trahit , vous trompe , et nous méprise tous. Mais qtioi ! déjà leur haine est égale à la mienne ;

fli8 ANDROMAQUE. Elle épargne à regret Fépoux d'une
Troyerine* Parlez , mon ennemi ne vous peut écliapper , Ou plutôt il ne faut
que les laisser frapper, G)nduisez ou suivez une fureur si belle ; Revenez
tout couvert du sang de Finfidèle : Allez; en cet état soyez sûr de mon cœur.
OBESTE. Mais , Madame , songez. . . . HERMIONE, Ah î c'en est trop ,
Seigneur, Tant de raisonnements offensent ma colère. J'ai voulu vous
donner les moyen! de me plaire , Rendre Oreste content : mais enfin , je
vois bien Qu'il veut toujours se plaindre , et ne mériter rien. Partez : allez
ailleurs vanter votre constance , Et me laissez ici le soin de ma vengeance.
De mes lâches bontés mon courage est confus ; Et c'est trop en un jour
essuyer de refds. Je m'en vais seule au temple où leur hymen s'apprête , Où
vous n'osez aller mériter ma conquête : Là , de mon ennemi je saurai
m'approcher ; Je percerai le cœur que je n'ai pu toucher ; Et mes sanglantes
mains , sur moi-même tournées y Aussitôt , malgré lui , joindront nos
destinées ; Et , tout ingrat qu'il est , il me sera plus doux De mourir avec lui
, que de vivre avec vous. ORESTE. Non , je vous priverai de ce plaisir
funeste. Madame ; il ne mourra que de la main d'Oreste.

ACTE IV, SCENE IV. 219 Vos ennemis par moi vont vous être immolés , Et vous reconnoîtrez mes soins , si vous voulez. HERMIONE.

Allez. De votre sort laissez-moi la conduite , Et que tous vos vaisseaux soient prêts pour notre fuite. SCÈNE IV. HERMIONE, CLÉONE.

CLÉONE. Vous vous perdez , Madame , et vous devez songer. . . .

HERMIONE. Que je me perde ou non , je songe à me venger. Je ne sais même encor , quoi qu'il m'ait pu promettre , Sur d'autres que sur moi si je dois m'en remettre : Pyrrhus n'est pas coupable à ses yeux commeaux miens; Et je tiendrai mes coups bien plus sûrs que les siens. Quel plaisir de venger moi-même mon injure , De retirer mon bras teint du sang du parjure , Et pour rendre sa peine et mes plaisirs plus grands , De cacher ma rivale à ses regards mourants ! Ah ! si du moins Oreste , en punissant son crime , Lui laissoit le regret de mourir ma victime ! Va le trouver : dis-lui qu'il apprenne à l'ingrat Qu'on l'immole à ma haine , et non pas à l'état. Chère Cléone , cours : ma vengeance eût perdue , S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue. ^ CLÉONE. Je vous obéirai. Mais qu'est-ce que je vôi?

220 ANDROMAQUE. O dieux ! qui Tauroit cru , Madame ? c'est le roi ! HERMIONE. Ah ! cours après Oreste ; et dis-lui , ma Cléone y, Qu'il n'entreprenne rien sans revoir Hermione. SCÈNE V. PYRRHUS, HERMIONE, PHŒNIX. PYRRHUS. Vous ne m'attendiez pas , Madame ; et je vois bien Que mon abord ici trouble votre entretien. Je ne viens point armé d'un indigne artifice^ D'un voile d'équité couvrir mon injustice : Il suffit que mon cœur me condamne tout bas ; Et je soutiendrois mal ce que je ne crois pas. J'épouse une Troyenne : oui , Madame j et j'avoue Que je vous ai promis la foi que je lui voue. Un autre vous diroit que , dans les champs troyens , Nos deux pères , sans nous , formèrent ces liens j Et que , sans consulter ni mon choix ni le vôtre , Nous fûmes , sans amour , engagés l'un à l'autre : Mais c'est assez pour moi que je me sois soumis. Par mes ambassadeurs mon cœur vous fut promis j Loin de les révoquer , je voulus y souscrire : Je vous vis avec eux arriver en Epire j Et , quoique d'un autre œil l'éclat victorieux Eût déjà prévenu le pouvoir de vos yeux , Je ne m'arrêtai point à cette ardeur nouvelle ^ Je voulus m'obstiner a vous être fidèle*

ACTE IV, SCENE V. %2i Je vous reçus en reine , et, jusques à ce jour , J'ai cru que mes serments me tiendroient lieu d'amour. Mais cet amour l'emporte ; et , par un coup funeste , Andromâque m'arrache un cœur qu'elle déteste : L'un par l'autre entrsdnés , nous courons à l'autel Nous jurer, malgré nous , un amour immortel. Après cela , Madame , éclatiez contre un traître , Qui l'est avec douleur , et qui pourtant veut l'être. Pour moi , loin de contraindre un si juste courroux , Il me soulagera peut-être autant que vous. Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures : Je crains votre silence , et non pas vos injures : Et mon cœur , soulevant mille secrets témoins , M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moinsy HERMIONE. Seigneur , dans cet aveu dépouillé d'artifice. J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice ; Et que voulant bien rompre un nœud si solennel , Vous vous abandonniez au crime en criminel. Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse Sous la servile loi de garder sa promesse ? Non , non , la perfidie a de quoi vous tenter ; Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter. Quoi ! sans que ni serment ni devoir vous retienne , Rechercher une Grecque , amant d'une Troyenne ! Me quitter , me reprendre , et retourner encor De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector ! Couronner tour à tour l'esclave et la princesse ! Immoler Troie aux Grecs , aux fils d'Hector la Grèce ! Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi ,

MI ANDRÔMAQUE. D'un héros qui n'est point esclave de sa foi.
Pour plaire à votre épouse , il vous faudroit peut-être Prodiguer les doux
noms de parjure: et de traître. Vous veniez de mon front observer la pâleur ,
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur : Pleurante après son char vous
voulez qu'on me voie. Mais , Seigneur , en un jour ce seroit trop de joie ; Et
, sans chercher ailleurs des titres empruntés , Ne vous sufËt-il pas de ceux
que vous portez ? Du vieux père d'Hector la valeur abattue Aux pieds de sa
famille expirante à sa vue , Tandis que dans son sein votre bras enfoncé
Cherche un reste de sang que l'âge avoit glacé ; Dans des ruisseaux de sang
Troie ardente plongée j De votre propre main Polixène égorgée Aux yeux
de tous les Grecs indignés contre vous : Que peut-on refuser à ces généreux
coups ? PYRRHUS. Madame, je sais trop à quel excès de rage La
vengeance d'Hélène emporta mon courage ; Je puis me plaindre à vous du
sang que j'ai versé j Mais enfin je consens d'oublier le passé. Je rends grâces
au ciel , que votre indifférence De mes heureux soupirs m'apprenne
l'innocence. Mon cœur , je le vois bien , trop prompt à se gêner , Devoit
mieux vous connoître , et mieux s'examiner. Mes remords vous faisoient
une injure mortelle : Il faut se croire aimé pour se croire infidèle. Vous ne
prétendiez point m'arrêter dans vos fers : Je crains de vous trahir , peut-être
je vous sers.

ACTE IV, SCENE V* m5 Nos cœurs n'éloient point
faits dépendants l'un de l'autre : Je suis mon devoir , et vous cédiez au
vôtre. Rien ne vous engageoit à m'aimer en effet. HERMIONE. Je ne t'ai
point aimé , cruel ? qu'ai-je donc fait ? J'ai dédaigné pour toi les vœux de
tous nos princes j Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provixices j J'y
suis encor , malgré tes infidélités , Et malgré tous mes Grecs , honteux de
mes bontés : Je leur ai commandé de cacher mon injure ; J'attendois en
secret le retour d'un parjure j J'ai cru que tôt ou tard , à ton devoir rendu , Tu
me rapporterois un cœur qui m'étoit dû. Je t'aimois inconstant ; qu'aurois-je
fidt fidèle? Et même , en ce moment , où ta bouche cruelle Vient si
tranquillement m'annoncer le trépas , Ingrat, je doute encor si je ne t'aime
pas. Mais , Seigneur , s'il le faut , si le ciel en colère Réserve à d'autres yeux
la gloire de vous plaire, Achevez votre hymen , j'y consens ; mais , du
moins , Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins. Pour la dernière fois
je vous parle peut-être; Difiérez-le d'un jour, demain vous serez maître....
Vous ne répondez point?.... Perfide, je le voi, Tu comptes les moments que
tu perds avec moi. Ton cœur , impatient de revoir ta Troyenne , Ne souffre
qu'à regret qu'une autre t'entretienne : Tu lui parles du cœur , tu la cherches
des yeux. Je ne te retiens plus, sauve- toi de ces heux : Va lui jurer la foi que
tu m'avois jurée;

324 ANDROMAQUE Ya pro&ner des dieux la mà)esté sacrée*
Ces dieux , ces justes dieux n'auront pas oublié Que les mêmes serments
avec moi font lié. Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne ; Va
y cours : mais crains encor d'y trouver Hermione. SCÈNE VL PYRRHUS,
PHŒNIX PHŒNIX. SEiA KEUR , VOUS entendez. Gardez de négliger Une
amante en fureur qui cherche à se venger* Elle n'est en ces lieux que trop
bien appuyée ; La querelle des Grecs à la sienne est liée : Oreste l'aime
encore ; et peut-être à ce prix... PYRRHUS. Andromaque m'attend.
Phœnix, garde son fils. FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIÈME. SCÈNE PREMIÈRE. HERMIONE, Où
suis-je ? qu'ai-je fait ? que dois-je faire encore ? Quel transport me saisit ?
quel chagrin me dévore ? Errante et sans dessein , je cours dans ce pajais.
Ah ! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ? Le cruel ! de quel œil il m'a
congediée I Sans pitié , sans douleur au. moins étudiée ! L'ai-je vu se
troubler, et me plaindre un moment ? En ai-je pu tirer un seul gémissement ?
Muet à mes soupirs , tranquille à mes alarmes , Semblait-il seulement qu'il
eût part à mes larmes ? Et je le plains encore ! et , pour comble d'ennui ,
Mon cœur , mon lâche cœur s'intéresse pour lui ! Je tremble au seul penser
du coup qui le menace ! Et prête à me venger je lui fais déjà grâce ! Non ,
ne révoquons point l'arrêt de mon courroux : Qu'il périsse. Aussi bien il ne
vit plus pour nous. Le perfide triomphe , et se rit de ma rage : Il pense voir
en pleurs dissiper cet orage ; Il croit que , toujours foible , et d'un cœur
incertain, Je parerai d'un bras les coups de l'autre main. Il juge encor de moi
par mes bontés passées. Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées : I. »
i5

326 • ANDROMAQUE. Triomphant dans le temple , il ne s'informe pas Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas. Il me laisse , l'ingrat , cet embarras fineste.. Non , non y encore un coup , laissons agir Oreste. Qu'il meure , puisqu'enfin il a dû le prévoir , Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir.... A le vouloir? Hé quoi ! c'est donc moi qui l'ordonne? Sa mort sera l'effort de l'amour d'Hermione ? Ce prince , dont mon cœur se faisoit autrefois Avec tant de plaisir redire les exploits ; A qui même en secret je m'étois destinée • Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée ; Je n'ai donc traversé tant de mers , tant d'états , Que pour venir si loin préparer son trépas ? L'assassiner, le perdre? Ah ! devant qu'il expire;... SCÈNE II. HERMIONE, CLÉONE. HERMIONE. Ah ! qu'ai-je fait , Cléone ? et que viens-tu me dire? Que dit Pyrrhus ? CLÉONE. il est au comble de ses vœux , Le plus fier des mortels , et le plus amoureux. Je l'ai vu vers le temple , où son hymen s'apprête ^ Mener en conquérant sa nouvelle conquête; Et d'un œil où brilloient sa joie et son espoir, S'enivrer , en marchant , du plaisir de la voir.

ACTE V, SCENE II. 227 Andromaque, au travers de mille cris de joie,. Porte jusqu'aux autels le souvenir' de Troie j Incapable toujours d'aimer et de haïr , Sans joie et sans murmure elle semble obéir.

HERMIONE. Et Fingrat? jusqu'au bout il a poussé l'outi'age? Mais as-tu bien , Cléone , observé son visage ? Tt Goûte-t-il des plaisirs tranquilles et parfaits? JVa-t-il point détourné ses yeux vers le palais ? Dis-moi , ne t'es-tu point présentée à sa vue ? L'ingrat a-t-il rougi lorsqu'il l'a reconnue? Son trouble avouoit-il son infidélité ? A-t-il jusqu'à la fin soutenu sa fierté ?

CliÉOKE. Madame, il ne voit rien. Son salut et sa gloire Semblent être avec vous sortis de sa mémoire. Sans songer qui le suit, ennemis ou sujets , Il poursuit seulement ses amoureux projets. Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde , Et croit que c'est lui seul que le péril regarde. Phœnix même en répond , qui Fa conduit exprès Dans un fort éloigné du temple et du palais. Voilà , dans ses transports , le seul soin qui lui reste. HERMIONE. Le perfide ! il mourra. Mais que t'a dit Oreste? ■ CliÉONE. Oréste , avec ses Grecs , dans le temple est entré. HERMIONE.. / Hé bien ! à me venger n'est-il pas préparé?

228 ANDBLOMAQUÊ, GLIÉONE. Je ne sais. HERMIONE. Tu ne sais ! Quoi donc ! Oreste encore, Oreste me trahit? CLÉONE. Oreste vous adore ; Mais de mille remords son esprit combattu Croit tantôt son amour , et tantôt sa vertu. Il respecte en Pyrrhus Thonneur du diadème ; Il respecte en Pyrrhus Achille et Pyrrhus même : Il craint les Grecs , il craint l'univers en courroux j Mais il se craint, dit-il, soi-même plus que tous. Il voudroit en vainqueur vous apporter sa tête : Le seul nom d'assassin l'épouvante et l'arrête. Enfin il est entré , sans savoir dans son cœur S'il en devoit sortir coupable ou spectateur. HEHMIONE. Non , non , il les verra triompher sans obstacle ; Il se garddra bien de troubler ce spectacle : Je sais de quels remords son courage est atteint ; Le lâche craint la mort ^ et c'est tout ce qu'il craint Quoi ! sans qu'elle employât une seule prière , Ma mère en sa faveur arma la Grèce entière ; Ses yeux pour leur querelle, en dix ans de combats, Virent périr vingt rois qu'ils ne connoissoient pas ; Et moi , je ne prétends que la mort d'un parjure , Et je charge un amant du soin de mon injure j Il peut me conquérir à ce prix sans danger j

ACTE V, SCENE III. ^2g Je me livre moi-même , et ne puis me venger ! Allons. C'est à moi seule à me rendre justice» . Que de crijs de douleur le temple retentisse : De leur hymen fatal troublons Févénement ; Et qu'ils ne soient unis , s'il se peut , qu'un moment. Je ne choisirai, point dans ce désordre extrême : Tout me sera Pyrrhus , fut-K:e .Oreste lui-même. Je mourrai.. Mais au* moins ma mort me vengera ; Je ne mourj:ai paa seule , "et quelqu'un me suivra. SCÈNE III. ORESTE, HERMIÔNE, CLÉON^. 9 ORESTE. Madame , c'en est Ëdt , et vous êtes servie : Pyrrhus rend à l'autel son infidèle vie. HERMIONE. n est mort! ORESTE. n expire , et nos Grecs irrités Ont lavé dans son sang ses infidélités. Je vous l'avois promis ; et quoique mon courage Se fît de ce oomjdot une funeste image , J'ai couru vers le temple , où nos Grecs dispersés Se sont jusqu'à l'autel dans la fouJe glissés. Pyrrhus m'a reconnu , mais sans changer de face : Il sembloît que ma vue excitât son audace : Que tous les Grecs , bravés en leur ambassadeur ^ Dussent de 3on hymen relever la splendeur.

a3o ANDROMAQITE. ' 4 • Enfi, avec transpart prenant son
 diadème, Sur le* front d'Andromaque il Ta pôâé lui-même; ce Je vous
 donne, à-t-il dit , ma èouôrôklie et maBoi; Andromaque , régnerez sur rEpiré et
 àûi^-môî. ce Je voue à votre fils'une amitié de père ; ce J'en atteste les
 dieux, je le jure à sa rière : ;; a Pour tous mes ennemis je déclare les siens ,
 ce Et je le recoiinoîs pour le roi des Troyens. i> A ces mots, qui dû peuple
 attiroiëht lé suffrage, ' Nos Grecs n'ont répondu que ^ar un cri de rage ;
 L'infidèle s'est vu partout envelopper , Et je n'ai pu trouver de place pour
 frapper. Chacun se disputoit la gloire de l'abattre. Je l'ai vu dans leurs mains
 quelque temps se débattre , Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober;
 Mais enfin à l'autel il est allé t6mbe*if . ' * Du peuple épouvanté j'ai traversé
 la jprèsse' Pour venir de ces lieux enleva: ma princesse, Et regagner le port
 , où bientôt nos amis Viendront couverts du sang que je vous ai promis.
 HERMIONE. Qu'ont-ils &it? PetrdoAtiez à leur impatience : Ils ont , je le
 vois bien , trahi votre vengeance j Vous vouliez que ma hain portât les
 premiers coups j Qu'il sentît en mourant qu'il expiroit pour vous. Mais c'est
 moi dont l'ardeur leur a servi d'exemple : Je les ai pour vous seule entraînés
 dans le temple , Madame j et vous pouvez justement vous flatter

ACTE V, SCENE III. a3i D'ane mort ^ue leurs braa n'ont fait
qu'exécuter. Vous seule avez poussé les coups*. •• HERMIOLİfi. ' » Tais-toi,
perfıde, Et n'impujte qu'à toi ton lâche parricide. Va faire chez tes Grecs
admirer ta fiireur , Va; je la désaYo^^, et tu me fais horreur. Barbare !
qu'asr-tu fait ? Avec quelle furie As-tu tranché le cours d'une si belle vie ?
Avez-vous pu , cruels, l'itximoler aujourd'hui Sans que tout votre sang se
soulervât pour lui ? Mais parle : de son sort qui t'a rendu l'arbitre? Pourquoi
l'assassiner ? qu'ft-t-il Eût? à quel titre ? Qui te l'a dit? OR£STE. O dieux !
Quoi ! ne m'avez-vous pas , Vous-même , ici*, tantôt , ordonné son trépas ?
HSRMIOKB. Ah ! falloit-3 en croire une amante insensée? Ne devois-tu
pas lire au fond de ma pensée ? Et ne voyois-tu pas , dans mes
emportements , Que mon cœur démentoıit ma bouche à tous moments?
Quand je l'äurois voulu , falloit-il y souscrire ? N'as-tu pas dü cent fois te le
faire redire ? Toi-même avant le coup me venir consulter? Y revenir encore
, ou plutôt m'éviter ? Que ne mé laissoıs-tu le soin de ma vengeance ? Qui
t'amène en des lieux où Ton fuit ta présence ? Voilà de ton amour le
détestable firuit : Tu m^apportois , cruel , le malheur qui te suit.

The text on this page is estimated to be only 29.60% accurate

123^ ANDROMAQUE. C'est toi dont l'ambassade à tous les -
deux fatale , ' lu a. fait pour son- malheur pencher vers 91a rivale.* Nous le
verrions encor nous partager ses soins : Il m'aimeroit peut-être; il le
feindroit du moins. Adieu. Tu peiix piarlir. Je demeure en Epire ; Je renonce
à la Grèce , à Sparte , k son empire , A toute ma famiUe ; et c'est assez pour
moi , .Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toL SCÈNE IV....
GRESTE. Que vois-je^ est-ceHermione?etqueTiens-jêd^entendre? Pour qui
coule le sang que je viens de répandre? Je suis , si je l'en crois , un traître ,
un assassin. Est-ce Pyrrhus qui meurt? Et suis-je Oreste enfin ? Quoi !
j'étouffFe en mon cœur la raison qui m'éclaire ; J'assassine à regret un roi
que je révère ; Je viole en un jour les droits des souverains , Ceux des
ambassadeurs , et tous ceïux des humains , Ceux même des autels, où ma
fureur l'assiège ; Je deviens parricide > assassin , sacrilège j Pour qui ? pour
une ingrate à qui je le promets , ' Qui même, s'il ne meurt ,. ne me verra
jamais , . Dont j'épouse la rage : et quand je l'ai servie , Elle me redemande
et son sang et sa vie ! . Elle l'aime ! et je suis un monstre furieux ! Je la vois
pour jamais s'éloigner de mes yeux ! Et l'ingrate en fuyant me laisse pour
salaire T0U9 les noms odieux que j'ai pris pour lui plaire !

ACTE V, SCENE V. a53 r S C È N E V. ORESTE, PTLADE,
soldats. PYIIADE. Iii faut partir , Seigneur. Sortons de ce palais , Ou bien
résolvons-nous de n'en sortir jamais. Nos Grecs pour un moment en
défendent la porte; Tout le peuple assemblé nous poursuit à main forte. Aux
ordres d'Andromaque ici tout est soumis ; Ds la traitent en reine , et nous
comme ennemis. Andromaque elle-même , à Pyrrhus si rebelle , Lui rend
tous les devoirs d'une veuve fidèle , Commande qu'on le venge; et peut-être.
qu'encor Elle poursuit sur nous la vengeance d'Hector, Allons. N'attendons
pas que l'on nous environne ; Nos Grées nous rejoindront •: et tandis
qu'Hermione Tient encore le peuple autour d'elle arrêté , Voilà notre chemin ,
marchons de ce côté. ORESTÊ. Non 5 non , c'est Hermione , amis , que je
veux suivre j A son dernier arrêt je ne puis plus survivre; Partez : j'ai fait le
crime , et je vais l'expier. PYIIADE. Hermione , Seigneur ? il la faut
oublier; Quoi ! toujours l'instrument et l'objet de sa rage , Cherchez-vous
chez les morts quelque nouvel outrage? Et parce qu'elle 'meurt faut-il que
vous mouriez?

234 ANDROMAQUK- ^ ORESTE. Elle meurt ! dieux !

qu'entends-je ? y.YIiADB. Hé quoi ! vous F ignorez? En rentrant dans ces lieux nous l'avons rencontrée Qui couroit vers le temple , inquiète , égarée. Elle a trouvé Pyrrhus porté par des soldats Que son sang excitoit à venger son trépas. Sans doute à cet objet sa rage s'est émue. Mais du haut de la porte enfin nous l'avons vue ; Un poignard à la main sur Pyrrhus se courber. Lever les yeux au ciel , se frapper , et tomber. ORESTE. Grâce aux dieux, mon malheur pa^çemon espérance! Oui , je te loue , ô ciel , de ta persévérance ; Appliqué sans relâché au soin de me punir , Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir : Ta haine a pris plaisir à former ma misère ; J'étois né pour servir d'exemple à ta tolère, Pour être du malheur un modèle accompli : Hé bien , je meurs content , et mon sort est rempli. Où sont ces deux amants ? Pour couronner ma joie , Dans leur sang, dans le mien , il faut que je me noie ; L'un et l'autre en mourant je les veux regarder : Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder. Mais, quelle épaisse nuit tout-à-coup m'environne? De quel côté sortir ? D'où vient que je frissonne ? Quelle horreur me saisit? Grâce au ciel, j'entrevois... Dieux, quels ruisseaux de sang coulent autour de moi !

ACTE V, SCENE V. 335 FYIiAOE. Ah Seigneur ! ORE8TE.

Quoi ! Pyrrhus , je te rencontre encore ! Trouverai-je partout un rival que j'abhorre ? Percé de tant de coups , conunent t'es-tu sauvé ? Tiens , tiens , voilà le coup que je t'ai réservé. Mais que vois-je ? A mes yeux Hermione l'embrasse ! Elle vient l'arracher au coup qui le menace ! Dieux ! quels afireux regards elle jette sur moi ! Quels démons , quels serpents traîne-t-elle après soî ? Hé bien , filles d'enfer , vos mains sont-elles prêtes ? Pour qui sont ces serpents qui si£9ent sur vos têtes ? A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit ? Venez-vous m'enlever dans l'étemelle nuit ? Venez : à vos fureurs Oreste s'abandonne. Mais non , retirez-vous, laissez faire Hermione : L'ingrate mieux que vous saura me déchirer; Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer. PYIiADE. Il perd le sentiment. Amis , le temps nous presse ; Ménageons les moments que ce transport nous laisse. Sauvons-le. Nos eflForts deviendroient impuissants S'il reprenoit ici sa rage avec ses sens. FIN d'ANDROMAQUE.

The text on this page is estimated to be only 3.46% accurate

-V t • ■ ■ ^ - - • f * I I > ' i > I ' < M • • « • « ' . - • / ■ r . , . . . » \ ■ »
\ • f I • ■ • • • I • r

LES PLAIDEURS, COMÉDIE. 1668.

PREFACE. Quand je lus les Guêpes d'Aristophane^ je ne songeois guère que j'en dusse faire les Plaideurs. J'avoye qu'elles me divertirent beaucoup^ et que j'y trouvai quantité de plaiâneries qui me tentèrent d'en faire part au public; mais c'étoit en les mettant dans la bouche des Italiens^ à qui je les avois destinées comme une chose qui leur appartenoit de plein droit. Le juge qui saute par les fenêtres^ le chien criminel et les larmes de sa famille^ me sembloient autant d'incidents dignes de la gravité de Scarampuche. Le départ de cet acteur interrompit mon dessein^ et fit naître l'envie à quelques-uns de mes amis de voir sur notre théâtre un échantillon d'Aristophane^ Je ne me rendis pas à la première proposition qu'ils m'en firent : je leur dis que quelque esprit que je trouvasse dans cet auteur .mon inclination ne me porteroit pas à l« prendre pour mo

340 PRÉFACE. dèle, si j'avois à faire une comédie; et que j'aimerois beaucoup mieux imiter la régularité de Ménandre et de Térence, que la liberté de Plaute et d'Aristophane* On me répondit que ce n'étoit pas une comédie qu'on me demandoit^ et qu'on vouloit seulement voir si les bons mots d'Aristophane auroient quelque grâce dans notre langue. Ainsi ^ moitié en m'encourageant ^ moitié en mettant eux-mêmes la main à l'œuvre^ mes amis me firent commencer une pièce qui ne tarda guère à être achevée. Cependant la plupart du monde ne se soucie point de l'intention ni de la diligence des auteurs. On examina d'abord. mon amur sèment comme on auroit fait une tragédie. Ceux même qui s'y étoient le. plus divertis eurent peur de n'avoir pas ri dans les règles , et trouvèrent mauvais que je n'eusse pas songé plus sérieusement à les faire rire. Qaelques autres s'imaginèrent qu'il étoit bienséant à eux de s'y ennuyer, et que les matières de palais ne pou voient pas être un

PRÉFACE. a4i. sujet de divertissement pour les gens de cour. La pièce fut bientôt après jouée à Versailles. On ne fit point de scrupule de ^V réjouir j et. ceux qui avoient cru se déshonorer de rire à Paris, furent peut-être obligés de rire à Versailles pour se faire honneur. b ^ Ils auroient tort à la vérité s'ils me reprochoient d'avoir fatigué leurs oreilles de trop de chicane. C'est une langue qui m'est plus •étrangère qu'à personne; et je n'en ai employé que quelques mots barbares que je puis avoir appris dans le cours d'un procès que ni mes jugeë ni moi n'avons jamais bien «entendu. Si j'appréhende quelque chose , c'est que des personnes un peu sérieuses ne traitent de badineries le procès du chien et les extravagances du juge. Mais enfin je traduis Aristophane, et l'on doit se souvenir qu'il nvoit affaire à des spectateurs assez difficiles. > Les Athéniens savoient apparemment ce q ue x^'étoit que le sel attiquej et ils étoient bica ï. i6

a43 PRÉFACE. snrs, quand ila avoient ri d'une chose > qu'ils n'avoient pas ri d'une sottise. Pour moi, je trouve qu'Aristophane a eu raison de pousser les choses au-delà du vraisemblable. Les juges de l'Aréopage n'auroient pas peut-être trouvé bon qu'il eût marqué au naturel leur avidité de gagner, les bons. tours de leurs secrétaires, et les forfanteries de leurs avocats. Il étoit à propos d'outrer un peu les personnages pour les empêcher de se reconnoître : le public ne laissoit pas de discerner le vrai au travers du ridicule; et je m'assure qu'il vaut mieux avoir occupé l'impertinente éloquence^ de deux orateurs autour d'un chien.' accusé, que si l'on avoit mis sur la sellette un véritable criminel, et qu'on eût intéressé les spectateurs à la vie d'un homme^r Quoi qu'il en soit, je puis dire que notre siècle n'a pas été de plus mauvaise humeur que le sien ; et que si le but de ma comédie étoit de faire rire, jamais comédie n'a mieux attrapé son but. Ce n'est pas que j'attende

The text on this page is estimated to be only 26.27% accurate

PRÉFACE. - a43 un grand honneur d'avoir a^sez long-tempsréjoui le monde; mais je me sais quelque gré de l'avoir fait sans qu'il m'en ait coûté une seule de ces sales, équivpques et de ces malhonnêtes plaidanteriejs q:ui coutent:mfijln« tenant si peu à la plupart de nos éËrivain'&^ et qui font retomher le théâtre dans la tur« pitude d'où quelques auteurs plus nîodesEed l'àvoient tiré. '.

The text on this page is estimated to be only 17.78% accurate

«^ri* « * * • • » ACTEURS. DÀNDIN , juge. tÉANDlle, fOs de
i)andin. CHICANEAU, bourgeois. i^ASELLE , fille de Chicaneau. X.A
COMTESSE. PETIT. iEAN , poirtier. L'INTIMÉ, secrétaire. . LE
SOUFFLEUR. La scène est dans une Tille de Basse-Normandie.

The text on this page is estimated to be only 7.75% accurate

« . ■.•I ï

The text on this page is estimated to be only 2.40% accurate

LES PLAIDEUUS j.jr.jf«^^ i jr'ha.ii

The text on this page is estimated to be only 22.32% accurate

m9^-€€€^9^^mm^>9mm!9€^t>9>€€9^% ^€9mm^90€
€i^4>9€>^99»^^99^ LES PLAIDEURS, COMÉDIE. !!■>%/>.
WVVmr>r>'0i'^^0%'i'^^0%^^^^^^^*i^^*^^^^^^*!V*!***^****^*^*!^*
'*!^!***^*^*^*!^*^*^*^*!^*^*^* ACTE PREMIER. SCÈNE PREMIERE.
PETIT JEAN j traînant un gros sac de prooès. J! A foi ! sur Vaxenir bien
fou qui se fiera* Tel qui rit vendredi dimanche pleurera» Un juge Tan passé
me prit à son service ; , . . Il m^avait fait yenir d'Amiens pour être suisse.
Tous ces Normands vouloient se divertir de nous : On apprend à hurler , dit
Fautre , avec les loi^ps. Tout Picard que j'étois , j'étois uH bon apôtre , Et je
Ëdsois claquer mon fouet tout comme un, autre, r Tous les plus gros
monsieurs me parloiept chapeau bas j, Monsieur de Petit Jean^ ah ! gros,
comme le \)ras. Mais:sans argent Thonneur n'est qu'une maladie* Ma foi !
j'étoijs un franc portier de comédie. On avoit beau heurter et m'ôter spn
chapeau ^ , On n'entroit point chez nous sans graisser le marteau.

246 " LES PLAIDEURS. Point d'argent , point de suisse ; et ma porte étoit close» Il est vrai qu'à Mcmsieur j'en rendois quelque chose. Nous comptions quelquefois. On me donnoit le soin De fournir la maison de chandelle et de foin : Mais je ny perdois rien. Enfin , vaille que vaille , J'aurois sur le marché fort bien fourni Ja paille. C'est dommage : il a voit le cœur trop au métier: ^ Tous les jours le premier aux plaids , et le dernier ; Et bien souvent tout seul , si l'on l'eût voulu croire , Il s'y seroit couché sans manger et sans boire. Je lui disois parfois : Monsieu?* Perrin Dandin , Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin. Qui veut voyager loin ménage sa monture ; Buvez , mangez , dormez, et faisons feu qui dure. Il n'en a tenu compte. Il a si bien veillé Et si bien fait , qu'on dit que son timbre est brouillé. Il nous veut tous juger les uns après les autres. Il marmote toujours certaines patenôtres Où je ne comprends rien. Il veut , bon gré, malgré , Ne se coucher qu'en robe et qu'en bonnet carré, n fit couper la tête à son coq , de colère , Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire ; Il disoit qu'un plaideur dont l'affaire alloit mal , Avoit graissé la patte à ce pauvre animal. Depuis ce bel arrêt , le pauvre homme a beau faire , Son fils ne souffre plus qu'on lui parle d'affaire. Il nous le fait garder jour et nuit , et de près : Autrement , serviteur , et mon homme est aux plaids. Pour s'échapper de nous , Dieu sait s'il est alègre. Pour moi, je ne dors plus : aussi je deviens maigre ,

ACTE I, SCENE II. ^47 C^est pitié. Je m'étends et ne &is que bâiller. Mais , veille qui voudra, voici mon oreiUer. Ma foi ! pour cette nuit , il faut que je m'en donne. Pour dormir dans la rue on n'ofifense personne. Pormons. (11 se couche par terre.) SCÈNE IL L'INTIMÉ , PETIT JEAN. li'INTIMÉ. Hé , Petit Jean ! Petit Jean. PETIT JEAN. (à part.) L'Intimé ! H a déjà bien peur de me voir enrhumé. li'INTIMÉ. Que diable ! si matin que fais-tu dans la rue ? PETIT IEAN. Est-ce qu'il faut toujours faire le pied de grue, Garder toujours un homme , et l'entendre crier ? Quelle gueule ! pour moi , je crois qu'il est sorcier. li'INTIMÉ. Bon! PETIT IEAN. Je lui disois donc j en me grattant la tête , Que je voulois dormir, (c Présente ta requête y> Comme tu veux dormir» , m^a-t-il dit gray émeut. Je dors en te contant la chose seulement. Bonsoir.

The text on this page is estimated to be only 25.51% accurate

.^48 LES PLAIDEURS, li'INTIMÉ. Comment , bonsoir ? Que le diable m'emporte Si.... Mais j^entends du bruit au-dessus de la porte, SCÈNE IIL İ)ANDIN, L'INTIMÉ, PETIT JEAN. DANDIN, à la fenêtre. Petit J£A]^ ! ITntimé ! li* I N TI M É , à Petit Jean; Paix. DANDIN. Je suis seul ici. Voilà mes guichetiers en défaut, Dieu merci. Si je leur donne temps , ils pourront comparoître j Çà, pour nous élargir, sautons par la fenêtre. Horudecour. li'INTIMÉ. ^ Ck>mme il saute ! PETIT JEAN. Oh , Monsieur ! je vous tien. . DANDIN. Au voleur ! au voleur ! PETIT 7EAN. Oh ! nous vous tenons bien. li'INTIMÉ. Vous avez beau crier. DANDIN. Main-forte ! Ton me tue f

ACTE I, SCENE IV. s49 SCENE IV. LÉANDRE, DANDIN,
L'ANTJmé, PETIT JEAN. liÉANDRB. Vite un flambeau , j'entends mon
père dans la rue. Mon père , si matin qui vous fait déloger? Où courez-vous
la nuit ? DANDIN. Je veux aller juger. liÉANDBE. Et qui juger? tout dort.
PETIT JEAN. Ma foi y je ne dors guères. liÉANDRE. Que de sacs ! IL en a
jusques aux jarretières. DANDIN. Je ne veux de trois mois rentrer dans la
maâsoru De sacs et de procès j'ai fait provision. liÉANDRE. Et qui vous
nourrira ? DANDIN. Le buvetier , je pense. liÉÀNDRE. Mais où dormirez-
vous , mon père ? DANDIN. A l'audience.

a5o LES PLAIDEURS. liÉAKBRE. Non , mon père , il vaut mieux que vous ne sortiez pas. Dormez chez vous ; chez vous faites tous vos repas. . Souflfirez ^e la raison enfin vous persuade : Et pour votre santé.... DANDIN. Je veux être malade. liÉANDRE. Vous ne Fêtes que trop. Donnez-vous du repos. Vous n'avez tantôt plus que la peau sur les os. > DANDIN. Du repos ? Ah ! sur toi tu veux régler ton père ! Crois-tu qu'un juge n'ait qu'à faire bonne chère , Qu'à battre le pavé comme un tas de galants ; Courir le bal la nuit, et le jour les brelans? L'argent ne nous vient pas si vite que l'on pense. Chacun de tes rubans me coûte une sentence. Ma robe vous fait honte. Un fils de juge ! Ah ! fi , Tu fais le gentilhomme : hé ! Dandin, mon ami. Régarde dans ma chambre et dans ma garderobe Les portraits des Dandins ; tous ont porté la robe : Et c'est le bon parti. Compare prix pour prix Les étrennes d'un juge à celles d'un marquis ; Attends que nous soyons à la fin de décembre. Qu'est-ce qu'un gentilhomme ? Un pilier d'antichambre. Combien en as-tu vu , je dis des plus huppés , A soufiBer dans leurs doigts dans ma cour occupés , Le manteau sur le nez , ou la main dans la poche ; Enfin , pour se chauffer , venir tourner ma broche]

ACTE I, SCENE IV, a5r Voilà comme on les traite. Hé ! mon pauvre gacçon , De ta défunte mère est-ce là la leçon ? Xta, pauvre Babonnette ! Hélas ! lorsque j'y pense , Elle ne manquoit pas une seule audience^ Jamais , au grand jamais , elle ne me quitta , Et Dieu sait bien souvent ce qu'elle en rapporta : Elle eût du buvetier emporté les serviettes , Plutôt que de rentrer au lOgis les mains nettes. Et voilà comme on fait les bonnes maisons. Va , Tu ne seras qu'un sot. liÉANJDRE. Vous VOUS morfondrez là , Mon père Petit Jean , remenez votre maître , Couchez-le dans son lit; fermez porte, fenêtre; Qu'on barricade tout , afin qu'il ait plus chaud. PETIT JEAN. Faites donc mettre au moins des garde-fous là-haut. BANDIN. Quoi ! l'on me mènera coucher sans autre fonne? Obtenez un arrêt comme il faut que je dorme. liÉANDRE. Hé ! par provision , mon père , couchez-vous. DANDIN. J irai ; mais je vais vous faire enrager tous : Je ne dormirai point. XiÉANDRE. Hé bien , à la bonne heure. Qu'on ne le quitte pas. Toi , l'Intimé , demeure.

aSa LES PLAIDEURS. SCÈNE V. LÉANDRE, L'INTIMÉ.

XiÉANDRE. Je veux f entretenir un moment sans témoin. li'iNTIMÉ. Quoi ? vous faut-il garder ? liÉANDRE. J'en aurois bon besoin. J'ai ma folie ,

hélas ! aussi bien que mon père. li'INTIMÉ. Oh ! vous voulez juger?

liÉANDRE^ montrant le logis dlsabelle. Laissons là le mystère. Tu connois ce logis;. li'INTIMÉ. Je vous entends enfin : Diantre ! l'amour vous tient au cœur de bon matin. Vous me voulez parler sans doute d'Isabelle^ Je vous l'ai dit cent fois , elle est sage , elle est belle j Mais vous devez penser que monsieur Chicaneau De son bien en procès consume le plus beau. Qui ne plaide-t-il point ? Je crois qu'à l'audience Il fera , s'il ne meurt , venir toute la France. Tout auprès de son juge il s'est venu loger : L'un veut plaider toujours , l'autre toujours juger. Et c'est un grand hasard , s'il conclut votre affaire Sans plaider le curé , le gendre et le notaire.

ACTE I, SCENE V. 255 liÉANBRE. Je le sais comme toi. Mais , malgré tout cela , Je meurs pour Isabelle. li'INTIMÉ. Hé bien, épousez-la. Vous n'avez qu'à parler , c'est une affaire prête. liÉANDRE. Hé ! cela ne va pas si vite que ta tête. Son père est un sauvage à qui je ferois peur. A moins que d'être huissier , sergent ou procureur. On ne voit point sa fille j et la pauvre Isabelle , Invisible et dolente , est en prison chez elle. Elle voit dissiper sa jeunesse en regrets , Mon amour en fumée , et son bien en procès. n la ruinera si Ton le laisse faire. Ne connottrois-tu pas quelque honnête faussaire Qui servît ses amis , en le payant , s'entend , Quelque sergent zélé ? li'iKTIMÉ. Bon ! Ton en trouve tant ! liÉAKDRE. Mais encore? li'INTIMÉ. Ah y Monsieur , si feu mon pauvre père Etoit encor vivant , c'étoit bien votre affaire. Il gagnoit en un jour plus qu'un autre en six mois : Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits. Il vous eût arrêté le carrosse d'un prince j U V0U5 l'eût pris lui-même : et si dans la province

The text on this page is estimated to be only 25.11% accurate

54 LES PLAIDEURS. Il se donnoit en tout vingt coups de nerfs de bœuf, Mon père , pour sa part , en emboursoit dix-neuf. Mais de quoi s'agit-il? Suis-je pas. fils de maître? Je vous servirai. liÉANDRE. Toi? I.*INTIM)S. • • • * jyUeux qu'un sergent peut-être. Tu porterois au père un fiux exploit? Hon , bon. liÉANDRE. Tu reridrbis à la fille, un billet ? li'lîTIMÉ, Pourquoi non? Je suis des deux métiers: l4ÉAJ^PREViens , je l'entends qui crie : Allons à ce dessein rêver ailleurs. SCÈNE VL • ... CHICANEAU, PETIT JEAN. CHICANEAU, allant et revenant. La Brie ^ Qu'on garde la maison , je reviendrai bientôt. Qu'on ne laisse monter aucune ame là-hautè

ACTE I, SCENE VI. 55 Fais porter cette lettre à la poste du
Maine : Prends-moi dans mon clapier trois lapins de garenne , Et chez mon
procureur porte-les ce matin. Si son clerc vient céans , fais-lui goûter mon
vin. Ah ! donne-lui ce sac qui pend à ma fenêtre. Est-ce tout ? Il viendra me
demander peut-être Un grand homme sec , là , qui me sert de témoin , Et
qui juré pour moi lorsque j'en ai besoin 3 Qu'il m'attende. Je crains que
mon juge ne sorte. Quatre heures vont sonner. Mais frappons à sa porte.
PETIT JEAN, entr'ouvrant la porte. Quid va là? CHICANEAU. Peut-on voir
Monsieur ? PETIT JEAN, fermant la porte. Non. CHICANEAU j frappant
à la porte. Pourroit-on Dire un mot à monsieur «on secrétaire ? ' PETIT
JEAN, fermant la porte. Non. CHICANEAU , frappant à la porte: Et
monsieur son portier ? PETIT JEAN. C'est moi-même. CHICANEAU* De
grâce , Buvez à ma santé , Monsieur.

a56 LES PLAIDEURS. PETIT 7£AK, prenant l'argent (fermant la porte.) Grand bien VOUS fesse ! Mais revenez demain. CHICANEAU. Hé ! rendez donc l'argent. Le monde est devenu sans mentir bien méchant. J'ai vu que les procès ne donnoient point de peine j Six écus en ga^oient une demi-douzaine. Mais aujourd'hui , je crois que tout mon bien entier Ne me suflBroit pas pour gagner un portier. Mais j^aperçois venir madame la comtesse De Pimbesche. Elle vient pour affaire qui presse.' SCÈNE VIL LA COMTESSE, CHICANEAU. CHICANEAU. Madame , on n'entre plus. liA COMTESSE. Hé bien ! Fai-je pas dit? Sans, mentir , mes valets me font perdre l'esprit. Pour les faire lever , c'est en vain que je gronde j Il faut que tous les jours j'éveille tout mon monde. CHICANEAU. Il Êiut absolument qu'il se fasse celer. XiA COMTESSE. Pour moi , depuis deux jours je ne lui puis parler. CHICANEAU. Ma partie est puissante , et j'ai lieu de tout craindre.

The text on this page is estimated to be only 29.23% accurate

ACTE II, SCENE VIL 267 . La comtesse. Après ce qu'on m'a fait ,
il ne faut plus se plaindre. CHICANEAU* Si pourtant j'ai bon droit* la
COMTESSE. Ah Monsieur ! quel arrêt ! chicanneau. Je m'en rapporte à
tous. Ecoutez , s'il vous plaît. XiA COMTESSE. Il faut que vous sachiez,
Monsieur, la perfidie ».»• CfICANEAY, Ce n'est rien dans le fond. LA
COMTESSi: ^ Monsieur) que je vous die. . . . CHICANE AU» Voici le fait.
Depuis quinze ou vingt ans en ça , Au travers d'un mieh pré certain ânon
passa, S'y vautra , non sans être un notable d'Hnmage y Dont je formai ma
plainte au juge du village. Je fais saisir l'ânon. Un eipert est nommé ; A
deux bottes de foin le dégât estimé. . Enfin , au bout d'un an sentence par
laquelle Nous sommes renvoyés hors de cour. J'en appelle. Pendant qu'à
l'audience on poursuit un arrêt , Remarquez bien ceci, Madame, s'il vous
plaît, Notre ami Drolichon, qui n'est pas une bête. Obtient pour quelque
argent un arrêt sur requête ; Et je gagne ma cause. A cela que fait-on? Mon
chicaneur s'oppose à Inexécution. I. 17

258 LES PLAIDEURS. Autre incident. Tandis qu'au, procès on travaille , Ma partie en mon pré laisse aller sa volaille. Ordonné qu'il sera fait rapport à la cour , Du foin que peut manger une poule en un jour. Le tout joint au procès. Enfin , et toute chose Demeurant en état , on appointe la cause Le cinquième ou sixième avril cinquante-six. J'écris sur nouveaux frais. Je produis , je fournis De dits , de contredits , enquêtes , compulsoires , Rapports d'experts , transports , trois interlocutoires , Grieffs et faits nouveaux , baux et procès-verbaux. J'obtiens lettres royaux, et je m'inscris en faux. Quatorze appointements, trente exploits, six instances, Six- vingts productions , vingt arrêts de défenses , Arrêt enfin. Je perds ma cause avec dépens, Estimé environ cinq à six mille francs. Est-ce là faire droit? est-ce là comme on juge? Après quinze ou vingt ans ! Il me reste un refiige , La requête civile est ouverte pour moi , Je ue suis pas rendu. Mais vous, comme je voi, Vous plaidez ? XA COMTESSE. Plût à Dieu ! CHICANEAU. J'y brûlerai mes livres. liA COMTESSE. CHICANEAU. Deux bottes de foin cinq à six mille livres.!

ACTE I, SCENE VII. 2^ Monsieur , tous mes procès alloient être finis : Il ne m^en restoit plus que quatre ou cinq petits.j Unn contre mon mari , l'autre contre mon père , Et contre mes enfants : ah Monsieur ! la misère ! Je ne sais quel biais ils ont imaginé , Ni tout ce qu'ils ont fait; mais on leur a donné Un arrêt par lequel, moi yêtue et nourrie, On me défend, Monsieur , de plaider de ma vie. CHICANEAU. De plaider ! liA COMTESSE. De plaider. CHICANEAU. Certes , le trait est noir. JT'en suis surpris. liA COMTESSE. Monsieur, fen suis au désespoir. CHICANEAU. Comment ! lier les mains aux gens de votre sorte ! Mais cette pension , Madame , est-çUe forte ? liA COMTESSE. Je n'en vivrois , Monsieur , que trop honnêtement. Mais vivre sans plaider, est-ce contentement? • CHICANEAU; i)es chicaneurs viendront nous manger jusqu'à l'ame, Et nous ne dirons mot ! Mais a'il vous plaît , Madame, Depuis quand plaidez-vous ?..

a6o LES PLAIDEURS, liA COMTESSE. n ne m'en souvient pas.
Depuis trente ans ^u plus. CHICANEAU. Ce n'est pas trop. liA
COMTESSE. Hélad! CHICANEAU. Et quel âge avez-vous? Vous avez bon
visage. liA COMTESSE. Hé ! quelque soixante ans. CHICANEAU.
Comment ! c'est le bel âge Pour plaider. liA COMTESSE. . Laissez faire, ils
ne sont pas au bouf • J'y v^endrai ma chemise ; et je veux rien ou tout.
CHICANEAU. Madame^ écoutez-moi. Voici ce qu'il faut faire. liA
COMTESSE. Oui, Monsieur, je vous crois comme mon propre père.
CHICANEAU. j'irois trouver mon juge. liA COMTESSE. Oh ! oui,
Monsieur, j'irai. CHICANEAU. Me jeter à ses pieds.

The text on this page is estimated to be only 28.45% accurate

ACTE I, SCENE VII. a6i liA COMTESSE^ Oui, je m'y jetterai.
Je l'ai bien résolu. CHICANEAU. Mais daignez donc m'entendre^ liA
COMTESSE. Oui, vous prenez la chose ainsi qu'il la &ut prendre^
CHICANEAU; • Avez-vous dit , Madame ? liA COMTESSE. Oui. 9
CHICANEAU. j'irois sans façon Trouver mon juge. liA COMTESSE. Hélas
! que ce Monsieur est bon ! CHICANEAU. Si vous parlez toujours , il faut
que je me taise* I,A COMTESSE. Ah ! que vous m'obligez ! je ne me sens
pas d'aise. CHICANEAU. J'irois trouver mon juge , et lui dirois. • • . liA
COMTESSE. Oui, CHICANEAU. Voiï Et lui dirois : Monsieur....

26^ LES PLAIDEURS. liA COMTESSE. Oui, Monsieur.
CHICANEAU.; Liez-moi. liA COMTESSE. Monsieur, je ne veux point être
liée. ' CHICANEAU. A l'autre? liA COMTESSE. Je ne la serai point.
CHICANEAU. Quelle humeur est la vôtre ! liA COMTESSE. Non.
CHICANEAU. Vous ne savez pas , Madame , où je viendrai. liA
COMTESSE. Je plaiderai , Monsieur , ou bien je ne pourrai.
CHICANEAU. Mais.... liA COMTESSE. Mais je ne veux point , Monsieur
, que Ton me lie. CHICANEAU. Enfin y quand une femme en tête a sa
folie. ... XiA COMTESSE. Fou vous-même. CHICANEAU. Madame ! liA
COMTESSE. Et pourquoi me lier ?

ACTE I, SCENE VIII. a65 CHICANEAU. Madame.... liA
COMTESSE. Voyez-vous ! il se rend familier. CHICANEAU. Mais,
Madame.... liA COMTESSE. Un crasseux qui n^a que sa chicane , Veut
donner des avis. CHICANEAU. Madame. liA COMTESSE. Avec son âne !
CHICANEAU. Vous me poussez. liA COMTESSE. Bon homme , allez
garder vos foin. CHICANEAU. Vous m'excédez. liA COMTESSE. Le sot !
CHICANEAU. Que n'ai-je des témoins? SCÈNE VIII. PETIT JEAN , LA
COMTESSE , CHICANEAU. PETIT JEAN. Voyez le beau sabbat qu'ils
font à notre porte. Messieurs , allez plus loin tempêter de la sorte*

a64 LES PLAIDEURS. CHICANEAU. Monsieur , soyez témoin
.... liA COMTESSE. Que Monsieur est un sot. CHICANEAU. Monsieur ,
vous l'entendez , retenez bien ce mot. PETIT JEAN , à la Comtesse. Ah !
vous ne deviez pas lâcher cette parole. liA COMTESSE. Vraiment, c'est
bien à Itii de me traiter de folle* PETIT JEAN. àChicaneau. Folle ! Vous
avez tort. Pourquoi l'injurier? CHICANEAU. On la conseille. PETIT JEAN,
Oh! liA COMTESSE. Oui , de me faire lier. PETIT JEAN. Oh Monsieur !
CHICANEAU. Jusqu'au bout que ne m'écoute-t-elle ! PETIT JEAN. Oh
Madame ! liA COMTESSE. Qui? moi , souffrir qu'on me querelle?
CHICANEAU. Une crieuse.

The text on this page is estimated to be only 28.85% accurate

ACTE I, SCENE VIII. a66 PETIT JEAN. Hé ! paix. liA
COMTESSE. Un chicaneur ! PETIT JEAN. Holà. CHICANEAU. Qui n'ose
plus plaider. liA COMTESSE. Que t'importe cela? Qu'est-ce qui t'en revient
, faussaire abominable? Brouillon? voleur? CHICANEAU, Et bon , et bon ,
de par le diable : Un sergent ! un sergent ! liA COMTESSE, Un huissier !
un huissier ! PETIT JEAN, 8cul. Ma foi , juge et plaideurs , il faudroit tout
her. FJ[N DU PREMIER ACTE* A

■t«v%%'^»fc%%/%/«v»/»«».^^%-0%i*»»»%*-^^ Va ■^■^■^l-,l-
^f^rlfv>J^n.uw^ ACTE SECOND, SCÈNE PREMIÈRE LÉANDRE,
L'INTIMÉ. L'INTIMÉ, JXIONSIEUR, encore un coup , je ne puis pas tout
faire ; Puisque je fais l'huissier , faites le commissaire. En robe , sur mes pas
, il ne faut que venir ; Vous aurez tout moyen de vous entretenir. Changez
en cheveux noirs votre perruque blonde. Ces plaideurs songent-ils que vous
soyez au monde ? Hé ! lorsqu'à votre père ils vont faire leur cour , A peine
seulement savez-vous s'il est jour. Mais n'admirez- vous pas cette bonne
comtesse Qu'avec tant de bonheur la fortune m'adresse j Qui , dès qu'elle
me voit , donnant dans le panneau , Me charge d'un exploit pour monsieur
Chicaneau , Et le fait assigner pour certaine parole , Disant qu'il la voudrait
faire passer pour folle , Je dis folle à lier , et pour d'autres excès Et
blasphèmes , toujours l'ornement des procès? Mais vous ne dites rien de
tout mon équipage ? Ai-je bien d'un sergent le port et le visage ?
LÉANDRE. Ah ! fort bien !

LES PLAIDEURS. 367
l'iNTIMÉ. Je ne sais , mais je me sens
enfin L'ame et le dos six fois plus durs que ce matin. Quoi qu'il en soit ,
voici l'exploit et votre lettre ; Isabelle l'aura , j'ose vous le promettre. Mais
pour faire signer le contrat que voici , Il faut que sur mes pas vous vous
rendiez ici. Vous ferez d'informer sur toute cette affaire , Et vous ferez
l'amour en présence du père. l'ÉANDKE. Mais ne va pas donner l'exploit
pour le billet* l'iNTiMÉ. Le père aura l'exploit , la fille le poulet. Rentrez.
(L*Intimé va frapper à la porte d'Isabelle.) SCÈNE IL ISABELLE,
L'INTIMÉ. ISABELLE» Qui frappe ? l'iNTIMÉ. Ami. (à part.) C'est la
voix d'Isabelle. ISABELLE. Demandez- vous quelqu'un , Monsieur ?
l'intimé. Mademoiselle , est un petit exploit que j'ose vous prier De
m'accorder l'honneur de vous signifier.

268 LES PLAIDEURS. ISABELLE, Monsieur, excusez-moi, je n'y puis rien comprendre; Mon père va venir qui pourra vous entendre. li'INTIMÉ. Il n'est donc pas ici, Mademoiselle ? ISABELLE. Non» li'INTIMÉ. L'exploit, Mademoiselle, est mis sous votre nom. ISABELLE. Monsieur, vous me prenez pour une autre, sans doute : Sans avoir de procès, je sais ce qu'il en coûte ! Et si l'on n'aimoit pas à plaider plus que moi, Vos pareils pourroient bien chercher un autre emploi. Adieu. li'INTIMÉ. Mais permettez. . . . ISABELLE. Je ne veux rien permettre. li'INTIMÉ. Ce n'est pas un exploit. ISABELLE. Chanson ! l'intimé. C'est un dettrew ISABELLE. Encor moins. L'INTIMÉ. Mais lisez.

The text on this page is estimated to be only 28.23% accurate

ACTE II, SCENE IL a6g ISABELLE. Vous ne m'y tenez pas.
l'INTIMÉ. C'est de Monsieur.... ISABELLE. Adieu. l'INTIMÉ. Léandre.
ISABELLE. Parlez bas. C'est de Monsieur. . . ? l'INTIMÉ. Que diable ! on
a bien de la peine à se faire écouter : je suis tout hors d'haleine.
ISABELLE. Ah ! l'intimé ! pardonne à mes sens étonnés : Donne.
l'INTIMÉ. . Vous me deviez fermer la porte au j'affz. ISABELLE. Et qui
faudrait connu déguisé de la sorte ? Mais donne. l'INTIMÉ. Aux gens de bien
ouvre-t-on votre porte ? ISABELLE. Hé ! donne donc. L'INTIMÉ. La
peste!...*

a7o LES PLAIDEURS; ISABELLE. Oh ! ne donnez donc pas :
Avec votre billet retournez sur vos pas. l'intimé. Tenez. Une autre fois ne
soyez pas si promJ)te. SCÈNE III. CHICANEAU, ISABELLE, L'INTIMÉ.
CHICANEAU. Oui , je suis donc un sot, un voleur j à son compte ! Un
sergent s'est chargé de la remercier ; Et je lui vais servir un plat de mon
métier. Je serois bien fâché que ce fût à refaire, Ni qu^elle m'envoyât
assigner la première. Mais un homme ici parle à ma fille ! Comment! Elle
lit un billet ! Ah ! c'est de quelque amant. Approchons. ISABELLE. Tout de
bon, ton maître est-il sincère? Le croirai-je? Il ne dort non plus que votre
père. H se tourmente. Il vous..., (apercevant Chicaneau.) Fera voir
aujourd'hui Que l'on ne gagne rien à plaider contre lui. ISABELLE^
apercevant ChidAnea». C'est mon père. (à rintimé.) Vraiment vous leur
pouvez apprendre

ACTE II, SCENE IV. 771 Que si Ton nous poursuit nous saurons nous défendre. déchirant le billet. Tenez, voilà le cas qu'on fait de votre exploit. CHICANEI^U. Comment ! c'est un exploit que ma fille Usoit ! Ah ! tu seras un jour l'honneur de ta famille : Tu défendras ton bien. Viens, mon sang , viens, ma fille. Va, je t'achèterai le Praticien français. Mais , diantre ! il ne faut pas déchirer les exploits. ISABELLE, à rintimé. Au moins, dites-leur bien que je ne les crains guère; Ils me feront plaisir : je les mets à pis faire. CHICANEAU. Hé ^ ne te fâche point. ISABELLE , à rintimé. Adieu , Monsieur. SCÈNE IV. CHICANEAU, L'INTIMÉ. L* INTIMÉ , 86 mettant eu état d'écrire. Or ça, Verbalisons. CHICANEAU. Monsieur, de grâce, excusez-la! Elle n^est pas instruite : et puis , si bon vous semble, En voici les morceaux que je vais mettre lenaembje. lo'INTIMÎÈ. Non,

273 LES PLAIDEURS CHICANE AV. .1^ Je le lirai bien. Je ne suis pas méchant^ J'en ai sut* inoi copie. CHICANEAU. Ah ! le trait est touchant f Mais je ne sais pourquoi, plus je vous envisage, Et moins je me remets, Monsieur, votre visage Je connois force huissiers. Inforlneî^vous de moi ^ Je m'acquitte assez bien de mon petit emploi, CHICANEAUé Soit. Pour qui véne^vous ? li'INTIMB. Pour une brave dame^ Monsieur , qui vous honore , et de toute son ame Voudroit que vous vinssiez à ma sommation Lui faire un petit mot de réparation. CHICANEAU. De réparation? Je n'ai blessé personne. li'INTIMÉ. Je le crois j vous avez , Monsieur , Famé trop bonne. CHICANEAU. Que demandez-vous donc ? Elle voudroit, Monsieur,

ACTE II, SCENE IV. 375 Que devant des témoins vous lui
fissiez l'honneur De l'avouer pour sa[^]e et point extravagante.
CHICANEAU. Parbleu! c'est ma comtesse. li'INTIMÉ. Elle est votre
servante. CHICANEAU. Je suis son serviteur. Vous êtes obligé ,
Monsieur. CHICANEAU. Oui, vous pouvez l'assurer qu'un sergent Lui doit
porter pour moi tout ce qu'elle demande. Hé quoi donc ? les battus , ma foi !
paîtront l'amende ? Voyons ce qu'elle chante. Hon.... ce Sixième janvier , »
Pour avoir fausement dit qu'il falloit lier , » Etant à ce porté par esprit de
chicane , y> Haute et puissante dame Yolande Cudasne , » Comtesse de
Pimbesche , Orbesche , et cetera , y> Il soit dit que sur l'heure il se
transportera » Au logis de la dame ; et là , d'une voix claire , » Devant
quatre témoins assistés d'un notaire , Zeste ! » ledit Hiérôme avouera
hautement » Qu'il la tient pour sensée et de bon jugement. » Le Bon ». C'est
donc le nom de votre seigneurie ? li'INTIMÉ. (à part.) Pour vous servir. U
faut payer d'effronterie. I. 18

3^4 I-ES PLAIDEURS. CHICANEAU. Le Bon ! Jamais exploit ne fut signé Le Bon. Monsieur Le Bon. ... Monsieur. CHICANEAU. Vous êtes un fripon. L'INTIMÉ. ^ Monsieur, pardonnez-moi,)e suis fort honnête homme, CHICANEAU. Mais fidpon le plus franc qui soit de Caen à Rome. li'INTIMÉ. Monsieur , je ne suis pas pour vous désavouer. Vous aurez la bonté de me le bien payer. CHICANEAU. Moi , payer? en souflOiets. li'INTIMÉ. Vous êtes trop honnête. Vous me le paierez bien.^ CHICANEAU. Oh ! tu me romps la tête. Tiens , voilà ton paîment. riNTIMÉ. Un soufflet ! Ecrivons, ce Lequel Hiérôme , après plusieurs rébellions , y> Auroit atteint , frappé moi sergent à la joue , » Et fait tomber, du coup , mon chapeau dans la boue. » CHICANEAU , Iwî donnant un coup de pied. Ajoute cek.

The text on this page is estimated to be only 28.47% accurate

r ACTE II, SCENE IV; 275^ Bon , c'est de Taigent comptant ; J'en avois bien besoin, ce Et , de ce non content, y> Auroit avec le pied réitéré ». Courage ! Pour lacérer ledit présent procès- verbal. » Allons , mon cher Monsieur , cela ne va pas mal. Ne vous relâchez point. » CHICANEAU. Coquin I li'iNTIMÉ. Ne vous déplaie, t}uelques coups de bâton , et je suis à mon aise. CHICANEAU , tenant un bâton. Oui=-dà. Je verrai bien s^il est sergent. li' INTIMÉ , en posture d'écrire. Tôt donc , Frappez. Tai quatre enfants à nourrir. CHICANEAU. Ah ! pardon ! Monsieur , pour un sergent je ne pouvois vous prendre j Mais le plus habile homme enfin peut se méprendre. Je saurai réparer ce jsoupçon outrageant. Oui , vous êtes sergent , Monsieur , et très sergent. Touchez là : vos pareils sont gens que je révère; Et j'ai toujours été nourri par feu mon père , Dans la crainte de Dieu, Monsieur , et des sergents. VINTIMÉ. Non, à si bon marché Fou ne bat point J^sj gens. ^

^76 LES PLAIDEURS. CHICANEAU. Monsieur , point de
procès. li'INTIMÉ. Serviteur. Contumace , Bâton levé y soufflet , coups de
pied. Ah I CHICANEAU. De grâce ^ Rendez-les-moi plutôt. L'INTIMÉ.
Suffit qu'ils soient reçus , Je ne les voudrois pas donner pouf mille écus.
SCÈNE V. LÉANDRE^ en robe de commissaire j CHICANEAU,
L'INTIMÉ. li'iNTIMÉ. Voici fort à propos monsieur le commissaire.
Monsieur , votre présence est ici nécessaire. • Tel que vous me voyez ,
monsieur ici présent , M'a y d'un fort grand soufflet y fait un petit présent.
liÉANDRE. A vous , Monsieur ? li'TNTIMÉ. A moi , parlant à ma
personne. Item, un coup de pied ; plus , les noms qu'il me donne.
liÉANDRE. Avez-vous des témoins ?

ACTE II, SCÈNE IT, «77 li*IKTIMÉ. Monsieur , tâtez plutôt ; Le soufflet sur ma joue est encore tout chaud, LÉANOKE. Pris en flagrant délit , affaire criminelle. CHICAKBAU. Foindemoil li'INTIMÉ. Plus ; sa fille , au moins soi-disant telle , A mis un mien papier en morceaux , protestant Qu'on lui feroit plaisir , et que d'un œil content Elle nous défioit. lié ANDRE, àrintimé. Faites venir la fille. L'esprit de contumace est dans cette fiimille. CHICANEAU , à part. n faut absolument qu'on m'ait ensorcelé. Si j'en connois pas un ,)e veux être étranglé. liÉANDRE. Comment ! battre un huissier ! Mais \ oici la rebeHe« SCÈNE VI. ISABELLE, LÉANDRE CHICANEAU, L'INTIME. li'IKTIMÉ, à Isabelle. Vous le reconnoissez ? liÉANDRE. Hé bien , Mademoiselle,

â78 EES PLAIDEURS. C'est do*nc vous qui tantôt braviez notre
ofl&cier , ' Et qui si hautement osez nous défier? Votre nom ? ISABEIiliE.
Isabelle. liÉANDRE. Ecrivez. Et votre âge ? ISABEIiliE. Dix-huit ans.
CHICANEAU. Elle en a quelque peu davantage ; Mais n'importe.
liÉANDRE. Etes-vous en pouvoir de mari ? ISABEIiliE. Non , Monsieur.
liÉANDRÉ. Vous riez? Ecrivez qu'elle a ri. CHICANEAU. Monsieur , ne
parlons point de maris à des filles j Voyez-vous, ce sont là des secrets de
familles. liÉ'ANDilE. Mettez qu'il interrompt. CHICANEAU. Hé ! je n'y
pensois pas. Prends bien garde, ma fille , à ce que tu diras. liÉANDRE. Là ,
ne vous troublez point. Répondez à votre aise. On ne veut pas rien faire ici
qui vous déplaie.

ACTE II, SCENE VI. %7g N'avez-vous pas reçu de Thaissier que voilà , Certain papier tantôt ? ISABELIiliE. Oui , Monsieur. CHICANEAU. Bon cela. liÉANDHE. Avez-vous déchiré ce papier sans le lire ? ISABELIiliE. Monsieur , je Fai lu. CHICANEAU. Bon. . liÉAïinKE , àlIntimé. (à Isabelle.) Continuez d'écrirc. Et pourquoi l'avez-vous déchiré ? ISABELIiliE. favois peur Que mon père ne prît rafikire trop à cœur , Et qu'il ne s'échaufiat le sang à sa lecture. CHICANEAU. Et tu fuis les procès ? C'est méchanceté pure. liÉANDRE. Vous ne Tavez donc pas déchiré par dépit , Ou par. mépris de ceux qui vous Tavoient écrit? ISABELIiliE. Monsieur , je n'ai pour eux ni mépris ni colère. liÉ ANDRE , à l'Intimé. Ecrivez.

a8o LES PLAIDEURS. CHIOANEAU. Je VOUS dis qu'elle tient de son père ; Elle répond fort bien. liÉANDRE. Vous montrez cependant Pour tous les gens de robe un mépris évident. ISABELiliE. Une robe toujours m'avoit choqué la vue j Mais cette aversion à présent diminue. CHIOANEAU. La pauvre enĖmt ! Va , va , je te marĖrai bien , DĖs que je le pourrai , s'il ne m'en coĖte rien. liÉANDRE. A la justice donc vous voulez satis&ire ? ISABELiliE. Monsieur, je ferai tout pour ne vous pĖis dĖplaĖre, li'INTIMĖ. Monsieur , EĖtes signer. liÉANDRE. ^ Dans les occasions Soutiendrez-vous au moins vos dĖpositions ? ISABELiliE. Monsieur , assurez-vous qu'Isabelle est constante. liÉANDRE. Signez. Cela va bien , la justice est contente. ÇÀ j ne signez- vous pas y Monsieur? CHICANEAU. Oui-dà , gaiment : A tout ce qu'elle a dit je signe aveuglĖment.

ACTE II, SCENE VII. a8i liÉ AHBR£ y bas à Isabelle. Tout va bien. A mes vœux le succès est conforme : Il signe un bon contrat écrit en bonne forme j Et sera condamné tantôt sur son écrit. GHICANEAU , & part. Que lui dit-il? H est charmé de son esprit. liÉANDRE. Adieu. Soyez toujours aussi sage que belle, Tout ira bien. Huissier , remenez-la chez elle. Et vous , Monsieur , marchez. GHICANEAU Où, Monsieur? XÉANDRE. Suivez-moi. GHICANEAU. OÙ donc ? Iii:ANl]fRE. Vous le saurez. Marchez , de par le roi. GHICANEAU. Comment ! SCÈNE VII. LÉANDRE , GHICANEAU , PETIT JEAN. PETIT JEAN. HoiiA ! quelqu'un nVt-il point vu mon maître? Quel chemin a-t-il pris ? la porte ou la fenêtre ? liÉANORE. A l'autre I

a8a . LES PLAIDEURS^ PETIT JEAN. Je ne sais qu'est devenu son fils ; Et pour le père , il est où le diable Fa mis. Il me redemandoit sans cesse ses épiées ; Et j'ai tout bonnement couru dans les offices Chercher la boate au poivre : et lui, pendant cela^ Est disparu. SCÈNE VIII. DANDIN, à une fenêtre; LÉANDRE, CHICANEAU, L'INTIMÉ , PETIT JEAN. > DANDIN. Paix ! paix ! que l'on se taise là. L'ÉANPRE. Hé ! grand Dieu ! PETIT JEAN. Le voilà, ma foi , dans les gouttières. DANDIN. Quelles gens êtes-vous? Quelles sont vos affaires? Qui sont ces gens en robe ? Etes-vous avocats ? Ça, parlez. . : . PETIT JEAN. Vous verrez qu'il va juger les chats. DANDIN, Avez- vous eu le soin de voir mon secrétaire? Allez lui demander si je sais votre affaire. liÉANDRE. Il faut bien que je l'aille arracher de ces lieux. Sur votre prisonnier , huissier , ayez les yeux.

ACTE II , SCENE IX. a85. PETIT JEAN. Ho, ho, Monsieur! . *
liÉANDRE. Tais-toi , sur les yeux de ta tête ; Et suis-moi. SCÈNE IX. LA
COMTESSE, DANDIN, CffICANEAU, L'INTIMÉ. DANDIN. Défêghez,
donnez Totre requête. CHICANEAU. Monsieur, sans votre aveu Ton me
fait prisonnier. liA COMTESSE. Hé ^ mon Dieu ! j'aperçois monsieur dans
son grenier. Que fait-il là ? li'INTIMÉ. Madame , il y donne audience. Le
champ vous est ouvert. CHICANEAU. On me fait violence : Monsieur, on
m'injurie ; et je venois ici Me plaindre à vous. liA COMTESSE. Monsieur,
je viens me plaindre aussi. CHICANEAU et liA COMTESSE. Vous voyez
devant vous mon adverse partie.

s84 LES PLAIDEURS. li'INTIMÉ. Parbleu ! je me veux mettre aussi de la partie. CHICANEAU, liA COMTESSE, li'iNTIMÉ. Monsieur , je viens ici pour un petit exploit. CHIGAKEAU. Hé , Messieurs ! tour à tour exposons notre droit, liA COMTESSE. Son droit? Tout ce qu'il dit sont autant d'impostures, DANDINQu'est-ce qu'on vous a lait? CHICANEAU, liA COMTESSE, li'iNTIMÉ. On m'a dit des injures. li'INTIMÉ,. continuant. Outre un soufflet, Monsieur, que f ai reçu plus qu^eux. CHICANEAU. Monsieur, je suis cousin de l'un de vos neveux. liA COMTESSE. Monsieur , père Cordon vous dira mon affaire. li'INTIMÉ. Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire, DANDIN. Vos qualités? liA COMTESSE. Je suis comtesse. li'INTIMÉ. Huissier. CHICANEAU. Bourgeois. Messieurs....

ACTE II, SCENE X. 385 DANDIK, 8e retirant de la fenêtre.
Parlez toujours, je vous entends tous trois. CHICANEAU. ^ Monsieur...
Bon ! le Toilà qui fausse compagnie. liA COMTESSE. Hélas!
CHICANEAU. Hé quoi ! déjà l'audience est finie? Je n'ai pas eu le temps
de lui dire deux mots. SCÈNE X. LÉANDRE, sans robe j CHICANEAU,
LA COMTESSE, riNTIMÉ. liÉANDRE. Messieurs , voulez-vous bien nous
laisser en repos ? CHICANEAU. Monsieur , peut-on entrer ? I.ÉANDRE.
Non, Monsieur, ou je meure. CHICANEAU. Hé', pourquoi? Purai fait en
une petite heure , En deux heures au plus. liJÉANDRE. On n'entre point ,
Monsieur. liA COMTESSE. Cest bien &it de fermer la porte à ce crieur.

st«Ô LES PLAIDEURSMais moi.... liÉAKDRE* L'on n'entre point, Madame, je vous jure, liA COMTESSE. Ho , Monsieur , j'entrerais. liÉAKDRE. Peut-être. I/A COMTESSE. J'en suis sûre. liÉANBRE. Par la fenêtre donc ? liA COMTESSE. Par la porte. liÉANDRE. D Êiut voir. CHICANEAU. Quand je devrais ici demeurer jusqu'au soir. SCÈNE XL LÉANDRE , CHICANEAU , LA COMTESSE , L'BNTIMÉ , PETIT JEAN. PETIT JEAN, à Léandrc. On ne l'entendra pas, quelque chose qu'il fasse. Parbleu ! je l'ai fourré dans notre salle basse, Tout auprès de la cave. liÉANDRE. En un mot comme en cent ^ On ne voit point mon père.

ACTE II, SCENE XL !kBf CHICANEAU. Hé bien donc ! si
pourtant Sur toute cette affaire il faut que je le voie... Dandin paroît par. le
souponail. Mais' que vois- je? Ah ! c'est lui que le ciel nous renvoie !
liÉANDRE. Quoi ! par le soupouail ! PETIT JEAN. n a le diable au corps.^
* CHICANEAXJ. Monsieur.... DANDIN. L'impertinent ! Sans lui j'étois
dehors. CHICANEAU. Monsieur.... DANDIN. Retirez-vous , vous êtes une
bête. CHICANEAU. Monsieur , voulez-vous bien DANDIN. Vous me
rompez la tête. CHICANEAU. Monsieur , j'ai coinmandé. . . . DANDIN,
Taisez-vous , voua dit-oiu CHICANEAU. Que Ton portât chez vous. . . .
DANDIN. Qu'on le mène en prison;

388 LES PLAIDEURS. CHICANEAU. Certain quartaut de vin.
DANDIN. Hé ! je n'en ai que faire. CHICANEAU. C'est de très-bon
muscat. DAKDIN. ♦ Redites votre affaire. lié ANDRE, à l'intimité. Il faut les
entourer ici de tous côtés. liA COMTESSE. Monsieur, il vous va dire autant
de ussetés. CHICANEAU. Monsieur, je tous dis vrai. BANDIN. t Mon
dieu ! laissez-la dire» liA comtesse. Monsieur, écoutez-moi. DANDIN.
Souffrez que je respire. CHICANEAU. Monsieur.... DANDIN. Vous
m'étranglez. liA COMTESSE. Tournez les yeux vers moi. DANDIN. Elle
m'étrangle. Ay ! ay !

The text on this page is estimated to be only 23.37% accurate

ACTE II, SCENE XII. 2% CBICANEAV. VcHis m'entraînez, ma
foi! Prenez gaxde, je tombe.. PETIT JEAN. . Ils sont sur ma parole, L'un et
Tautre encavés. ^ liÉANDRE. ; ... Vite, que l'on y vole, Courez à leur
secours. Mais au moins je prétends Que monsieur Chicaneau, puisqu'il est
là dedans, N'en sorte d'aujourd'hui. L'Intimé, prends-y garde. ' L'INTIMÉ.
Gardez le soupirail. • lié ANDRE. - Va vite, je le garde, . SCÈNE XII. •■"•
> I « LA COMTESSE, LÉANDRE. liA COMTESSE. MisérabijE ! il s'en
val lui prévenir l'esprit. par ié soapîràîl. Monsieur , ne croyez, rien de tout
ce qu'il vous dit j H n'a point; de Xém^oins , c'est un menteur. liÉANDRE.
Madame. Que leur conte2-:yoits là? Peut-être ils rendent l'am©. liA
COMTESSE. « , Il lui fera, Monsieur, croire ce qu'il voudra^ !• 19

The text on this page is estimated to be only 17.60% accurate

39d LE s: PLAIDE DES. Sûufirez que f entré. • ' -) Ho non, personne n^èntre, liA èoMTESSÉ. Je le' vbîa bien , Monsieur ; le vin muscat opère Aussi bien sur le fils que sut Yesprie iû père. Patience , je vais protester comme il faut Ck)ntre ihonsieur le juge et contre le quartaut. '• • ■ • liÉÀKDRE. ■■• Allez donc, et cessez de nous rompre Ik tête. Que de fous ! je ne fuji)iimais à telle fête. SCÈNE Xill. ' DANDÎN; ti&ANDRE, L'INTIMÉ. Monsieur, où coûtez- vous? Cest^rotMSjtQettreen danger. Et vous boitez tout bas. «- • DANDIN. ,♦ ' ■ .. , Je veux aller jijger:X«É ANDRE. Comment, mon père? Allons j permettezqu'on vous panse. Vite , un chirurgien ., . . '. DANDIN. Qu'il vienne à Fàudieûce. • liÉANDRE. Hé, mon père, airêtez \ •:

ACTE II, SCENE XIII. nci DANDIN. Oh ! je vois ce que c'est; Tu prétends faire ici de moi oe qu'il te plaît; Tu ne gardes pour moi respect ni complaifante : Je ne puis prononcer une seule sentence. Achève , prends ce sac ^ prends vite. liÉANDRS. Hé, doucement, Mon père ! Il faut trouver quelque accommodement. Si pour vous, sans juger, la vie est un supplice, 8i vous êtes pressé de rendre la justice , Il ne faut point sortir pour cela de chez vous ; Exercez le talent, et jugez parmi nous. DANDIK. Ne raillons point ici dfe la magistrature. Vois-tu ! je ne veui point être un juge en peinture. liÉAMDRE. Vous serez au contraire uii juge sans appel, Et juge du civil comme du crimind. Vous pourrez tous les jours tenir deux audiences : To^t vous sexu chez vous matière de sentences. Un valet majaqup-t-il de rendre un verre net , Condamnez-le à Tamend^, ou, s'il le casse , au fouet. DANDIN. C'est quelque chose. Encor passe quand on raisonne. Et mes vacations , q ui les paîra? Personne ? liÉANDKE. Leurs gages voua tiendront heu de nantissement.

The text on this page is estimated to be only 27.25% accurate

aga LES PLAIDEDRS. DANDIM. ♦ 11 parle, ce me semble,
assez pertinemment. liÉANDRE. G)ntre un de vos voisins.... SCÈNE XIV.
DANDm, LÉANDRE, UINTMÉ, PETIT JEAN. PETIT JEAN. f Arrête !
arrête ! attrape ! li É AN D RE , à rintimé. Ah ! c'est uv>n prisonnier , sans
doute , qui s'échappe. li'INTII^É. Non, non, ne craignez rien. PETIT JEAN.
, . Tout est perdu Citron Votre chien.... vient là-bas de manger un
chapon. Rien n'est sûr devant luij ce qu'il trouve il l'emporte. liÉANDRE.. .
Bon, voilà pour mon père une cause. Main-forte. Qu'on se mette après lui.
Courez tous. DANUIN. Point de bruit. Tout doux. Un amené sans scandale
suf&t. liÉANDRE. Çà, mon père, il faut faire un exemple authentique:
Jugez sévèrement ce voleur domestique.

ACTE II, SCENE XIV, sgS DANDIN. Mais je veux faire au moins la chose avec éclat. Il faut de part et d'autre avoir un avocat. Nous n'en avons pas un. liÉANDRE. Hé bien, il en faut faire. Voilà votre portier et votre secrétaire j Vous en ferez , je crois , d'excellents avocats : Ils sont fort ignorants. li'INTIMÉ. Non pas, Monsieur, non pas. J'endormirai monsieur tout aussi bien qu'un autre* PETIT JEAN. Pour moi, je ne sais rienj n'attendez rien du nôtre. liÉANDRE. C'est ta première cause, et l'on te la fera. PETIT JEAN. Mais je ne sais pas lire. liÉANDRE. Hé ! l'on te soufiSera. DANDIN. Allons nous préparer. Ça, Messieurs, point d'intrigue. Fermons l'œil aux présents , et l'oreille à la brigue. Vous, maître Petit Jean, serez le demandeur : Vous, maître l'Intimé, soyez le défendeur. FIN DU SECOND ACTE.

^%/%/^^^f^m/%0^t%f^^V90t/^tfv%A^^^t^^%f^*^J^^^^H0*^^^A^^^^i9^

*'i^^^^9^^4m/m^^MM^%^ni^m^immt ACTE TROISIEME. SCÈNE

PREMIÈRE. CHICANE AU, LÉANDRE, LE SOUFFLEUR.

CBICAHEAU. Oui, Monsieur, c'est ainsi qu'ils ont conduit TafFaire;

L'huissier m'est inconnu, comme le commissaire. Je ne ments pas d'un mot.

Oui , je crois tout cela j Mais , si vous m'en croyez , vous les laisserez là. En

vain vous prétendez les pousser l'un et l'autre j Vous troubleriez bien moins

leur repos que le vôtre. Les trois quarts de vos biens sont déjà dépensés A

faire enfler des sacs l'uû sur l'autre entassés ; Et dans une poursuite à vous-

même contraire.... CHÏCANBAU. Vraiment vous me donnez un conseil

salutaire ; Et, devant qu'il soit peu, je veux en profiter : Mais je vous prie au

moins de bien solliciter. Puisque monsieur Dandin va donner audience^ Je

vais faire venir ma fille en diligence : On peut l'interroger, elle est de bonne

foij Et même elle saura mieux répondre que moi. Ii]ÈANnR£. Allez et

revenez, l'on vous fera justice.

LES PLAIDEURS. :^()5 liE SOUFFliEUR. Quel homme !
 SCÈNE IL LÉANDRE, LE SOUFFLEUR. liÉAN]>H£. ' Je me sers d'un
 étrange artifice : Mais mon père est tin homme à se désespérer j Et d'une
 cause en Pair il le faut bien leurrer. D'ailleurs, j'ai mon dessein^ et je veux
 qu'il condamne Ce fou qui réduit tout au pied de la chicane. Mais voici tous
 nos gens qui marchent sur nos pas. SCÈNE IIL * DANDIN, LÉANDRE,
 L'INTIMÉ et PETIT JEAN en robe} LE SOUFFLEUR. DANDIN. Ça ,
 qu'êtes-vous ici? ' ■ -' liÉANDRE. Ce sont les avocats* DANDIN, au
 Souffleur. Vous? liE SOUFFLEUR. Je viens secourir leur mémoireç
 troublée. DANDIN. Je VOUS entends, Et vous?

The text on this page is estimated to be only 21.13% accurate

^9^ LES PLAIDEURS, Moi? Je suis rassemblée. _ ^ DANDIN*
Commencez donc. XiE SOUFFLEUR. Messieurs. PETIT JEAN. c» ^ Ho I
prenez-le plus bas : DANDIN. Couvrez- VOUS. PETIT JEAN. Ho! Mes....
dandin. Couvrez-vous, vous dis-je. PETIT JEAN. Oh Monsieur! je sais bien
à quoi Fhonneur m'oblige. DANDIN. Ne te couvre donc pas. PETIT JEAN,
secouvrant. Messieurs. ... au iSouffleur. r>^ . . , . . . Vous, doucement: ^ que
je sais le mieux, c'est mon commencement. Messieurs, quand je regaide
avec exactitude L inconstance du monde et sa vicissitude • Lorsque je vois,
parmi tant d'hommes difiTérents, Fas une étoile fixe, et tant d'autres errants;
guand ,e vois les Césars, quand je vois leur fortune j

ACTE m, SCENE III. 297^ Quand je vois le soleil et quand je vois la lune; . JBabylonienft. Quand je vois les états des Babiboniens Persans. Macédoniens. Transférés des Serpents aux Nacédoniens ; Romains. despotique. Quand je vois les Lorrains, de Tétat dépotique, démocratique. Passer au démocrite, et puis au monarchique; Quand je vois le Japon.... li'iINTIMÉ. Quand aura-t-il tout vu? PETIT JEAN. Oh ! pourquoi celui-là mVt-il interrompu? Je ne dirai plus rien. . DANDIN. Avocat incommode, Que ne lui laissez-vous finir sa période ! Je suis sang et eau , pour voir si du Japon il viendrait à bon port au fait de son chapon; Et vous rinterrompez par un discours frivole. Parlez donc , avocat. PETIT JEAN. J'ai perdu la parole. liÉANDRE. Achève, Petit Jean : c'est fort bien débuté. Mais que font là tes bras pendants à ton côté? Te voilà sur tes pieds droit comme une statue. Dégourdis-toi. Courage; allons^ qu'on s'évertue.

The text on this page is estimated to be only 29.14% accurate

398 LES PLAIDEURS, l'ÉTIT JEAN) remuant les bnif. Quand...
je vois... quand... je vois... liÉANDRE. Dis donc ce que tu voisk PETIT
JEAN. Oh dame ! on ne court pas deux lièvres à la fois. liE SOUFFliEUR.
On lit.... PETIT JEAN. On lit.... liE SOUFFliEUR. Dans la. . . . PETIT
JEAN. Dans la.... liE S.OUFPlIBUR. Métamorphose. . . . PETIT JEAN.
Comment? liE SOUFFLEUR. Quelamétem.... PETIT JEAN. Que la
métem.... liE SOUFFliEUR. Psycose. PETIT JEAN. Psycose. liE
SOUFFliEUR. Hé ! le cheval !

ACTE III, SCENE IIL 299 PETIT JEAK. Hé! le cheval! liB
SOUFFliEUR Encor? PETIT JEAN. Encor? liE SOUFFliEUR. Le chien !
PETIT JEAN. Le chien ! liE SOUFFliEUR. Le butor ! PETIT JEAN. Le
butor ! liE SOUFFliEUR. Peste de l'avocat ! PETIT JEAN. Ah! peste de
toi-même ! Voyez cet autre avec sa fece de carême ! Va-tren au diable.
BANBIN. Et vous , venez au fait. Un mot Du fait. PETIT JEAN. Hé ! faut-
il tant tourner autour du pot? Ils me font dire aussi des mots longs d'une
toise , De grands mots qui tiendroient d'ici jusqu'à Pontoise. Pour moi, je ne
sais point tant faire de façon Pour dire qu'uii mâtin vient de prendre un
chapon.

300 LES PLAIDEURS. Tant y a qu'il n'est rien que votre chien ne prenne ; Qu'il a mangé là-bas un bon chapon du Maine ; Que la première fois que je l'y trouverai, Son procès est tout fait , et je l'assommerai. Belle conclusion , et digne de l'exorde ! PETIT JEAN, On l'entend bien toujours. Qui voudra mordre y morde. DAMDIN. Appelez les témoins; liÉANDKE. C'est bien dit, s'il le peut : Les témoins sont fort chers, et n'en a pas qui veut, PETIT JEAN. Nous en avons pourtant, et qui sont sans reproche, DANDIN. Faites-les donc venir. PETIT JEAN. Je les ai dans ma poche. Tenez, voilà la tête et les pieds du chapon j Voyez-les, et jugez. li'iNTIMÉ. Je les récuse. DANDIN. Bon I Pourquoi les jécuser ? L'INTIMÉ. Monsieur , ils sont du Maine.

The text on this page is estimated to be only 29.11% accurate

ACTE III, SCENE III. 3oi DANDJN. Il est vrai que du Mans il.
en .vient par douzaine: Messieurs.... dantjin: Sere:i-Vôus long, avocat?
dites-moi. li'INTIMÉ. Je ne réponds de rien. D AND IN. ' . . U est de bonne
foi. li'INTIMÉ, d'un ton :fijiii«ant en fau^f) ;:v.: Messieurs, tout ce qui peiit
étonner un coupable, Tout ce que les mortels ont de plus redoutafel^e ^ , . *
; Semble s'être assenjbélé contre. nous par has^id, . Je veux dire la brigue et
Téloquence. Cai*, D'un côté, le crédit du défunt m'épouvante j Et de l'autre
côté , l'éloquence éclatante . , . , ^ De maître Petit Jean m'éblouit. * > f I »
DANPtJsr. , Avocat, • . De votre ton vous-même adoucissez l'éclat. ^ li* I N
T 1 M É , clu beau ton. Oui-dà , j'en ai plusieurs. Mais quelque défiance
Que nous doive donner la susdite éloquence , Et le susdit crédit j ce
néanmoins, Messieurs, L'ancre de vos bontés nous rassure. D'ailleurs , ^
Devant le grand Dandîn l'innocence est hardie j Oui, devant ce Caton de
Basse-Normandie, Ce soleil d'équité qui n^est jamais terni : ^

The text on this page is estimated to be only 26.28% accurate

^ Rôa LÉS PLAIDEURS. Victrix causa Diis placuitj sed vicia
Catonu DANDIN. Vraiment, il plaide bien. li'iNTIMB. Sans craindre
aucune chose, Je prends donc la parole, et je viens à ma cause. Aiistote,
primo y péri POiimcoN, Dit fort bien... • DANDIN. A'V^ocât, il s'agit d'un
cbapon , Et non pas d'Ariâtote et de sa politique. Oui ^ mais l'autorité du
Péripatétique Prouveroit que le bien et le mal.... BANDIK. Je prétends
Qu'Aristote n'a point d'autorité céans. Au fait. l'intimé. ' Pausahias, en ses
Corûithiaques.... DANDIN. Au fait L'INTIMÉ. 'Rebuffe.... DANDIN. Au
fait , vous dis-je. Le gÈand Jacques. . ••

ACTE III, SCENE III. 3o5 DANDIN. Au fait, au fait, au fait.
l'intimé. Harmenopul , in prompt. . . . DANDIN. Oh! je te v[^]is juger.
L'INTIMÉ. Oh ! vous[^]êtes si prompt f Voici le Élit, (vite.) Un chien vient
dans une cuisine; Il y trouve un chapon , lequel a bonne mine. Or, celui
pour lequel je parle est affamé; Celui contre lequel je parle autem plumé; Et
celui pour lequel je suis, prend en cachette Celui contre lequel je parle. L'on
décrète; On le prend. Avocat pour et contre appelé.: . . Jour pris. Je dois
parler, je parle; j'ai parlé. . DANDIN. Ta, ta, ta, ta. Voilà bien instruire une'
affaire ! Il dit fort posément ce dont on n'a que faire , Et court le grand
galop quand il est à son fait. L'INTIMÉ. Mais le premier. Monsieur, c'est le
beau. DANDIN. C'est le laid, A-t-on jamais plaidé d'utiê telle méthode?
Mais qu'en dit l'assemblée ? liÉANDRÉ.U est fort à la mode.

504 . LES PLAIDEURS. li'INTIMÉ, d'un ton véhément.

Qu'arrive-t-il, Messieurs? On vient. Comment vient-on? On poursuit ma partie. On force une maison. Quelle maison? maison de notre propre juge. On brise le cellier qui nous sert de refuge. De vol , de brigandage , on nous déclare auteurs. On nous traîne, on nous livre à nos accusateurs , A maître Petit Jean, Messieurs. Je vous atteste : Qui ie sait que la loi Si quis canisj Digeste JDe pi y paragraphe , Messieurs , caponibus > Est manifestement contraire à cet abus? Et quand il seroit vrai que Citrøn ma partie Auroit mangé , Messieurs , le tout , pu bien partie Dudit chapon , qu'on mette en compendatipù. . Ce que nous avons fait avant cette action. Quand :ma partie a-t-elle été réprimandée? Par qui votre maison a-t-elle été gardée?, . Quand avons-nous manqué d'aboyer au larron? Témoin trois procureurs , dont icelui Citron A déchiré la robe. On en verra les pièces. Pour nous justifier, voulez- vous d'autres pièces? PETIT JEAN. Maître Adam.... I-'INTIMB. Laissez-nous. PETIT JEAN. • ■ • » Llntimé.... I/'INTIMÉ. Laissez-nous.

The text on this page is estimated to be only 18.32% accurate

ACTE III, St3ENB IIL 3o5 S'enroue» r: .-. -: 'A ■ r. ::i:"\ t:\ ■"■ i
• r: •. • î' » . . » » • • « • » Hé I laissez^noub. Euh i euh ! Et concluezv""-' '
' . ? .v.\v/: tava*-. .. \ \;/- ?/•. • . L'IÎNTliÈlfè^'aVn ton pesûiit. ' ' Puis donc
qu^ou nous permet de prendre Haleine, et que l'on iiôûs défend dç nous
étendre, Je vais , sans rien omettre , et sans prè variqiiier ,
Compendieusement énoncer j 'e^ïspliquer , Exposera Vos yeux Fîdêe
universelle De ma cause, et des faits reilfèrmés en icelle. Il auroit plutôt
faîtd^ dire tout vingt fois , Quede l'afcji^pr.une. J'iomme, ou qui que tu sois,
Diable , conclus ; ou. Ip^g. q^ue^^le ciel te confonde ! li'iNTIMÉ. Je finis*
, . . *f Ah! . . £'INTIMÉ. ^ . ' ' • • i Avant la naissance du monde...; ... ,
DANDjEî^:*, bâillant. Avocat^ ah ! passons au déluge. Avant donc La
naissance du monde et sa création y I. 20 . 4 -' . . . ^

The text on this page is estimated to be only 15.45% accurate

5o6 LES PliA.irDErK& Le monde , Funiverô ; tout », la nature
entière Etoit ensevelie au fond de la matière. ' : ^ Les éléments , le feu yV^;
et la terre et Feau , Enfoncés y eatàs^éAi Éi^^moimA.qiii'V^ monceau y
Une confasion , une mf^s^e^ fiions forme , Un désordre , un chaos , une
cohue énorme. Unus erat toto naturæ vultus in orbe ,: : Quem Græci dixerfi
cfiqps ^rudis imfigestaque moles. (Oandin endormi se laisse tamber.) ii:é
ANDRE. ' , Quelle chute ! mon père !.. PETIT JEA,N. ,. AhMonsieur!
comme il dort! . * . ^ j - « • . • ■m * Mon père, éveillez-vous., ^ . . P.BTIT
JTE-AN. •'... Monsieur, ête*-voùs mort? Mon père ! DANDIN. ^ .-• Hé
bien? hé bien? Quoi ! Qu^eàt-ce? Ah ! ah ! quel homme? Certes, je n'ai
jamais dormi d'un si bôri somme. ÎLÉÀNDRE, , , < • • • > Mon père , il faut
juger, Auxrgalères.' ' • Un chien Aux galères! ^: : : • t >

The text on this page is estimated to be only 29.79% accurate

ACTE m, SCÈNE III. B07 Ma foi ! je n'y conçois plus rien. t)e
niônde, de chaos j'ai la tête, troublée. Hé ! conclue. li'INTIMÉ ^ présentant
des petits chiens* Yene^ , &mille désolée ; Venez , pauvres enfaiits qu'on
veut rendre orphelins , Venez faire parler vos esprits enfantins. Oui ,
Messieurs 4 vous voyez ici notre misère . : Nous sommes orphelins, rendez-
nous notre père, Notre père , par qui nous fûmes engendrés , Notre père, qui
nous.... DANDIN. Tirez, tirez, tirez. ii'INTIMÉ. Notre père , Messieurs
DANBIN. . . Tirez donc. Quels vacarmes? Us ont pissé partout. li'INTIMiÉ.
Monsieur, voyez nos larmes. DANDIN. Ouf. Je me sens déjà pris de
compassion. Ce que c'est qu'à propos toucher la passion ! Je suis bien
empêché. La vérité me presse : Le crime est avéré ; lui-même il le confesse.
Mais , s'il est condamné , l'embarras est égal j Voilà bien des enfiints réduits
à Fhôpital. Mais je suis occupé, je ne veux voir personne.

508 LES PLAIDEURS. SCÈNE IV. DANDIN, LÉANDRE,
CHICANEAU, ISABELLE, L'INTIMÉ, PETIT JEAN. CHICANEAU.
Monsieur...« DANDIN. Oui, pour vous seuls l'audience se donne.
Adieu.... Mais, Vil vous plaît, quel est cet enfant-là? CHICANEAU. C'est
ma fille , Monsieur. DANDIN. Hé ! tôt, rappelez-la. Isabelle. Vous êtes
occupé. DANDIN. à Chicaneau. Moi I je n'ai point d'affaire. Que ne me
disiez- vous que vous étiez son père? CHICANEAU. Monsieur....
DANDIN. Elle sait mieux votre affaire que vous. Dites.... Qu'elle est jolie,
et qu'elle a les yeux doux ! Ce n'est pas tout, ma fille, il faut de la sagesse.
Je suis tout réjoui de voir cette jeunesse. Savez-vous que j'étois un compère
autrefois? On a parlé de nous. Isabelle. Ah Monsieur ! je vous crois.

The text on this page is estimated to be only 26.49% accurate

ACTE III, SCENE IV. Sog DANDIN. Dis-nous : à qui veux-tu faire perdre la cause? laABEliliE. A personne, BANDIK. Pour toi je ferai toute chose. Parle donc. ISABEliliE. Je vous ai trop d'obligation. I>ANDIN. N'avez-vous jamais vu donifer la question? ISABEliliE. Non j et ne le verrai , que je crois , de ma vie^ DANDIN.. Venez , je vous en veux fidre passer l'envie. I&AB£lilif. Hé Monsieur ! peut-on voir souiSrîr des malheureux? DANDIN. Bon ! cela &it toujours passer une heure ou deux . CHICANEAU, Monsieur , je viens ici pour voua dire..... liÉANDBE. Mon père ^ Je vous vais , en deux mots , dire toute Faflaire. C'est pour un mariage. Et vous saurez d'abord Qu'il ne tient plus qu'à vous, et que tout est d'accord.. La fille le veut bien j son amant le respire : Ce que la fille veut, le. père le d^esire. C'est à vous de juger.

The text on this page is estimated to be only 24.54% accurate

ACTE III, SCENE IV. 3ii DAKDIK. Cest un contrat en fort bonne façon. CHICANEAU. Je vois qu'on m'a^surpris; mais j^en aurai raison : De plus de vingt procès ceci sera la source. On a la fillej soit : on n'aura pas la bourse. liÉANDRE. Hé Monsieur ! qui vous dit qu'on vous demande rien? Laissez-nous votre fille, et gardez votre bien. CHICANEAU. Ah! liÉAKDRE. Mon père, êtes-vous content de l'audience? DANDIN. Oui-dà. Que les procès viennent en abondance ^ Et je passe avec vous le reste de mes jours. Mais que les avocats soient désormais plus courts. Et notre criminel ? liÉAKDBE. Ne parlons que de joie ; Grâce ! grâce ! mon père. DANDIN. Hé bien, qu'on le renvoie. C'est en votre faveur, ma bru , ce que j'en feis. Allons nous délasser à voir d'autres procès. FIN DES PliAIDEURS.

The text on this page is estimated to be only 6.32% accurate

'«''.I.'It:•*•I»*' \I■'»«la•.«''»•>\'I•frtr^*•t
••../:■r~r/■-t''\.■•)I/'J'•'».'.*^'fil•f».»tII••(.◆-^^1
»,»«»,.•«/•rt*y»J

BRITANNICUS, TRAGÉDIE. 1669.

*

PREFACE. Voici celle de mes tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avoue que le succès ne répondit pas d'abord à mes espérances. A peine elle parut sur le théâtre, qu'il s'éleva quantité de critiques qui sembloient la devoir détruire. Je crus moi-même que sa destinée seroit à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres tragédies. Mais enfin il est arrivé de Cette pièce ce qui arrivera toujours des quvrages qui auront quelque bonté : les critiques se sont évanouies ; la pièce est demeurée. C'est maintenant celle des miennes que la cour et le public revoient le plus volontiers. Et si j'ai fait quelque chose de solide et qui mérité quelque louange , la plupart des connoisseurs demeurent d'accord que c'est ce même Britannicus. A la yérité j'avois travaillé sur des modèles qui m'a voient extrêmement soutenu dans la peinture que je voulois faire de la cour ^

516 PREFACE. d'Agrippine et de Néron. J'avois copié mes personnages d'après le plus grand peintre de l'antiquité , je veux dire d'après Tacite ; et j'étois alors si rempli de la lecture de cet excellent historien^ qu'il n'y a presque pas un trait éclatant dans ma tragédie dont il ne m'ait donné l'idée. J'avois voulu mettre dans ce recueil un extrait des plus beaux endroits que j'ai tâché d'imiter ; mais j'ai trouvé que cet extrait tiendrait presque autant de place que la tragédie. Ainsi le lecteur trou-^ vera bon que je le renvoie à cet auteur^ qui aussi bien est entre les mains de tout le monde; et je me contenterai de rapporter ici quelques-uns de ses passages sur chacun des personnages que j'introduis sur la scène» Pour commencer par Néron , il faut se souvenir qu'il est ici dans les premières années de son règne ^ qui ont été heureuses, comme l'on sait. Ainsi il ne m'a pas été perr mk de le représenter au»! méchant ,a'il « été depuis. Je ne le représente pas non plus comme un homme vertueux^ car il ne l'a

PRÉFACE. 3i7 jamais été. Il n'a pas encore ttié sa mère, sa femme, ses gouverneurs; mais il a en lui les semences de tous ces crimes. Il commence à vouloir secouer le joug. Il les hait les uns et les autres; il leur cache sa haine sous de fausses caresses , foetus naturâ i^elare odium ykllacibus blandiiiis. En un mot, c'est ici ua monstre naissant, mais qui n'ose encore se déclarer, et qui cherche des couleurs à ses méchantes actions; hactenus Nero flagitiis et sceleribus velamenta quæswit. Une pouvoit souffrir Oclavie, princesse d'une honte et d'une vertu exemplaire ,^to qiwdam , an quiaprcBpalent ilUcita. Metuebaturque ne in stupra fœniinarum illustrium prorumpereU Je lui donne Narcisse pour confident. J'ai suivi en cela Tacite, qui dit que Néron porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avoit une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore cachés ; cujus abditis adhuc vitiis mire con-^gruebdit. Ce passage prouve deux choses. Il prouve, et que Néron étoit déjà vicieux^

The text on this page is estimated to be only 25.99% accurate

518 PRÉFACE. mais qu'il disdimùloit ses vices; et que Naï"-^
cisse l'entretenoit dans ses mauvaises inclinations. J'ai choisi Burrhus pour
opposer un Bonnète homme à cette peste de cour^ et je l'ai choisi plutôt que
Sénèque : en voici la raison. Us étaient tous deux gouverneurs de la jeu^
nesse de Néron, l'un pour les armes, l'autre pour les lettres; et ils étoient
fameux, Burrhiis pour son expérience dans les armes et pour la sévérité de
ses moeurs , militaribîis curis et sei^eritate jnorum; Sénèque pour son
éloquence et le tour agréable de son esprit, Seneca prcceptis eloquentiœ et
comitate ho-nestâ. Burrhus, après sa mort. Fut extrêmement regretté à cause
de sa vertu : cwitati grande demderium ejus mansit per mémo-* riam
virtidis. . Toute leur peine étoit de résister à l'orgueil et à la férocité
d'Agrippine; quœ^ ciiJictis malCB dominaflûnis oupidinih us fla^ greffts,
habebat inpartibus Pallantem. Je ne dis que ce mot d'Agrippine, car il y
auroit

The text on this page is estimated to be only 13.30% accurate

PRÉFACÉ. Srg trop de choses à en dire: Cest elle qtiè je suis surtout efforcé de bien exprimer j et «agédie n'est pas moins là-disgrace d-Agrippine que la mort de Bfitarinicùs. ccCettemôrt ce fut un coup de foudre pôucelle ; et il.parut >^ a: dit Tacite, par sa frayeur et par 8aur et'beaucoup 3e franchisé > qualités ordinaires d'un jeune homme. Il âVOit qum^e ans, et on dit qu'il avpit beaucoup ' d'esprit y sôit qu'on dise trai^ ou que «es malheurs aient fait cifoire cela dé lui, sans qu'il ait pu en doïneT des iiiarques : nequ^segrtem eifuism indolem ferunt , siçe i^eiruM^ seu perioulis /

The text on this page is estimated to be only 23.76% accurate

5ao PRÉFACE. commendatus retinuit famam sine expert-
meniOé ' Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprès de lui qu'un aussi méchant
homme que Narcisse; car il y avoit longtemps qu'on avoit doané ordre qu'il
n'y eât auprès de Britannicus que des jgens qui n'eussent ni foi ni honneur :
Nam utpréximue quisque Britan^ nico neque fas Tieque Jidem pend
haberet^ àlim provisum erat* Il me reste à parler de Junie. Il ne la faut pas
confondre avec une vieille coquette qui s'appeloit Junia Silana. C'est ici
àri*e autre Junie que Tacite appelle Junia, Calvina, de la' famille d'Auguste^
:sœur derStlanus^ à qui Claudiùs avoit promis Octavie; Cette Junie étoit
jeune ^ belle ^ et^ comme dit Senèque^ festivissima omnium puellarum.
Son frère et elle s'aimoient tendrement; et leurs ; ennemis ^ dit Tacite^ les
accusèrent tous deux d'inceste > quoiqu'ils né fussent coupables que d'un
peu d'indiscrétion. Elle vécut jus* qu'au règne de Vespasien.

PRÉFACE. 3ai Je la fais entrer daas les vestales, quoique, selon Aulu-Gelle, on n'j reçût jamais personne au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection; et j'ai cru qu'en considération de sa naissance , de sa vertu et de son malheur , il pouvoit la dispenser de Fâge pr^^ crit par les lois, comûie il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avoient mérité ce privilège. I« SX

The text on this page is estimated to be only 27.41% accurate

ACTEURS. NÉRON , empereur , fils d'Agrippine.
BRITANNICUS , fils de l'empereur Claudius. AGRIPPINE , veuve de
Domitius Enobarbus , père de Néron , et en secondes noces veuve de
l'empereur Claudius, JUNIA amante de Britannicus. BURRHUS ^
gouverneur de Néron. NARCISSE, gouverneur de Britannicus. ALBINE y
confidente d'Agrippine. L'acte se passe à Rome dans une chambre
du palais de Néron.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

>

The text on this page is estimated to be only 10.00% accurate

BRITANNICXIS

BRITANNICUS, S \ TRAGÉDIE. **^^">^ i> ACTE PREMIER,
SCÈNE PREMIÈRE. AGRIPPINE, ALBINE. Quoi! tandis que Néron
s'abandonne à son sommeil? Faut-il que vous veniez attendre son réveil?
Qu'errant dans le palais, sans suite et sans escorte? La mère de César veille
seule à sa porte? Madame, retournez dans votre appartement.*
AGRIPPINE. Albine ^ il ne faut pas s'éloigner un moment* Je veux
l'attendre ici : les chagrins qu'il me cause m'occuperont assez tout le temps
qu'il repose. Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré j Contre Britannicus
Néron s'est déclaré. L'impatient Néron cesse de se contraindre j Las de se
faire aimer, il veut se faire craindre« Britannicus le gêne y Albine 3 et
chaque jour

524 BRITANNICUS. Je sens que je deviens importune à mon tour. ALIBINE. Quoi ! vous à qui Néron doit le jour qu'il respire ? Qui l'avez appelé de si loin à Tempire ? Vous qui , déshéritant le fils de Claudius , Avez nommé Gésar l'heureux Domitius ? Tout lui parle , Madame , en faveur d'Agrippine : Il vous doit son amour. AGRIPPINE. Il me le doit, Albine. Tout , s'il est généreux , lui prescrit cette loi : Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi. ALIBINE. S'il est ingrat. Madame ? Ah ! toute sa conduite marque dans son devoir une âme trop instruite. Depuis trois ans entiers , qu'a-t-il dit , qu'a-t-il fait Qui ne promette à Rome un empereur parfait ? Rome, depuis trois ans, par ses soins gouvernée. Au temps de ses consuls croit être retournée : Il la gouverne en père. Enfin, Néron naissant A toutes les vertus d'Auguste vieillissant. AGRIPPINE. Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste. Il commence , il est vrai , par où finit Auguste ; Mais crains que, l'avenir détruisant le passé. Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé. Il se déguise en vain : je lis sur son visage Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage : Il mêle avec orgueil qu'il a pris d'indignes leur sang *

The text on this page is estimated to be only 27.66% accurate

ACTEI, SCENJEI. SaS La fierté des Nérôna qu'il puiaa dans
lûon flaiiç. Toujours la tjorannie a d'heuiêûâes prémices : De Rome^ pour
un temps, Qaus fut les délices; Mais, sa feinte bonté sç toura:^q.nt en
fureur, Les délices de Rome en cle^iirç«î.t Fhorreur. Que m'importe, après t
Arrête, chère Albîne. Je sais que j'ai moi seule avancé leur mine; Que du
trônef où le sang l'a dû faire monter^ Britannicus par moi s'est vu précipiter.
Par moi seule éloigné de Fliymen d'Octavie,

The text on this page is estimated to be only 25.52% accurate

536 BRITANNICUS/ Le frère de Junie abandonna la vie, Silanus, sur qui Claude avoit jeté les yeux ^ Et qui comptoit Auguste au rang de ses aïeux. Néron jouit de tout : et moi, pour récompense, Il faut qu'entre eux et lui je tiennne la balance , -Afin que quelque joui:, par une même loi, Britannicus la tiennne entre mon fils et moi. Quel dessein ! AG-HIPPINE. Je m'assure un port dans la tempête. Néron m'échappera \$i ce frein ne l'arrête. AliBINE, Maia prendre contre qn fils tant de soins superflus? * < • . agrippi;ne* Je le craindroU bientôt s'il ne mç craignoit plus. AliBINE. > Une injuste frayeur vous alarme peut-être. Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être, Du moins so^ ohangémeiit ne vient pas jusqu'à nous; Et ce sont des secréta entre César et vous. Quelques titres nouveaux que Rome lui défère , Néron n'en reçoit point qu'il ne donnie a sa nière. Sa prodigue amitié ne se réserve rien ; Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien ; A peine parle-t-on de la triste OctaSde, Auguste votre aïeul honora moins Livie : Néron devant sa mère a permis le premier Qu'on portât des faisceaux couronnés de lauriex\

ACTE I, SCENE I. M Quels effets voulez-vous de sa reconnaissance? AGRIPPINE. Un peu moins de respect, et plus de confiance. Tous ces présents , Albine , irritent mon dépit : Je vois mes honneurs croître, et tomber mon crédit. Non, non , le temps n'est plus que Néron jeune encore Me renvoyoit les vœux d'une cour qui Fadore j
Lorsqu'il se reposoit sur moi de tout l'état ; Que mon ordre au palais assembloit le sénat; Et que derrière un voile, invisible et présente, J'étois de ce grand corps l'ame toute-puissante. Des volontés de Rome alors mal assuré , Néron de sa grandeur n'étoit point enivré. Ce jour, ce triste jour frappe encor ma mémoire, Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire. Quand les ambassadeurs de tant de rois divers Vinrent le reconnoître au nom de l'univers. Sur son trône avec lui j'allois prendre ma place : J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce ; Quoi qu'il en soit, Néron d'aussi loin qu'il me vit, Laissa sur son visage éclater son dépit. Mon cœur même en conçut un malheureux augure. L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure,, . Se leva par avance ; et courant m'embrasser, Il m'écarta du trône où je m'allois placer. Depuis ce coup fatal le pouvoir d'Agrippine Vers sa chute à grands pas chaque jour s'achemine. L'ombre seule m'en reste, et l'on n'implore plus Que le nom de Sénèque et l'appui de Burrhus.

328 BRITANNICUS. ALBINE. Ah ! si de ce soupçon votre ardeur est prévenue , Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous tue? Daignez avec César vous éclaircir du moins. AGRIPPINE.' César ne me voit plus^ Albine, sans témoins: En public, à mon heure, on me donne audience. Sa réponse est dictée, et même son silence. Je vois deux surveillants, ses maîtres et les miens, Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens. Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite; De son désordre, Albine, il faut que je profite. J'entends du bruit , on ouvre. Allons subitement Lui demander raison de cet enlèvement. Surprenons, s'il se peut, les Secrets de son anneau. Mais quoi ! déjà Burrhus sort de chez lui? SCÈNE IX AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE. BURRHUS. / .' MADAME, Au nom de l'empereur j'allois vous informer D'un ordre qui d'abord a pu vous alarmer. Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite Dont César a voulu que vous soyez instruite. AGRIPPINE. Puisqu'il le veut, entrons j il m'en instruira mieux.

ACTE I, SCENE II Sag Burrhus. César, pour quelque temps
Vest soustrait à nos yeux.. Déjà par une porte au public moins connue, L'un
et l'autre consuls vous avoient prévenue. Madame. Mais souffrez que je
retourne exprès.... AGRIPPINE. Non, je ne trouble point ses augustes
secrets. Cependant voulez- vous qu'avec moins de contrainte, L'un et l'autre
une fois nous nous parlions sans foin le ? BURRHUS. Burrhus pour le
mensonge eut toujours trop d'horreur. AGRIPPINE, Prétendez-vous
longtemps me cacher l'empereur? Ne le verrai-je plus qu'à titre
d'importune? Ai-je donc élevé si haut votre fortune Pour mettre une barrière
entre mon fils et moi? Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi? Entre
Sénèque et vous disputez-vous la gloire A qui m'effacera plutôt de sa
mémoire ? ^ • Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat? ' Pour être , sous
son nom , les maîtres de l'état? Certes , plus je médite et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature ; Vous dont j'ai pu laisser
vieillir l'ambition • Dans les honneurs obscurs de quelque légion ; Et moi ,
qui sur le trône ai suivi mes ancêtres , Moi, fille , femme , sœur et mère de
vos maîtres : Que prétendez- vous donc? Pensez-vous que ma voix. Ait fait
un empereur pour m'en imposer trois ?

55o BRITANNICUS; Néron n'est plus en&nt : n'est-il pas temps qu'il règne? Jusqu'à quand voulez- vous que l'empereur vous craigne? Ne sauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux? Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses aïeux? Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère j Qu'il imite , s'il peut , Germanicus mon père. Parmi tant de héros je n'ose me placer; Mais il est des vertus que je lui puis tracer : Je puis l'instruire au moins combien sa confiance Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

•BURRHUS. Je ne m'étois chargé , dans cette occasion , Que d'excuser César d'une seule action : Mais puisque , sans youloir que je le justLGie ^ Vous me rendez garant du reste de sa vie , Je répondrai , Madame , avec la liberté D'un soldat qui sait mal farder la vérité. Vous m'avez de César confié la jeunesse ; Je l'avoue ,, et je dois pi'en souvenir sans cesse» Mais vous.avois-^je fait serment de le trahir? D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir ? Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réppndej Ce n'est plus votre fils , c'est le maître du monde. J'en dois compte, Madame, à l'empire rpmain. Qui ^racoit voir son salut ou sa perte en ma main. Ah ! si dans l'ignorance il le falloir instruire, N'avoit-on que Sénèque et moi pour le séduire? Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs? Falloit- il. dans Teiil chercher des corrompieurs ?

ACTE I, SCENE IL 35i La cbur deClaudius , en esclaves fertile ,
Pour deux que l'on cherchoit en eût présenté miUe , Qui tous auroient
brigué l'honneur de l'avilir : Dans une longue enfence ils l'auroient fait
vieillir. De quoi vous plaignez- vous , Madame ? On vous révère : Ainsi que
par César , on jure par sa mère. L'empereur, U est vrai, ne vient plus chaque
jour Mettre à vos pieds l'empire, et grossir votre cour. Mais le doit-il ,
Madame? et aa reconnoissance Ne peut-elle éclater que dans sa
dépendance? Toujours humble , toujours le timide Néron N'ose-t-il être
Auguste et César que de nom ? Vous le dirai-je enfin ? Rome le justifie,
Rome, à trois afiranchis si longtemps asservie , A peine respirant dii joug
qu'elle a porté , Du règne de Néron compte sa liberté . Que dis-je ? la vertu
semble même renaître. ^ Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maître :
Le peuple au Champ de Mars nomme ses magistrats : César nomme lès
chefs sur la foi des soldats ^ Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée ,
Sont encore innocents , malgré leur renommée : Lès déserts , autrefois
peuplés de sénateurs , Ne sont plus habités que par leurs délateurs.
Qu'importe que César continue à nous croire , Pourvu que nos conseils ne
tendent qu'à sa gloire ; Pourvu que , dans le cours d'un règne florissant ,
Rome soit toujours libre, et César tout-puissant? Mais , Madame , Néron
suffit pour se conduire. J'obéis , sans prétendre à l'honneur de l'instruire.

33a BRITANNICUS. Sur ses aïeux , sans doute , il n'a qu'à se régler j r Pour bien faire , Néron n'a qu'à se ressembler. Heureux si ses vertus , l'une à l'autre enchaînées. Ramènent tous les ans ses premières années. AGRIPPINB. Ainsi , sur l'avenir n'osant vous assurer , Vous croyez que sai^^ vops Néron va s'égarer. Mais vous, qui, jusqu'ici, content dje votre ouvrage, Venejê de ses verjus. nous rendre téinoignage , Expliquez-nous pouiquoi , devenu ravisseur, Néron de Silanus fait enlever la soçur, . Ne tient-il qu'à marquer de cette ignonomie Le sang de mes aïeux qui brille dans Junie? De quoi l'accuse-t-il?^ Et par quel attentat Devient-elle en un jour criminelle d'étant? Elle qui, sans orgueil jusqu'alors élevée , N'auroit point vu Néron s'il ne FeAt enlevée ; Et qui même auroit piis au rang de ses bienfaits L'heureuse liberté de ne le voir jamais. , BURUHUS. Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée,. Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée^ Madame. Aucun objet ne blesse ici ses yeux; Elle est dans un palais tout plein de ses aïeux. Vous S9,yez que les droits qu'elle pprte avec elle Peuvent de son époux faire un prince rebelle ; Que le sang de César ne se doit allier Qu'à ceux à qui César le veut bien confier.

ACTE I, SCENE II 335 Et vous-même avouerez qu'il ne seroit pas juste 'Qu'on disposât sans lui de la nièce d'Auguste^ AGRIPPINE. Je vous entends. Néron m'apprend par votre voix Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix. En vain , pour détourner ses yeux de sa misère , J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espéré : A ma confusion , Néron veut faire voir Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir^ Rome de ma faveur est trop préoccupée j Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée , Et que tout l'univers apprenne avec terreur A ne confondre plus mon fils et l'empereur. H le peut. Toutefois j'ose encore lui dire • Qu'U doit avant ce coup affermir son empire; Et qu'en me réduisant à la nécessité D'éprouver contre lui ma foible autorité, Il expose la sieîne; et que dans la balance Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense. BURRHUS. Quoi ! Madame ! toujours soupçonner son respect ! Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect? L'empereur vous croit-il du parti de Junie? Avec Britannicus vous croit- il réunie ? Quoi ! de vos ennemis devenez-vous l'appui Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui? Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire , Serez- vous toujours prête à partager l'empire? Voascraindrez-vous sans cesse? et vos embrassements /

The text on this page is estimated to be only 27.81% accurate

354 BRITANNICUS; Ne se passeront-ils qu'en éclaircissements?
Ah ! quittez d'un censeur la triste diligence i D'une mère facile affectez
^indulgence ; Souffrez quelques froideurs sans lesfidre éclaterjr Et
nVvertissez point la coUi* de vous quitter. AGRIPPINE. Et qui s'honoreroit
de Tappui d'Agrippine , Lorsque Néron lui-méihe annonce ma ruine 7
Lorsque de sa présence il seml^le me bannir? Quand Burrhus à sa porte ose
me retenir? BURRHUS» i^adame , je vois bien qu'H est temps de iiiie taite ,
Et que ma liberté commence.à vous déplaire. La douleur est injuste ; et
toutes les raisons. Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons* Voici
Britannicuâe Je lui cède ma place^ Je vous laisse écouter et plaindre sa
disgrâce^ Et peut-être ^ Madame , en accuser les soins De ceux que
l'empereur, a consultés le moins. SCÈNE IIL AGRİPPINE ,
BRITANNICUS , NARCISSE , ALBINE. AGRIPPINS* Ah prince ! où
courez-vous ? Quelle ai*deur inquiète Parmi vos ennemis en aveugle vous
jette? Que venez-vous cbercher?

ACTE Ij SCENE IV. 555 BRITANNICUS. Ce que je cherche? Ah dieux ! Tout Ce que j'ai perdu , Madame , est en ces lieux. De mille affreux soldats Junie environnée S'est vue en ce palais indignement traînée. Hélas ! de quelle horreur ses timides esprits A ce nouveau spectacle auront été surpris ! Enfin on me Tenlève. Une loi trop sévère Va séparer deux cœurs qu'assembloit leur misère : Sans doute on ne veut pas que , mêlant nos douleurs , Nous nous aidions Vnn Tautre à porter nos malheurs.

AGRIPPINB. Il suffit. Comme vous je ressens vos injures j Mes plaintes ont déjà précédé vos murmures. Mais je ne prétends pas qu'un impuissant courroux Dégage ma parole et m'acquitte envers vous. Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre, Suivez-moi chez Fallâs où je vais vous attendre. SCÈNE IV. BRITANNICUS, NARCISSE. BRITANNICUS. La croirai-je , Narcisse ? et dois^je sur sa foi La prendre pour arbitre entre son fils et moi ? Qu^en dis-tu? N'est-ce pas cette même Agrippine . Que mon père épousa jadis pour ma ruine , Et (jui^ si je t'en crois, a de ses derniers jours

536 BRITANNICUS. Trop lents pour ses desseins , précipité le cours ? NARCISSE. N'importe. Elle se sent comme vous outragée j A vous donner Junie elle s'est engagée : Unissez vos chagrins ; liez vos intérêts. Ce palais retentit en vain de vos regrets : Tandis qu'on vous verra d'une voix suppliante Semer ici la plainte et non pas Tépou vante , Que vos ressentiments se perdront en discours , Il n'en faut point douter , vous vous plaindrez toujours. BRITANNICUS. Ah Narcisse ! tu sais si de la servitude Je prétends fedre encore une longue habitude ; Tu sais si pour jamais ^ de ma chute étonné , Je renonce à l'empire où j'étois destiné. Mais je suis âcul encor : les amis de mon père Sont autant d'inconnus que glace ma misère j Et ma jeunesse même écarte loin de moi Tousxîeux qui dans le cœur me réservent leur foi. Pour moi , depuis un an qu'un peu d'expérience M'a donné dje mon sort la triste connoissance , Que vôis-je autour de moi , que des amis vendus Qui sont de tous mes pas les témoins assidus ; Qui, choisis par Néron poiir ce commerce infâme ,* Trafiquent avec lui des secrets de mon, âme? Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours : Il prévoit mes desseins , il entend mes discours ; Comme toi , dans mon cœur , il sait ce qui se passe. Que f en. s^nble, Narcisse?

The text on this page is estimated to be only 21.55% accurate

ACTE I, SOENE IV. 55^ KAUCISSE, Àli! quelle aîrie assez basse... C^est à vous de cïioisiiMletkCoaûclents discrets , Seigneur , et de ne pas prodiguer vos secrets. Narcisse: tu dis- vrai : mais cette défiuace . . Est toujours d^un grand cœur la dernièi^e science j On le trompe longtem^». Mais enfin je te croi , Ou plijt^t Je fais vœu de ne isqu*ici4e mille écueils couverts. Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage Aûra.de nos amis excité lé courage. ' Examina leurs yeux, observe leurs discours; Vois si ^^iàn puis attendre un fidèle secours. Surtout dans Ce palais remarque àve,c adressé Avec quel soin Néron fait garder la. prîricesse. Saicbe si du péril ses bèaiix yeux dont remis, Et ^ son entretien m'est encore permis. Cependant de Néron je vais trouver lâ'irière Chez Pallas, comme toi , Vaffranchi de mon père. Je vais la Vbir, Taigrir , la suivre , et^ s'il se .peut, IVrengager sous son nom plus loin qu'elle ne veut r PIN DU PRÈM^^ÏEH ACTE.

The text on this page is estimated to be only 15.69% accurate

ACTE SECOND. » ^ » t « * SCÈNE PREMIÈRE. NÉRON,
BtTRJRHtJS , NARaSSÉ ; ÔARDES. • •"• '•• M • . :• •'. ri^EN doutez point
;; Burrhùà, mâlgi^ sdà itijusticeSy C'est ina raéfé, et je veùi ignorer liès
éaprices. ••j • ^'i * * gà' ' ' ' ' kMh Mais je né prétends plus î^dref ni
'É(fùmir Le mihiiitre insolent 'dUîleii ose ilôiriir; ' Pallas de ses conseils
empoîiidne ma nlère; 11 séduit cîaquè jour BrîtânriîcUS lîibri frète : Ils
Fécutent .tout seul • et qui sùivroît leurs pas^ Les trouveroît peut-être
àsseiiblés chez Pàllas, C'en pst trop. l)e tous deux il faut que je l^écarte.
Pour la dernière fois, qu'il 3'éïoigne ,. qu'il parte. Je le veux,, je l'prdonne :
et que la fin du jour Ne le retrouve pas dans Rome ou dans ma cour. Allez ;
çet^pçdre impçrte au salut deTérapîre., _ \, ' aux Gardes. Voua, Narcisse,
approchez. Et vous^)qu'on se retire. SCENE 1 • r » i NÉRON.,,
r^ARCÏSSE, ^ -. ~«« .. .^ i I i. NARCISSE. Grâces aux dieux , Seigneur,
Junie entre vos mains,

The text on this page is estimated to be only 16.66% accurate

BRITANNICUS. 53g Vous: a^^; aujourd'hui du reste des
Romains . Vos ennemis: ^ déchu (i de leur vaine espérance , Sont allés
.dxes9 Pallas pleurer leur impuissance* Mais qu» vois-je? Vours^même,
inquiet , :étanné , Plus que Britannicus p^roissesî consterné. Que pté^a^ à
tee^ yeux^ cettô t^kteôse obscure^ Et ces sombr^d regaa-ds er^^tS; à
l'aventure ? : ^out TOUS r^. I^ fortu*iejp\l#t:à vp§ ycettx. . « Narcisse /(^n
iest fait , Néron est aniotit

The text on this page is estimated to be only 26.19% accurate

34^ BRITANNICUS. J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue
j Immobile , saisi d'un long étonnement , Je Tai laissé passet dans son
appartement; ' J'ai passé dans le mien. Cfest là que ; solitaire, De son image
en vain j^ai voulu me distraite. Trop présente à mes yeux ,)e croyois lui
parler : J'aimois jusqu'à ses pleurs que je fidsois'Côtiler. Quelquefois-, mais
trop tard, je lui deitiafldois grâce : J'employois les soupirs et ihâme la
menace. Voilà comme occupé de mon nouvel çugaouar, Mes yeux, sans se
fermer, ont attendu le jour. Mais je m'en fais peut-être une trop belle image
: • Elle m'est apparue avec triPp d'avantage : Narcisse^ qu'en dis-tu? .
NARCISSE. Quai! Seigneur, croira-t-on Qu'elle ait pu si longtemps se
cachei; à Nércm ? NJÉROIi* Tu le sais bien, Narcisse. Et spit que sa colère
M'imputât le malheur qui; lui ravit son frère ; Soit que son cœur, jalou^
d'une. austère fierté, Enviât à nos yeux sa naissante beſ|. |iié j Fidèle à sa
douleur , et daais l'pm, |j?.re. enfermée , . Elle se déroboit même à s^
rencanmée ; , , Et c'est cette vertu, si nçouvelle à la^ oojuar:^ Dont la
persévérance irrite mon autour. , Quoi ! Najrcisse, tandis qu'il n'est point jde
Romaine Que mon amour n'honore et ne rende^plus vaine ,. Qui, dès qu'à
ses regards elle ose sie fier, ; . . , I i

ACTE II, SCENE IL 34i Sur le cœur de César ne les vienne
essayer; i^ule, dans son palais, la modestç Junie Regarda leurs honneurs
comme une ignominie , Fuit, et ne daigne pas peut-être s'informer Si César
est aimable^ ou bien s'il sait aimer ! Dis-moi , Britannicus Faimer-t-il ?
NARCISSE. ^ Quoi ! s'il l*aime. Seigneur? NÉROK. Si jeune encor, se
connoît-il lui-même? D'un regard enchanteur connoît-il le poison ?
NARCISSE. Seigneur, Famour toujours n'attend pas la raison. N'en doutez
point, il l'aime . Instruits par tant de charmes Ses yeux sont déjà faits à
l'usage des larmes j A ses moindres désirs il sait s'accommoder j Et peut-
être déjà sait-il persuader. NÉRON. Que dis-tu? Sur son cœur il aurait
quelque empire? NARCISSE. Je ne sais. Mais , Seigneur,^ ce que je puis
vous dire, Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieu;x , Le cœur plein d'un
counpùx qu'il cachoit à vos yeux ,, D'une cour .qui le fuit pleurant
l'ingratitude. Las de votre grandeur et de sa servitude, Entre l'impatience et
la CTainte flottant; Il alloit voir Junie et revei^git content^

The text on this page is estimated to be only 23.99% accurate

34a . B RIT AN NI eu S. D'autant plus malheureux qu'il aura M,
lui plairez Narcisse , il doit plutôt souhaiter sa colère : Néron impunément
ne sera pas jaloux. NARCISSE, Vous? Et de quoi, Seigneur, vous inquiêtez-
vous ? Junie a pu le plaindre et partager ses peines; Elle n'a vu couler de
larmes que les siennes : Mais aujourd'hui , Seigneur , que ses yeux dessillés
, Regardant de plus près Féclat dont tous brillez , Verront autour de vous le
roi saisi diadème , Inconnue; dans la foule, et son amant lui-même.
Attachés sur vos yeux, s'honorer d'un regard Que vous aurez sur eux fait
tomber au hasard j Quand elle vous verra , de ce degré de gloire , Venir en
souponnant avouer sa victoire : Maître , n'en doutez point, d'un cœur déjà
charmé, Commandez qu'on vous aime , et vous serez aimé, NÉRON, A
combien de chagrins j'il faut que je m'apprête ! Que d'importunités ! '' Quoi
doit-il ! (j'ai vu vous arrêter , Seigneur? . . : Tout : Octavie, Agrippine , Burrhus y
; Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertus^ Non que pour Octavie un
reste de tendresse M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse :

The text on this page is estimated to be only 21.36% accurate

ACTE II, SCENE II. 545 Mes yeux , depuis longtemps litigés
de ses soins. Rarement de ses pleurs daignent être témoins. Trop heureux si
bientôt la fityeirr d'un divorce Me soulageoit d'un joug qu'on. m'imposa par
force ! Le ciel même «n secret semble /la oondaizmer : Ses vœux depuis
quatxe aps ont beau Fimportuner , Les dieux ne montrent ppint (^neas^
vertu le? touche, D'aucun gag^, Narcisse , il? n'honorent sa couche j
L'empire v^ûn^ment den^sinde un herbier. NARj^ISSB. Que tardez^vous ,
Seigneur , à la répudier ? L'empire , votre cœur , tout condamne Qptavie.
Auguste , Vôte aïeul , soupiroit pour Livie : Par un double divorce ils
s'unirent tous deuxjEt vous devez l'empire à ce divcM-ce heureux. Tibère ,
que Phymen plaça dans sa famille, Osa bien à ses yeux répudier sa fille.
Vous seul,)usques ici contredire à vos désirs ^ N'osez par un divcirce
ass^réi< v^ plaisirs. kéhok: ' ." Et ne connois-tu pas l'implacable Agrippine?
Mon ambùr inquiet déjà se Pimiai^ne , Qui m'amène Octavie, et d'un œil
enflammé, Atteste les saints dtoits d^tin nœud qu'elle a formé ^ Et portant à
mon cœur des attëiAtea plus rudes^ Me fait un lohgrécit de mes
ingrattitudes. De quel front soutenir ce fâcheux entretien ? narcisse: • • • , •
N'êtes-vous pas ^ Seigneur , vôte maître et le-sien ?

The text on this page is estimated to be only 24.58% accurate

544 BRITANNICUS. Vous venons-hous toujours trembler sous sa tutèQe? Vivez , régnerez pour vous : c'est trop régner pour elle. Craignez-vous ? Mais , Seigneur , vous ne la craignez pas : Vous venez de bainir le superbe Pallàs, Fallas dont vous savez qu'elle soutieaitiFaudace. •NÉRON. Eloigné de ses yeux , j'ordonne, je menace, 3'écoute vos conseils , j'ose les approuver , Je m'excite contre elle et tâche à la braver : Mais je t'expose ici mon âmé toute nue , Sitôt que mon malheur me ramène k sa vue , Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir De cea yeux où j'^î lu si longtemps mon devoir j Soit qu'a tant de bièn&its itna mémoire £delle Lui soumetteen secïet tout ce quç je tiens d'elle j Mais enfin mes ef&»Pts.ne me serveHit de rien : Mon génie étonné tremble devant îesieil. Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance, , Que je la fùia partout , que même je l'of^ense ; Et que de temps en temps j'irrite ses ennuis, Afin, qu'elle m^éyite autant que je la fuis. Mais je t'arrête tro^ ;.retirer-toi, Narcisse j Britani^içus ppurroit't'accuser d'Mtifice, NARCISSE, Non , non , Britannicus s'abandonne à ma foi. Par son.prdre, Seigneur, il croit que je vous voi , Que je m'informe ici de tout ce qui le touche. Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche ; Impatient, .arto«Uem<.ir>™O,,«.

ACTE II, SCENE III. 545 Il attend de mes soins ce fidèle secours.
NÉRON. J'y consens j porte-lui cette douce nouvelle : Il la verra.
NARCISSE. Seigneur , bannissez-le loin d'elle, NÉRON. J'ai mes raisons ,
Narcisse ; et tu peux concevoir Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir.
Cependant vante-lui ton heureux stratagème ; Dis^lui qu'en sa faveur on me
trompe moi-même, Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre j la voici. Va
retrouver ton maître, et l'amener ici. SCÈNE III. NÉRON, JUNIE. NÉRON.
Vous VOUS troublez , Madame , et changez de visage : Lisez- vous dans
mes yeux quelque triste présage ? JUNIE. Seigneur , je ne vous puis
déguiser mon erreur j J'allois voir Octavie , et non pas Tempereur. NÉRON;
Je la sais bien , Madame , et n'ai pu sans envie Apprendre vos bontés pour
l'heureuse Octavie. . junii:. Vous, Seigneur? .^

546 BRITANNICUS. NÉRON. Pensez-vous , Madame , qu'au ces lieux Seule pour vous connoître , Octavie ait des yeux? JUNIE. Et quel autre, Seigneur, voulez-vous que j'implore? A qui demanderai-je un crime que j'ignore? Vous qui le punissez^ vous ne l'ignorez pas. De grâce , appreness-moi , Seigneur , mes attentats. NÉRON. Quoi , Madame ! Edt-ce donc une légère offense De m'avoir si longtemps caché votre présence ? Ces trésors dont le ciel voulut vous embellir ^ Les avez-vous reçus pour les ensevelir? L'heureux Britannicus verra-t-il sans alarmes Croître , loin de nos- yeux , son amour et vos charmes ! Pourquoi , de cette gloire exclus jusqu'à ce jour , M'avez- vous , sans pitié , relégué dans ma cour ? On dit plus : vous soufflez, sans en être offensée. Qu'il vous ose, Madame, expliquer sa pensée ; Car je ne croirai point que , sans me consulter , La sévère Junie ait voulu le flatter , Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'être aimée , Sans que j'en sois instruit que par là renommée. Je ne vous nierai point , Seigneur , que ses soupirs M'ont daigné quelquefois expliquer ses désirs. Il n'a point détourné ses regards d'une fille. Seul reste du débris d'une illustre famille : Peut-être il se souvient qu'en un temps plus heureux,

ACTE II, SCENE III. 34?: Son père ine nomma pour Tobjet de ses vœux. Il m'aime ; il obéit à Tempereur son père , Et j'ose dire encore , à vous, à' votre mère : Vos désirs sont toujours si conformes aux siens. ••• Ma mère a ses desseins , Madame; et j'ai les miens. Ne parlons plus ici de Claude et d' Agrippine j Ce n'est point par leur choix que je me détermine. C'est à moi seul , Madame , à répondre de vous ; Et je veux de ma main vous choisir un époux. JUNIE. Ah Seigneur ! songez-vous que toute autre alliance Fera honte aux Césars , auteurs de ma naissance? NÉBON, Non , Madame, l'époux dont je vous entretiens Peut sans honte assembler vos aïeux et les siens ; Vous pouvez sans rougir consentir à sa flâme. JUNIE. Et quel est donc, Seigneur, cet époux? NÉROK. Moi , Madame. JUNIE. Vous ! NÉRON. Je vous nommerois. Madame, un autre nom , Si j'en savois quelque autre au-dessus de Néron. Oui , pour vous faire un choix où vous puissiez souscrire , J'ai parcouru des yeux la cour , Rome et l'empire. Plus j'ai cherché , Madame , et plus je cherche encor

348 BRITANNICUS. En quelles mains je dois confier ce trésor ;
Plus je vois que César , digne seul de vous plaire y En doit être lui seul
Pheureux dépositaire , Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains A
qui Rome a commis l'empire des humains. Vous-même , consultez vos
premières années : Claudius à son fils les avoit destinées ; Mais c'étoit en un
temps où de Fempire entier Il croyoit quelque jour le nommer Théritier. Les
dieux ont prononcé. Loin de leur contredire, Cést à vous de passer du côté
de Fempire. En vain de ce présent ils m'auroient honoré , Si votre cœur de
voit en être séparé ; Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes ; Si,
tandis que je donne aux veilles, aux alarmes. Des jours toujours à plaindre
et toujours enviés , Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds. Qu'Octavie à
vos yeux ne fasse point d'ombrage ; Rome, aussi bien que moi, vous donne
son sufiBrage, Répudie Octavie , et me fait dénouer Un hymen que le ciel
ne veut point avouer. Songez-y donc , Madame , et pesez en vous-même Ce
choix digne des soins d'un prince qui vous aime^ Digne de vos beaux yeux
trop longtemps captivés , Digne de l'univers à qui vous vous devez. ÏUNIE.
Seigneur, avec raison je demeura étonnée« Je me vois , dans le. cours d'une
même journée Comme une crimineUe amenée en Ces Ueux; ' %

ACTE II, SCENE III. 349 Et lorsqu'avec frayeur)e parois à vos yeux , Que sur mon innocence à peine je me fie , Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie. J'ose dire pourtant que)e n'ai mérité Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Et pouvez- vous, Seigneur, souhaiter qu'une jeune fille Qui vit presque en naissant éteindre sa famille, Qui , dans l'obscurité nourrissant sa douleur , S'est fait une vertu conforme à son malheur , Passe subitement de cette nuit profonde Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde, Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté , Et dont une autre enfin remplit la majesté? • ' NÉRON. Je vous ai déjà dit que je la répudie : Ayez moins de frayeur ou moins de modestie. N'accusez point ici mon choix d'aveuglement : Je vous réponds de tout ; consentez seulement. Du sang dont vous sortez rappelez la mémoire ; Et ne préférez point à la solide gloire Des honneurs, dont César prétend vous revêtir, ' La gloire d'un refus sujet au repentir. Le ciel connoît, Seigneur, le fond de ma pensée. Je ne me flatte point d'une gloire insensée : Je sais de vos présents mesurer la grandeur. Mais plus ce rang sur moi répandroit de splendeur , Plus il me feroit honte, et mettroit en lumière Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière.

85o BRITANNiCtJS. NÉRON* Cest de ses intérêts prendre beaucoup de soin , Madame ; et l'amitié ne peut aller plus loin. Mais ne nous flattons point , et laissons le mystère. La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frère j & t pour Britannicus JUNIB. Il a su me toudber ^ Seigneur ; et je n'ai point prétendu m'en caclier« Cette sincérité sans doute est peu discrète ; Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interpiète: Absente de la cour ^ je n'ai pas du penser y Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer. J'aime Britannicus; je lui fus destinée Quand l'empire devoit suivre son hyménée. Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté , Ses honneurs abolis, son palais déserté, La fuite d'une cour que sa chute a bannie , Sont autant de liens qui retiennent Junxe. Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs j Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs; L'empire en est pour vous l'inépuisable source : Ou, si quelque chagrin en interrompt la course. Tout l'univers , soigneux de les entretenir, S'empresse à l'effacer de votre souvenir. Britannicus est seul : quelque ennui qui le presse, Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse. Et n'a pour tout plaisir , Seigneur, que Quelques pleurs Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

ACTE II , SCENE IIL 55i NÉRON. Et ce sont ces plaisirs et ces
 pleufs que j'envie, Que tout autre que lui me paieroit de sa vie. Ma^ je garde
 à ce prince un traitement plus doux. Madiime, il va bientôt paroître devant
 vous. JUNIE. Ah Seigneur ! vos Vertus^ m^ont' toujours rassurée. NÉnoN.
 Je pouvois de ces lieux lui défendre Fentrée ; Mais , Madame , je veux
 pifévenir le danger Où son ressentiment le pouroit rengager. Je ne veux
 point le perdre ; il Vaut mieux que lui-même Entende son arrêt de la bouche
 qu'il îdnle. Stï ses jours vous sont chers , éloignez-le de vous Sans qu'il ait
 aucun lieu de me croire jaloux. De son bannissement prenez sur vous
 TofiFense j Et , soit par. vos discours , soit par votre silence , Du moins par
 vos froideurs , faites-lui concevoir Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son
 espoir. JUN'IE.'; Moi ! que je lui ptononce uû ôdcrêt si sévère I Ma bouche
 mille fois lui jura le contraire. Quand même jusques-là je pouïTOis me
 trahir , Mes yeux lui défendront \ Seigneur , de m'obéir. • '- ' ■ NÉRON. ■ *
 ■ Caché près de ces lieux, je vous verrai , Madame. Renfermez votre amour
 dans le fond de votre ame : ^ Tous n'aurez point pour moi de langages
 secrets j J'entendrai dear regards que* voua, croirez muets j

The text on this page is estimated to be only 25.24% accurate

55a BRITANNICUS. Et sa perte sera Tinfailible salaire D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire, JUNIE. Hélas ! si j'ose enoormer quelques souhaits , Seigneur ^ permettez-moi de ne le voir jamais. SeÈNE IV. NÉRON, JUNIE, NARCISSE. NARCISSE. BiUT ANNicus , Seigneur y demande la princesse ; 11 approche. NÉRON. Qu'il vienne. 7UN1E. Ah Seigneur ! NÉRON. ' Je vous laisse. Sa fortune dépend de vous plus que de moi. Madame ^ en le voyant , songez que je vous voi. SCÈNE V. JUNIE, NARCISSE. JUNIE. Ah cher Narcisse ! cours au-devant de ton maître j Dii^lui... Je suis perdue, et je le vois paroître.

ACTE II, SCENE VI. 565 • SCÈNE VI. JUNIE, BRITANNICUS,
NARCISSE. BRITANNICUS. Madame ^ quel boTiheur me rapproche de
vous ! Quoi ! je puis donc jouir d'un entretien si doux ! . Mais, parmi ce
plaisir, quel chagrin me dévore? Hélas ! puis-je espérer de vous revoir
encore ? Faut-il que je dérobe ^ avec mille détours , Un bonheur que vos
yeux m'accordoient tous les jours ? Quelle nuit ! quel réveil ! Vos pleurs ,
votre présence N'ont point de ces cruels désarmé Finsolence? Que faisoit
votre amant ? Quel démon envieux M'a refusé l'honneur de mourir à vos
yeux ? Hélas ! dans la frayeur dont vous étiez atteinte , M'avez-vous en
secret adressé quelque plainte? Ma princesse, avez-vous daigné me
souhaiter? Songiez- vous aux douleurs que vous m'alliez coûter?. . . ; Vous
ne me dites rien ! quel accueil ! quelle glace ! Est-ce ainsi que vos yeux
consolent ma disgrâce ? Parlez : nous sommes seuls. Notre ennemi, trompé.
Tandis que je vous parle , est ailleurs occupé. Ménageons les moments de
cette heureuse absence. JUNIE. Vous êtes en des lieux tout pleins de sa
puissance : Ces murs même, Seigneur, peuvent avoir des yeux; Et jamais
l'empereur n'est absent de ces lieux* 1. a3 À

354 BRITANNICUS. BRITANNICUS. Et depuis quand ^

Madame , êtes-vous si craintive ? Quoi ! déjà votre amour souffre qu'on le captive? Qu'est devenu ce cœur qui me juroit toujours De faire à Néron même envier nos amours ? Mais bannissez , Madame , une inutile crainte : La foi dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte ; Chacun semble des yeux approuver mon courroux; La mère de Néron se déclare pour nous. Rome, de sa conduite eUe-même offensée.... JUNIE. Ah Seigneur ! vous parlez contre votre pensée. Vous-même , vous m'avez avoué mille fois •Que Rome le louoit d'une commune voix : Toujours à sa vertu vous rendiez? quelque hommage. Sans doute la douleur vous dicte ce lüigage. BRITANNICUS. Ce discours me surprend , il le faut avouer : Je ne vous chra'chois pas pour l'entendre louer. Quoi ! pour vous confier la douleur qui m'accable ^ A peine je dérobe un moment favorable; Et ce moment si cher , Madame^ est consumé A louer l'ennemi dont je suis opprimé ! Qui vous rend à vous-même en un jour si contraire? Quoi ! même vos regards ont appris à se taire ? Que vois-je? Vous craignez de rencontrer mes yeux ! ñéron vous plairoit-il? Vous serois-je odieux? Ah ! si je le croyois !... Au nom des dieux, Madame, £claircissez le trouble où vous jetez mon ame.

The text on this page is estimated to be only 23.13% accurate

ACTE IIs SCÊKEIYIII. 555 • ' • • • - «'j^ - A..i ...t.
9'ljj|yis.^ ^ ^ f' "•» • ' , ; Retirez- VOUS , Seigiïeur ; i^0nlpéc». !.<»•>■
'4.1» jy_ - • > • T • 't' * f ■ », ■ • t ■ < f . / . r ■ , » . ^ , 'I ' ^ 'SK^^NË "V^TÏ."
' 1

The text on this page is estimated to be only 9.02% accurate

556 . BRITTANNIC^S. , / Et, tandis qu'âmes cj^ox oale
pleure.^on l'adore y Fais-lui payer bien cheriun bonheur qu'il ignore* La
fortune fappeUe .une seconde fois , Narcisse : voudrais-tu résister à sa
voix? Suivons jusques au bout ses ordres Êivorables^ Et, pour nous
re]^4^elieureux, p/Exdons les misérables. • • * « « I I . f •• . « I FIN DU
SSCOKB ACTE. > • • ■«■ » • » « > •> 1 1 < I » • / • I •.»•'! Il ••/^ t ■< ••
< .< > . « • V < • i < \ ^ ' ' . " ' > . « • 1 t

tl^-
^ ^ Vi;tJVt)Vtrimmrwt/*r>i^n nv*T^""^'/*^*****^/*^*****^**/'***^*^ ^
ACTE TROISIÈME. SCÈNE PREMIÈRE. r > ■ NÉRON , EURRHUS.
BURRHUa. JrAiii^As obéira, Seigneur. NÉROK. Et de quel œil Ma mère
a-t-elle vu confondre son orgueil? BURRHUS. Ne douter po^nt, Seigneur,
que ce coup ne la frappe; Qu'en reproches bientôt sa douleur ne s'échappe.
Ses transports dès longtemps commencent d'éclater : A d'inutUes cris
puissent-ils s'arrêter ! NÉROK. ; Quoi ! de qn^que dessein la croyez^Tous
capables? BURRHUS.' Agrippine , Seigneur, est toujours redoutable. Rome
et tous vos soldats révèrent ses aïeux; Germanicus son père est présent à
leurs yeux^ Elle sait son pouvoir; vous savez son, courage : Et ce qui me la
fiiit redouter davantage , C'est que vous appuyez vous-même son courroux ,
\$^t que vous lui donnez des armes contre vqus. '

The text on this page is estimated to be only 20.27% accurate

»• »#*.-w»^ 358 • BRITAFINICU-S'.' NÉRON. Moi, Burrhus? ' •
BURRHUS. Cet amour, ligueur, qui vous possède. ... ': 5 î', • NÉRON. .
: ». Je vous entends, Burrhus. Le mal est sans remède : Mon cœur s'en est
plus dit. que. vou&ïie m'en direz j U faut que j'aime enfin. :BuâtHr5. . .
::VouS-ypWSl«:iSgurez, Seigneur; et, satisfait, 4ç. quelque résistance,
Vous re4outez uiv mal foible dans sa naissance. Mais si .dans son devoir
votre cœur affermi Vouloit ne point s'entendre avec son ennemi; Si de, vos
premiers ans vous consultiez la gloire ; 'Si vous daigniei J 'Sei^nètar^
rappelleir k mémoire Des vertus d'Octaviè' ihdigrte de tfe prix, fct de sbii
chàstè attiôûr vainqueur dé Vos mépris ; Surtout si, de Julie évitant là
présence", Vous condamnerez vos yerux à quelques jours d'absence;
Châypei-m,ai, quoique Amour qiai semble vous charmer, On n'aime point,
Sçiigiji^r, si l'on ne veut aimer. .-^:-:'. 1 •:NiîRON^... • • :./ Je
vQusijBroirai, Burrhus, lol:*sque dans les alarmes Il faudra soutenir! la
gloire de nos armès, Ou lorsque, plus trianquille, assis dans le sénat, Il
faudra décider du destin de l'état ; .. Jj9' m'en -reposerai sur votre
expérience. Makj, çroyez-moi^ Tamour .est un© autre science,

ACTE III , SCENE III. 35g Barrhùs ; et je ferais quelque
difficulté D'abaisser jusques-là votre sévérité. Adieu. Je sou&e trop éloigné
de Junie. SCÈNE IL BURRHUS. Enfin , Burrlus , Néron découvre son
^nie : Cette férocité que tu croyois fléchir , De tes foibles liens est prête à
s'affranchiir. En quels excès peut-être elle va se répandre ! O dieux I en ce
malheur quel conseil dois -je prendre? Sénèque , dont les soins me
devroient soulager , Occupé loin de Rome, ignore ce danger. Mais quoi ! si
d'Agrippine excitant la tendresse , Je pouvois.... La voici, mon bonheur me
l'adresse. SCÈNE III. A6RIPPINE, BURRHUS, ALBINE. AGRIPPINE. Hé
bien ! j e me tro:Qipois , B urrhus , dans mes soupçons ? Et vous vous
signalez par d'illustres leçons ! On exile Pallas , dont le crime peut-être Est
d'avoir à l'empire élevé votre maître. Vous le savez trop bien j jamais, sans
ses avis, Claude qu'il gouvemoit n'eût adopté mon fils. Que dis-je? à son
épouse on donne une rivale j On affranchit Néron de la foi conjugale :

Z60 . BRITANNICUS, Digne emploi d'un ministre ennemi des
 flatteurs r Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeursf , De les flatter
 lui-même , et nourrir ds^ns son ame Le mépris de sa mère et Foubli de sa
 fenune ! •' BURRHUS. Madame, jusqu^ici c'est trop tôt m'accuser.
 L'empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser. N'imputez qu'à Pallas un
 exil nécessaire : Son orgueil dès longtemps exigeoit ce salaire ; Et
 l'empereur n'a fait qu'accomplir à regret Ce que toute la cour demandoit en
 secret. Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource : Des larmes
 d'Octavie on peut tarir la source. Mais calmez vos transports. Par un chemin
 plus doux Vous lui pourrez plutôt ramener son époux : Les menaces , les
 cris le rendront plus farouche. Ah ! l'on s'efforce en vain de me fermer la
 bouche* Je vois que mon silence irrite vos dédains ; Et c'est trop respecter
 l'ouvrage de mes mains. Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine ; Le
 ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine. Le fils de Claudius commence
 à ressentir Des crimes dont je n'ai que le seul repentir. J'en ai , n'en doutez
 point, le montrer à l'armée, Plaindre aux yeux des soldats son enfance
 opprimée , Leur faire , à mon exemple, expier leur erreur. On verra d'un
 côté le fils d'un empereur Redemandant la foi jurée à sa famille ,

ACTE III , SCENE III. 36t Et de Gemnanicus on entendra la fille
: De Taulxe , Ton verra le fils d'Enobarbus , Appuyé de Sénèque et du tribun
Burrhus , Qui, tous deux de Texil rappelés par moi-même , Partagent à mes
yeux l'autorité suprême. De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit
: On saura les chemins par où je l'ai conduit. Pour rendre sa puissance et la
vôtre odieuses , J'avoûrai les rumeurs les plus injurieuses; Je confesserai
tout, exils, assassinats, Poison même.... BURRHUS. Madame , ils ne vous
croiront pas : Ils sauront récuser l'injuste stratagème D'un témoin irrité qui
s'accuse lui-même. Pour moi , qui le premier secondai vos desseins , Qui fis
même jurer l'armée entre ses mains, Je ne me repents point de ce zèle
sincère. Madame , c'est un fils qui succède à son père. En adoptant Néron ,
Claudius par son choix De son fils et du vôtre a confié les droits. Rome
l'a pu choisir. Ainsi sans être injuste Elle choisit Tibère adopté par Auguste
; Et le jeune Agrippa , de son sang descendu, Se vit exclus du rang
vainement prétendu. . Sur tant de fondements sa puissance établie ^ . Par
vous-même aujourd'hui ne peut être affaiblie; Et s'il m'écoute encor,
Madame, sa bonté: Vous en fera bientôt perdre la volonté. ^

36ii BRITANNICUS. J'ai commencé, je vais poursuivre mon
ouTrage. SCÈNE IV. AGRIPPINE, ALBINE. AliBINE. Dans quel
emportement la douleur vous engage , Madame ! L'empereur puisse-t-il
l'ignorer ! AGRIPPINE. Ah ! lui-même à mes yeux puisse-t-il se montrer î
AliBINE. Madame, au nom des dieux, cachez votre colère. Quoi ! pour les
intérêts de la sœur ou du fi^re, Faut-il sacrifier le repos de vos jours?
Contraindrez-vous César jusques dans ses amours? AGRIPPINE. Quoi ! tu
ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale, Albine? C'est à moi qu'on donne
une rivale. Bientôt, si je ne romps ce funeste lien, Ma place est occupée , et
je ne suis plus rien. Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée, Inutile à là
cour , en étoit ignorée : Les grâces, les honneurs, par moi seule versés,
M^attiroient des mortels les vœux intéressés. Une autre, de César, a surpris
la tendresse ; Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse, ^ Le fruit de tant
de soins , là pompe des Césars , Tout deviendra le prix d'un seul de ses
regards. Que dis-je? Ton m'évite, et déjà délaissée....

The text on this page is estimated to be only 28.39% accurate

ACTE III, SCENE V. 365 Ah !)e ne puis; Albine, en souffrir la
pensée. Quand je devrois du ciel hâter l'arrêt fatal , Néron , l'ingrat Néron. .
. . Mais voici son rival. SCÈNE V. , BRITANNICUS , AGRIPPINE ,
NARCISSE , ALBINE. BRITANNICUS. Nos ennemis communs ne sont
pas invincibles , Madame ; nos malheurs trouvent des cœurs sensibles : Vos
amis et les miens , jusqu'aux secrets ^ Tandis que nous perdions le
temps en vains regrets , Animés du courroux qu'a vu l'injustice,
Viennent-de confier leur douleur à Narcisse. Néron n'est pas enco
tranquille possesseur 'De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma sœur. Si vous
êtes toujours sensible à son injure, On peut dans son devoir ramener le
parjure. La moitié du sénat s'intéresse pour nous j Silla, Pison, Plautus •
AGRIPPINE. Prince, que dites- vous? Silla, Pison, Plautus, les chefs de la
noblesse ! BRITANNICUS. Madame, je vois bien que ce discours vous
blesse, Et que votre courroux, tremblant, irrésolu. Craint déjà d'obtenir tout
ce qu'il a voulu. Non, VOUS avez trop bien établi ma disgrâce j A

564 BRITANNICUS. D'aucun ami pour moi ne redoutez l'aadace
; Il ne m'en reste plus, et vos soins trop prudents Lies ont tous écartés ou
séduits dès longtemps. AGRIPPINB. Seigneur, à vos soupçons donnez
moins de créance; Notre salut dépend de notre intelligence. J'ai promis, il
suffît. Malgré vos ennemis, Je ne révoque rien de ce que j'ai promis. Le
coupable Néron fuit en vain ma colère; Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa
mère. J'essaîrai tour-à-tour la force et la douceur; Ou moi-même, 'avec moi
conduisant votre sœur, Pirai semer partout ma crainte et ses alarmes^ Et
ranger tous les cœurs du parti de ses larmes. Adieu. Passiégerai Néron de
toutes parts. Vous, si vous m'en croyez, évitez ses re^ds. SCÈNE VI.
BRITANNICUS, NARCISSE. BRITANNICUS. Ne m'as-tu point flatté
d'une fausse espérance? Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance,
Narcisse ? NARCISSE. Oui. Mais, Seigneur, ce n'est pas en ces lieux Qu'il
faut développer ce mystère à vos yeux. Sortons. Qu'attendez-vous?

The text on this page is estimated to be only 23.70% accurate

ACTE m, SCENE VI. 565 BRITANNICUS. Ce que f attends ,
Narcisse? Hélas! NARCISSE. ExpUquez-Yous • BRITANKICUS. Si par
ton artifice Je pouvois revoir. ... NARCISSE. Qui? BRITANNICUS. J'en
rougis. Mais enfin D^un cœur moins agité j'attendrois mon destin.
NARCISSE. Après tous mes discours vous la croyez fidèle 7 .'
BRJ[TA'iîKl0?tfa. Non, je la crpis, Narcisse, ingrate, criminelle, Di^e de
moti courrons: : mails je sens. Malgré moi, Que je ne la crois pas autant que
je le dois. Dans ses égarements mon . cœur opiniâti^e , . Lui prête deS'
rai9ons , T^xcuse ,. Tidplâtre. . . Je voudrois yaincreiefiti. mon
incrédulité.: .. Je la voudi^oifli haïr avec. tranquillité. Et, qui croira qu'un
tœur, si grand en apparence, D'une infidèle cour ennemi cjès J'enfance,
Renonce à* tant de gloire, et, dès le premier j^ur, Trame une perfidie inouïe
à la cour? NARCISSE. Et qui sait si Fingrate, en sa longue retraite^

The text on this page is estimated to be only 21.91% accurate

566 BRITANNICUS. N'a point de Temp[^]reur médité la défaite ?
Trop sûre que ses yeux ne pou voient se cacher , Peut-être elle fuyoit pour
se faire chercher , Pour exciter Néron par la gloire pénible De vaincre une
fierté jusqu'alors invincible. BRITANNICUS. Je ne la puis donc Yôir?
NARCISSB. Seigneur , en ce moment Elle reçoit les vœux de son nouvel
amant. BRITANNICUS. Hé bien, Narcisse, allons. .Mais que. vois-je? Cest
elle. NARCISSE , à part. Ah dieux ! A l'empereur portons cette nouvelle.
SCÈNE VII. • t « • ' f • .»«•.» < * I > JUNIE^{j^} BRITANNICUS. •■ •■
JÛNIE. RetiresHvous, Seigneur[^] eft fuyez un courroux • Que ma
persévérance âlltlme contre vous. • • • • • Néron-est irrité. Je ihésilis
échappée, Tandis qu'à l'arrêter Sa Mère est ochtipèê. > Adieu. Réservez-
vôus , sâris Wèssiet' jïion amour, Au plaisir de me voir justifier- un joui[^]. •
Vôtres image sans cesse est présente à mbii ame ; Rien ne l'en peut bannir:
= BRITANNICUS. ; Je vous entends, Madajfnej

ACTE III, SCENE VII. 367 Vous voulez que ma fuite assure vos
désirs , Que je laisse un champ libre à vos jipuvjBaux soupirs. Sans doute,
en me voyant-, une ppdeur secrète Ne vous laisse goûter qu'une jpie
inquiète. Hé bien, il faut partir. ' JUNIE. Seigneur , sans to'imputéi^ . . .
BRITANITICUS. Ah ! vous deviez du moins plus longtemps' disjnter. Je ne
murmure point qu'une amitié commune • Se range du parti que flatte la
fortune ; Que Téclat d'un empire ait pu vous éblouir; Qu'aux dépens de ma
sœur vous en voxdiez^ jcmir : Mais que de ces grandeurs comme une autr^
occupée, Vous m'en ayez paru si longtemps détrompée ; Non , je l'avoue
encor , mon cœur désespéré , Contre ce seul malheur n'étoit pomt préparé*
J'ai vu sur ma ruine élever l'injustice ; De mes persécuteurs j'ai vu le ciel
complice : Tant d'horreurs n'avoient point épuisé son courroux, Madame, il
më restoit d'être oubUé de vouâ» . : .. . JUNIE. " • Dans un temps plus
heureux, ma juste. impatience Vous feroit repentir de votre défiance. Mais
Néron vous menace : en ce pressant danger, Seigneur, j'ai d'autres soins que
de vous afiliger. Allez , rassurez-vous , et cessez de vous plaindre ; Néron
nous écoutoit et m'ordonnoit de feindre.

568 BRITANNICUS. BRITANNICUS. Quoi! le cruel.... JUKIE.
Témoin de tout notre entretien , D'un visage sévère examinoit le mien , Prêt
à faire sur vous éclater la vengeance P'un geste confident de notre
intelligence. BRITANNICUS. Néron nous écoutoit, Madame ! Mais, hélas !
Vos yeux auroient pu feindre et ne m'abuser pas : Ils pouvoient me nommer
Fauteur de cet outrage. L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage? De
quel trouble un regard pouvoit me préserver I Ilfalloit.... JUNIE. n Ëdloit
me taire et vous sauver. Combien de fois , hélas ! puisqu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son désordre alloit-il vous instruire ! De combien de soupirs
interrompant le cours, Ai-je évité vos yeux que je cherchois toujours ! Quel
tourment de se taire, en voyant ce qu'on aime, De l'entendre gémir, de
l'affliger soi-même , Lorsque par un regard on peut le consoler ! Mais quels
pleurs ce regard auroit-il fait couler î Ah ! dans ce souvenir, inquiète,
troublée, Je ne me sentois pas assez dissimulée : De mon front effrayé je
craignois la pâleur ; Je trouvais mes regards trop pleins de ma douleur :
Sans cesse il me sembloit que Néron en colère

The text on this page is estimated to be only 20.31% accurate

ACTE: I^H, SCENE: TIII. 369 Me venoit repi[?]odher trop desoin de
vous plairb : ' Je craignois mon aniLOur vainement renfermé ; Enfin,
j'aurofe vohlu nWoir. jamais aimé« : . ./ Hélas ! pour son bonheur[^]
Seigneur, et pour le nôti'e, Il n'est que trop instruit de. mon cœur et du vôtre
! Allez , encore[^]up. coup [^]ca,chez-vous à ses yeujx: ; , Mon cœur plus à
loisir vous éclaircira mieux. De mille autres secrets j'aurois compte à vous
rendre. BRITANNICUS. '• Ah ! n'[^]en voilà que trop : c[^]est trop m€ faire
entendre, Madame , mon bonheur , mon crime, vos bontés. [^] Et savez-vous
pour moi tout ce que vous quittez ? se jetant aux pieds de Junie. Quand
pourifai-Je à'Voà pieds expier ce repêche? JtTNĲE. • » > Que faites- vous ?
Hélas J votre riva! s'approche. SCÈNE VIH. • f . ■ • d * « . • m NÉRON,
BRITANNICUS, JUNIE. • • • > NiRON. • • • « « Pbince , continuez des
transports si charmants. Je conçois vos bontés par ses remerdments ,
Madame; à vos genoux je viens ,de le surprendre[^] Mais il aurait aussi
quelque[^] grctçç[^] à xne rendjfej. Ce lieu le favorise , et je vous y retiens
Pour lui faciliter de si doux entretiens. • ,BJIITAN\$*ICUS. Je puis mettre à
ses pieds ma doul[^]iir ou ma, JQie, 1. !à4

The text on this page is estimated to be only 27.82% accurate

570 BRITANNICUS. Partout où sa bonté consent que je la voie ;
Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez, N'a rien dont mes regards
doivent être étonnés* Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse Qu'il
faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse ? BRITANNICUS. ' Us ne nous
ont pas vus l'un et l'autre élever , Moi pour vous obéir , et vous pour me
braver • Et ne s'attendoient pas , lorsqu'ils nous virent naître , Qu'un jour
Domitius me dût parler en maître. NÉRON. Ainsi par le destin nos vœux
sont traversés ; J'obéissois alors, et vous obéissez. Si vous n'avez appris à
vous laisser conduire , Vous êtes jeune encore, et l'on peut vous instruire.
BRITANNICUS>,Et qui m'en instruira? . NÉRON. • • • Tout l'empire à la
fois , Rome.... BRITANNICUS. >. Rome met-elle au nombr^e de Vos droits
Tout ce qu'a de cruel l'injustioe et k forcé , Les emprisonnements, le rapt et
le divorce? NÉRON. Rome ne porte point ses regards curieux Jusques dans
des secrets que je cache à ses yeux* Initièz son respect.- - — •

The text on this page is estimated to be only 19.16% accurate

ACTE III, SCENE Vm. 371 JIRITAN.NICUS4 On sait ce qu'elle
4» ponce. NKROK. Elle se tait du moins : imitez son silence
BRITANNICUS* ^nsi Néron commence à ne se plus forcer. NÉRON.
Néroô , de vos discours , commence à se lasser* ^ • ' BRITANNICUS.
Chacun devait fcénir le bonheur de son règne» NÉRON. Heureux ou
malheureux ^ il suffit qu'on me craigne. BRITANNICUS Je connois
malJunie , bu de tels sentiments Ne mériteront pas ses applaudissements
NKRON* . . • Du moins , si je ne sais le secret de lui plaire^ Je sais l'art de
pimier un rival téméraires* BRITANNICUS. Pour moi ^ quoique péril qui
me puisse accabler > Sa seule inimitié peut me faire trembler* NKRON.
Souhaitez-la : c'est tout ce que je vous puis dire. BRITANNICUS. Le
bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire. NÉRON. Elle vous Ta promis ,
vous lui plairez toujours. BRITANNICUS. Je ne sais pas du moins épier ses
discours.

The text on this page is estimated to be only 28.78% accurate

Sya BRITANNICUS. Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche. Et ne me cache point pour lui fermer la bouche. NÉRON. Je vous entends. Hé bien ! gardes. JUNIE. Que faites-vous? C'est votre frère. Hélas ! c'est un amant jaloux ! Seigneur , mille malheurs persécutent sa vie : Ah ! son bonheur peulril exciter vôtre envie? Soufïrez que, de vos cœurs rapprochant les liens, Je me cajche à vos yeux et me dérobe aux siens. Ma fuite arrêtera vos discordes fatales ; Seigneur , j'irai remplir le nombre des vestales. Ne lui disputez plqs i^es vœux infortunés; SouiSrez que les dieux seuls en soient importunés. L'entreprise , Madame , est étrange et soudaine. Dans son appartement, gardes , qu'on la ramcnci Gardez. Britannicus dans celui de sa sœur. ' BRITANNICUS. C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur ! JUNIE. • * Prince , sans l'irriter , cédonc à cet orage. NÉRON. Gardes , obéissez sans tarder davantage»

The text on this page is estimated to be only 29.03% accurate

ACTE III, SCENE IX. 673 SCÈNE. IX. NÉRON ^.BURRHUS.
BURRHUS. •Que vois-je? ô ciel ! NÉÏION, san^ToîrBurrhns. Ainsi leurs
feux sont redoublés : Je reconnois la main qui les a rassemblés. A^grippine
ne s'e«st présentée à ma vue , Ne s'est dans ses discours si long-temps
étendue , Que pour fdre jouer ce ressort odieux. apercevant Burrhus» Qu'on
sache si ma mère est encore en ces lieux. Burrhus , dans ce palais je veux
qu'on la retiennc^ Et qi^'au lieu de sa garde on lui donne la mienne.
BURKHUâ. Quoi , Seigneur ! sans l'ouïr? Une mèi^e? NÉRON. Arrêtez.
J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez : Mais depuis quelques jours ,
tout ce que je désire Trouve en vous un censeur prêt à me contredire.
Répondez-m'en, vous dis-je : ou, sur votre reins. D'autres me répondront et
d'elle et de Burrhus^. FIN DU TROISIÈME ACTE»

The text on this page is estimated to be only 29.35% accurate

ACTE OCfATRIÈME. SCENE PREMIÈRE. • ♦ AGRIPPINE,
BURKHUS. I BURRHUS. Oui, Madame, à loisir vous pourrez vous
défendre : César ici lui-même cotisent de vous entendre. Si son ordre au
pa]ais vous a fait retenir , C'est peut-être à dessein de vous entretenir. Quoi
quHl eti soit, si j^ose expliquer ma pensée, Ne vous souvenez plus qu'il
vous ait offensée^ I Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras : Défendez-
vous , Madame, et ne l'accusez pas. Vous voyez , c'est lui seul que la cour
envisage. Quoiqu'il soit votre fils , et même votre ouvrage , il est votre
empereur : vous êtes , comme nous , Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de
vous. Selon qu'il vous menace ou bien qu'il vous carresse, La cour , autour
de vous , ou s'écarte, ou s'empresse. C'est son appui qu'on cherche en
cherchant votre appui. Mais voici l'empereur. AGRIPPINE. Qu'on me laisse
avec lui.

The text on this page is estimated to be only 28.09% accurate

BRITANNICU9. 575 SCÈNE IL NÉRON, AGRIPPINE. r A G R
I P P I N E , s'assey ant. Approchez-vous , Néron , et prenez votre place. On
yeut sur vos soupçons que je vous satisfasse. J'ignore de quel crime on a pu
me noircir : De tous ceux que j'ai faits je yais vous éclaircir. Vous réignez :
vous savez combien votre naissance Entre Tempire et vous avoit mis de
distance. Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés, Etoient laême
s£^ns moi d'inutiles degrés. Quand de Britannicus la mère condamnée y
Laissa de Claudius disputer l'hyménée y Parmi tant de beautés qui
briguèrent son choix , Qui de ses affranchis mendièrent les voix^ Je
souhaitai son lit dans la seule pensée De vous laisser au trône où je serois
placée. Je fléchis mon orgueil ; j'allai pri^r Pallas. Son maître chaque jour
ca>reââé dans mes bras y Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour où je voulois amener sa tendresse. Mais ce lien du sapg qui nous
joignoit tous deux,^ Ecartoit Claudius d'un lit incestueux : Il n'osoit épouser
la fille de son frère» Lç sénat fut séduit : une loi moins sévère Mit Claude
dans mon lit, et Rome à mes genoux « C'étoit beaucoup pour moi : ce n'étoit
rien pour vous. ^

' 576 BRITANNICUS. Je vous fis sur mes pas entrer dans sa
&mille , Je vous nommai son gendre et vous donnai sa fille : ' Silanus, qui
Faimoit, s'en vit abandonné, Et marqua de son sang ce jour infortuné. Ce
n'étoit rien encore. Eussiez-vous pu prétendre Qu'un jour Claude à son fils
dût préférer son gendre? De ce même Pallas j'implorai le secours : Claude
vous adopta, vaincu par ses discours, Vous appela Néron , et du pouvoir
suprême Voulut , avant le temps , vous faire part lui-même. C'est alors que
chacun , rappelant Je passé, Découvrit mon dessein déjà trop avancé ; Que
de Britannicus la disgrâce future Des amis de son père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent Ibs yeux; L'exil me délivra des plus
séditieux t Claude tnême , lassé de ma plainte étemelle, Eîoignade son fils
tous ceux de qui le zèle , Engagé dès longtemps à suivre son destin , Pou
voit du trône encor lui rouvrit le chemin. Je fis plus : je choisis moi-même
dans ma suite Ceux à qui je voulois qu'on livrât sa conduite. J'eus soin de
vous nommer , par un contraire choix , Des gouverneurs que Rome honoroit
de sa vopc j Je fus sourde à la brigué et crus la renommée : J'appelai de
Pexil, je tirai de l'armée, Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus, Qui
depuis.... Rome alors estimoit leurs vertus. De Claude , en même temps,
épuisaat les richesses , Ma main, sous votre iiom, répandoit fees largesses.

ACTE IV, SCENE II. 377 Les spectacles , les dons yinrincibles
appas , Vous attiroient les cdeiursîdu peuple et des soldats, Qui d'ailleurs^
révéiTlaut leur tendresse pi*emièrè, Favorisoient en vous Gennanicus mon
père. Cependant 'Claudius penchoit vers son déclin. Ses yeux, longtemps
fermés ^ s'ouvrirent à la fin : Il connut sonerreur. Occupé de sa crainte, Il
laissa pour son fils échapper quelque plâiite , Et voulut, mais trop tard ,
assembler ses amis : Ses gardes, son palais, son lit m'étoient soumis. Je lui
laissai sans fruit consumer sa tendresse; De ses derniers soupirs je me
rendis maîtresse : Mes soins, en apparence, épaï-gnant ses douleurs. De son
fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs. Il mourut. Mille bruits en courent
à ma honte. J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte; Et tandis que
Burrhus alloit secrètement De l'armée en vos mains exiger le serment. Que
vous m'àrichiez au camp , conduit sous mes auspices, Dans Rome les autels
fumoient de sacrifices : Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité , Du
prince déjà mort demandoit la santé. Enfin , des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance , On vit Claude; et le peuple,
étonné de son sort. Apprit en même temps votre règne et sa mort. C'est le
sincère aveu que je voulois vous faire : Voilà tous mes forfaits. En voici le
salaire : Du fruit de tant de soins à peiné jouissant. En avez- vous six mois
paru reconnoissant,

] 378 BRITANNICUS. ' Que, lâché d'un respect qui vous gênoit
peut-être , Vous avez affecté de ne me plus connoître. J'ai vu Burrhus,
Séiïque, aigrissant vos soupçons^ De l'infidélité vous tracer d^es leçons ,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science. J'ai vu favoriser de votre
confiance Othon, Sénécion , jeunes voluptueux, Et de tous vos plaisirs
flatteurs respectueux. Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures , Je
vous ai demandé raison de tant d'injures ; Seul recours d'un ingrat qui se
voit confondu , Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu»
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère ; ils se flattent tous deux du choix
de votre mère : Que faites-vous? Junie enlevée à la cour j , Devient , en une
nuit , l'objet de votre amour : à . Je vois de votre cœur Octavie effacée ,]
Prête à sortir du lit où je l'avois placée : Je vois Pallas bannie , votre frère
arrêté : Vous attendez enfin jusqu'à ma liberté; Burrhus ose sur moi porter
ses mains hardies. Et lorsque , convaincu de tant de perfidies , Vous deviez
né me voir que pour les expier , C'est vous qui m'ordonnez de me justifier. i
NÉRON. Je me souviens toujours que je vous dois l'empire j Et, sans vous
fatiguer du soin de le redire, Votre bonté , Madame , avec tranquillité
Pouvoit se reposer sur ma fidélité.

ACTE IV, SCENE IL 579 Aussi bien ces soupçons , oes plaintes
assidues Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues , Que jadis , j'ose
ici vous le dire entre nous, Vous n'aviez, sous mon nom, travaillé que poutc
vous. ce Tant d'honneurs, disoient-ils , et tant de déférences,

580 BRITANNICUS. Déjà jusqu'au camp le bruit en a couru;
AGRIPPINE. Moi, le faire empereur ? Ingrat ! Tavez-vous cru ? Quel
seroit mon dessein ? qu'aurois-je pu prétendre ? [Quels honneurs dans sa
cour, quel rang pourrois-je atteindre ? Ah ! si sous votre empire on ne m'épargne
pas ! Si mes accusateurs observent tous mes pas, Si de leur empereur ils
poursuivent la mère, Que ferois-je au milieu d'une cour étrangère ? Ils me
reprocheroient, non des cris impuissants, Des desseins étouffés aussitôt que
naissants, Mais des crimes pour Vous commis à votre vue, Et donc je ne
serois que trop tôt convaincue. Vous ne me trompez point, je vois tous vos
détours ; Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours : Dès vos plus jeunes
ans, mes doins et mes tendresses N'ont arraché de vous que de feintes
caresses. Rien ne vous a pu vaincre ; et votre dureté Auroit dû dans son
cours arrêter ma bonté. Que je suis malheureuse ! Et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune ! Je n'ai qu'un fils : ô ciel !
qui m'entends aujourd'hui, T'ai-je fait quelques vœux qui ne fusseient pour lui
? Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue ; J'ai vaincu ses mépris j'ai
détourné ma vue Des malheurs qui dès-lors me furent annoncés ; J'ai fait ce
que j'ai pu : vous régnez, c'est assez. Avec ma liberté que vous m'avez ravie
, Si vous le souhaitez, prenez encore ma vie,

The text on this page is estimated to be only 19.97% accurate

ACTE IV, SCENE IL Pourvu que paç ma mort tout Je peuple
irrité Ne vous ravisse pas ce qui'm^a tant coûté. « < Hé bien donc,
prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse? I « • e mes accusateurs qu'on
punisse l'audace; Que de Britaiinicu» on calme le courroux j Que Junie , à
son choix , pui-sse prendre un éppux ; Qu'ils soient libres tous deux, et que
Pallas demeure; Que vous me permettiez de, vous voir à toute heure;
apercevant Burirhus dans le fond du théâtre, ,, ; Que ce même Burrhus qui
nous vient écoutdr j A votre porte enfpi ji!ose. pluâ.i^'arrêtr%i . /.^
NÉRON^.-" ' ■r 4 ' • m a séparés , Je vous fais notre arbiti^e , et vous nous
jugerez. Allez donc^^ et porter cetteî .joie à mon frèrd. . Gar4es, qu'on
obéisse aux ordres de ma mère. i' > • / ;::

The text on this page is estimated to be only 24.58% accurate

58a BRITANNICUS. SCÈNE III. NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS. Que cette paix , Seigneur , et ces embrassements Vont offrir à mes yeux d.e spectacles charmants / Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire. Si de son amitié j'ai voulu vous disirai]e , Et si j'ai mérité cet injuste courrouis* NÉRON. Je ne vous flatte point, je me plains de vous, Burrhus»^ je vous ai tous deux d'intelligence : Mais son inimitié vous rend ma confiance. Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher : J'embrasse mon rival , mais c'est pour l'étouffer , Quoi, Seigneur ! NÉRON. C'en est trop j il faut que sa ruine Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine : Tant qu'il respirera je ne vis qu'à demi. Elle m'a fatigué de ce nom ennemi j Et je ne prétends pas que sa coupable audace Une seconde fois lui promette ma place. BURRHUS. Elle va donc bientôt pleurer Britannicus? NÉRON. Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

The text on this page is estimated to be only 18.77% accurate

ACTE IV V SCENE IL 383 BURRHtrS. Et qui de ce dessein
vous inspire Tenvie? Ma gloire, mon amour, ma sûreté , ma vie. \

BURRHUS. . . Non , quoi que voujs diaiqz^ ^ cet horribje. dessein r Ne fut
jamais ,, Seigneur., conçu dans votçe ^in. NÉRO^.. ^ Burrhus! .

BURRHUS. *Be votre.bouche , o ciel ! puis-jç l'apprendre ? Vous-même,
sans j^mir^ avez-vous. pu _rentendre ? Songez-^ous dans quel sang vous
allez vous baignçr ? Néron dans tous les cœui;« est-il las, de régner.?. . Que
dira-t-on de vous ? Quelleest votre pensée ? \ Quoi! toujouTs eniia gloire
passée j J'autai devant lés yeux j^ nje saia quel anieurQue le hasard -nous
donné* et rldtis ôtè en u• *Et ne suffit-3 pas , Seigiieir . à vos souhaits Que
le bonheur public soif un de vos bienfaits ? .. C'est à vous à choisir , vous
.êtes encor maître. Vertueux/ juscju'ici'^ voiis pouvez toujours Fêtre: Le
chemin est trace, rièri iie vous retient plus;' Vous n avez qû à marcher de
vertus en vertus. SÉiis, si de fo3'flatteursvou\$ suivez la maxime,*

The text on this page is estimated to be only 20.05% accurate

584 BRITANNICUS. . Il vous faudra , Seigneur , courir de crime en crime; Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés , Et laver dans le sang vos bras ensanglantés. Britannicus mourant excitera le zèle De ses amis , tout prêts à ptendre sa querelle. Ces vengeurs trouveront dé nouveaux défenseurs, Qui , même après leur mbrt , auront' des successeurs: Vous allumez un feu qui ne pourra déteindre. Craint de tout Tunivers , il vous faudra tout craindre, Toujours punir , toujours trembler dans vois projets, Et pour vos ennemià compter tous vos sujets. " Àh ! de vos premiers ans ITieureusc expérience Vous fait-elle , Seigneur, îiaiïr votre innocence? Songez-vous-aubonheür qui lès a signalés ? Danscju^el repos, ô ciel! les ave^-votts'coulés? Qiïel plaisir de penser et dédire en vbiis-inême :

The text on this page is estimated to be only 28.77% accurate

-«-■%- • r^-î ACTE IV, SCENj; IV. 3«6 Ma mort m'épargnera la
vue- et la douleur : On ne me verra point survivre à votre gloire Si vous
allez commettre une action si noïte. ' flejetant aux pleda de^éron* Me
«voilà prêt , • Seigneur ; avant que de partir , Faites percer ce cceur qui n'y
peut consentir j Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée ; Qu'ils viennent
essayer leur main mal assurée.... Mais je vois que mes pleurs touchent mon
empereur; Je vois que sa vertu fréttqit de leur fureur. Ne perdez point de
temps , noramez-moi les perfides Qui vous osent donner ces conseils
parricides j Appelez votre frère, publiez dans ses bras..., NÉRON. Ah ! que
demandez-vous? BURRHUS. Non, il ne vous hait pas , Seigneur; on le
trahit : je sais son innocence , Je vous réponds pour lui de son obéissance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux. NÉRON. Dans EQon
appartement qu'il m'attende avec vous. SCÈNE iV. NÉRON , NARGI&SE.
NARCISSE. SfiiONEUR^ j'ai'tQut prévu pour une mort si justqj

586 BRITANNICUS. Le poison est tout prêt. La Æuneuse Locuste
A redoublé pour moi ses soins ofiB.cieux : Elle a fait expirer un esclave à
mes yeux ; Et le fer est moins prompt pour trancher une vie. Que le
nouveau poison que sa main me confie* NÉBOK. Narcisse , c'est assez : je
reconnois ce soin , Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin. NARCISSE.
Quoi ! pour firitannicus votre haine aSbiblie Me défend.... NÉROK. Oui ,
Narcisse. Oh nous réconcilie. NARCISSE. Je me garderai bien de vous en
détourner^ Seigneur. Mais il s'est vu tantôt emprisonner : Cette offense en
son cœur sera longtemps nouvelle. Il n'est point de secrets que le temps ne
révèle : Il saura que ma main lui devoit présenter Un poison que votre ordre
avoit fait apprêter. Les dieux de ce dessein puissent-ils le distraire! Mais
peut-être il fera ce que vous n'osez faire. NÉRON. On répond de son cœur,
et je vaincrai le mien. NARCISSE. Et l'hymen de Jimie en est-il le lien ?
Seigneur^ lui Êdtes-vous encor ce sacrifice? NÉRON. Cest prendre trop de
soin. Quoi qu^ii ensoit^ Narcisse,

ACTE IV, SCENE IV. 687 Je ne le compte plus parmi mes ennemis. NARCISSE. Agrippine , Seigneur , se Fétoit bien promis : Elle a repris sur vous son souverain empire. NÉRON. Quoi donc? Qu^a-t-elle dit? Et que voulez-vois dire? NARCISSE. Elle s'en est vantée assez publiquement. NÉRON. ' De quoi? NARCISSE. Qu'elle n'avoit qu'à vous voir un moment; Qu'à tout ce grand éclat , à ce courroux funeste , On veîToit succéder un silence modeste j Que vous-même à la paix souscririez le premier : Heureux que sa bonté daignât tout oublier. NÉRON. Mais , Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse? Je n'ai que trop de pente à punir son audace j Et, si je m'en croyois , ce triomphe indiscret Seroit bientôt suivi d'un étemel regret. Mais de tout l'univers quel sera le langage ? Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage, Et que Rome , efiçant tant de titres d'honneur, , Me laisse pour tous noms celui d'empoisonneur? Us mettront ma vengeance au rang des parricides.* NARCISSE. Et prenez-vous , Seigneur, leurs caprices pour guides?

588 BRITANNICUS. Avez-vous prétendu qu'ils se taisoient toujours? Est-ce à vous de prêter Toreille à leurs discours? De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire? Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire? Mais Seigneur , les Romains ne vous sont pas connus; Non,' non : dans leurs discours ils sont plus reteuus. Tant de précaution affoiblit votre règne : Us croiront, en effet, mériter qu'on les craigne. Au joug, depuis lojnqtemps, ils se sont&çonnésj Ils adorent la main qui les tient enchaînés. Vous les verrez toujours ardents à vous complaire* Leur prompte servitude a fatigué Tibère. Moi-même , revêtu d'un pouvoir emprunté , Que je reçus de Claude avec la liberté. J'ai cent fois , dans le cours de ma gloire passée, Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée. D'un empoisonnement vous craignez la noirceur? Faites périr le frère, abandonnez la sœur : Rome , sur les autels prodiguant les victimes , Fussent-ils innocents , leur trouvera des crimes ; Vous verrez mettre au rang des jours infortunés Ceux où jadis ta sœur et le frère sont nés. « • * NÉRON. Narcisse , encore un coup , je ne puis l'entreprendre. y^i promis à Burrhus , il a Êdлу me rendre. Je ne veux point encore, en lui manquant de foi, Dontier à sa vertu des armes contre moi. J'oppose à ses raisons un courage inutile ; Je ne l'écoute poi|it avec un cœur tranquille.

ACTE IV, SCENE IT. 589 NARCISSE.' Burrhus ne pense pas,
ÎSeigneur , tout ce qu'il dit : Son adroite vertu ménage son crédit; Ou plutôt
ils n'ont tous qu'une même pensée : Ils verroient,*par ce coup j leur
puissance abaissée ; Vous seriez libre alors , Seigneur ; et , devant vous ,
Ces maîtres orgueilleux âéchiroient comme nous. Quoi donc ! ignorez-vous
tout ce qu'ils osent dire?

The text on this page is estimated to be only 18.91% accurate

(* * » BRITANNICUS. 591 lyoù vient qu'en m'éooutant , vos yeux, vos tristes yeux, A VQC de longs regards se toumefjit vers les cieux ? * Qu'est-ce que vous -craignez ? Je Fignore moi-mêm^ : Mais je crains.^ , . BRITANNICUS, Vous m'aimez? . , Hélas ! si je vous aime ! BRITANNICUS. Néron ne trouble plus notre félicité. 7UNIE* ., .. Mais me répondez-rvous de sa sincérité 7 . BRITANNICUS. . , QuQi J^ovis le soupçoxmoK d'une haine couverte? , ,: JUNIE. Néron m'aimoit tantôt , il juroit votre perte j Il me fuit, il vous cherche : \m si grand changement Peut-il être. Seigneur, l'ouvragç d'un moment? :PBITAKKICUS. . Cet ouvrage y Madamç^ esit un coup d'Agrippine : Elle a. cru qi^e xpa ppi*te entraînoit sa ruine. Grâce aux préveittiqus dje son. esprit jaloux, Nos. plus grande ennemis ont combattu pour nous» Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paroître j . Je m'en fiç à Burrhus : j'en crois m:eme soi^i maitrp^ Je croi^ qu'à mou exemple, impuissant à trahir. Il hait 4 cœur ouvert j. ou cesse de haïr^

The text on this page is estimated to be only 24.56% accurate

39» •BRiTANNIdÛ& Seigneur, ne jugée-pas de sonéôeiit jKir le TÔtre i Sur des pas différents vous nislrdket l'un et Fautr^. Je ne connois Néron et la Coiir que d'un jour : Mais , si je Fosef • diire \' hélas ! dans cette cour , Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense! Que la bouche et le coeur sbiit pôu d'intelligence ! Avec combien de joie on y tifsdiit ôa foi ! Quel séjour étranger et jpoui* vous et pour moi 1 BmTANNICUS, Mais que son sunitié soit véritable ou feinte,,. . Si vous craignez Néron , lui-même est-il sans crainte : Non, non,^ il n'ira point, par un lâche attentat. Soulever corltrfe'îtîi* le peuple et le sénat. ' Que dis-je? il redotinoît sa défttière injustice j Ses remords <>^t^parii^ niêifté atix yeux de Narcisse. Ali ! s'il vousavoit dit, ma princesse, à quel point.... Mais Narcisse, Seigneur, ne vou»' trkhit-il poifft? BllITANNICtjis. ' • Et pourquoi voulez^-vous que- mon cœur s'en défie ? Et que sais-je? Il y va , Seigneur , de votre vie .* Tout m'est suspect : je crains que tout ne soit séduit; Je crains Néron ; je crains létaalheur qui me suit* D'un noir pressentiment mdgré moi prévenue ^ Je vous laisse à regret éloigner de ma vue. Hélas ! si cette paix dont vous Vous repaissez * Couvroit contre vos jours quelques pièges dressés ,

The text on this page is estimated to be only 25.16% accurate

ACTE V, SCENE I. SgS Si Néron , irrité de no|re intelligence ,
Avoit choisi la ntiit pour cacher sa vengeance ; S^il préparoit ses coups
tandis que je vous vois j Et si je vous parlois pour la dernière fois ! Ah
prince! BRITANNICUS. Vous pleurez l ah ma chère princessç J Et pour
moi .jusques-*là votre cœur s'intéresse? : Quoi !. Madame ! en un jour où ,
plein de sa grandeur , Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur, Dans
des lieux où cluicun me fuit et le révère. . Aux pompes de sa cour préférer
ma misère ! Quoi , clans ce même jour et dans ces mêmcş lieux , Refuser un
empire , et pleurer à mes yeux ! Mais ' Madame , arrêtez ces précieuses
larmes : Mon retour va bientôt dissiper vos alarmés. Je me reridrbi suspect
par un plus long séjour : Adieu. Je vais, le cœur tout pleiq de mon amour,
Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse , , Ne voir, n'entretehîx que
ma belle priiicesse. Adieu. * ■ ĨUNIE. •imxLce* ••• > , ' ' I •< I . • i/ >
BRITANNICUS* i < On m^attend , Madame j il feut partir, TtJisrîE'. ••. -.
Mais du moins attendez ^u'on tous Tienne aTertir. I « * . * « I

The text on this page is estimated to be only 26.96% accurate

594 BRITANNICUS. SCÈNE II. AGRIPPINE , BRITANNICUS , JUNIE. AGB.IFFINE. Prince, que tardez-Yôus? Partez en diligence.

Néron impatient se plaint de votre absence. La joie et le plaisir de tous les conviés Attend , pour éclater , que vous vt)us embrassi^:. Ne fûtes point languir une si juste envie y ' Allez. Et nous, Madame, allons chez Ôctavié.

BRITANNICUS. Allez , telle Junié , et , d'un esprit content , Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui voiis. attend. Dès que je le pourrai , je reviens sur vos traces , Madame , et de vos soins i^irai vous rendre gracefir. ». ■ . . . , •

• •-:^ ■■-■scène; iii. ■■' AGRIPPINI; JUNIE. • * * AGRIPPINE.

Madame, ou je me trompe, ou durant vos- adieux. Quelques pleurs répandm ont obscurci vos yeux. Puis-jè* savoir quel trouble a formé ce nuage?

Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage. Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés, Ai-je pu rassurer mes esprits agités? Hélas ! à peine ebicor je conçois ce miracle.

ACn: V, SCENE III. .îg^: Qtliandiiiêmeàvos bontés
 jecraindroîsquèlqueofestacle, Le changement , Madame, est commmi à la
 cpiir ; ' Et toujours quelque crainte accompagne Taiâôur/ AGRIPPINR Il
 sufiBt; j'ai parlé, tout a changé de face. Mes soins à vos ^oùpç^ns-
 ne^lâis^nt point de place. Je réponds d'une paix jurée entre mes mains ;
 Néron m'en a donné des gages'tlx)p certain's. Ah ! si vous aviez vu par
 combien de caresses Il m'a renouvelé la foi de ses promesses ! Par quels
 émbtassemehts il vient de m'ai^rêter ! Ses bras, dans nos adieux , he^pou
 voient me quitter. Sa facile. bcbté, mir Bon fixmt répandue, , »t : •
 Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue. Il s'épanchoit en fils qui
 vient en liberté , * Pans le sein de sa mère oublier sa fierté. Mais bientôt
 reprenant un yisag)d sévère , Tel que d'un empereur qui consulte sa mère,
 Sa confidenoe auguste a mis entre mes mains Des secrets d'où dépend le
 destin des humaiitô.'. •; Non , il le faut ici confesser À sa gloire , Son cœur
 n'enferme point tWie^.WftUce noire; Et nos seuls ennemis, altérant
 sa.bonté ^ : ..; : i Abusoient contre nous de sa facilité. Mais enfin à son tour
 leur puissance décline ; Rome , encore une fois , va cçnnpître Agrippïne :
 Déjà de ma faveur on adore le'brtiit. Cependant, en ceslieux , n'attendons
 pas la nuit : Passons chez Octâvie , et donnons\$4ui le resté

The text on this page is estimated to be only 6.11% accurate

5^6 BRITANNICtS.; I^uji)pur autant heureux que je Fai^bnjL
foileste/ Mais qu'est-ce que fentpçids? Quel tumulte coiifus?
Quepeatronfidre?^ . . ! ..j . JIJNIE. O. ciel , sauvez Brit^gainicus f I « f .t I
SCÈNE IV; * I / * II • Il ÀGRIPPINE, JUNIE, »URRHCS. » \ f ■ / % 1/
» I AGRIPPINE. BunaHUS. OÙ courezizyqus? arrêtez. Quo veut dire
.BXJKRJaUS. ■jtn^iE. •'•"• Ah mon pnnce ! i • • ♦ ' < • -ll:expire? Ou
plutôt il est mort , '••i« ^^^ m. * A » '. I Madanie. • ' ^• ' ^" _•' ' _ ^ •* '•• "
' Pardonnez i Madame , à ce transport. Je vais le secourir si -je' puis, où le
suivre. . • : • S.CÈ^NE V.^;..•. AGRIPĬ»INÉ, BURRHUS. ' AGRIPPINE.
QuEii attentat , Purfhiis T

> 1 1 I I • I » ACTE V, SCENE V. . 597 Je li'y pourrai survivre,
Madame ; il feut quitter là cour et Fempereur. ÂGRIPJ?INE. Quoi ! du sang
de son frère il n^a point eu d'horreur I BURRHUS. Ce dessein s'est conduit
avec plus de mystère. A peine Tempereur a vu veni^* son frère, 11 se lève ,
il Tembrasse , on se tait ; et soudain César prend lé pi;emier une coupe à la
main : ce Pour achever ce jour soûs de meilleurs auspices ,

The text on this page is estimated to be only 27.83% accurate

SgS BRITANNICUS. Et sa perfide joie éclate malgré lui. Pour moi, dût Tempereur punir ma hardiesse. D'une odieuse cour j'ai traversé la presse ; Et j'allois) accablé de cet assassinat , Pleurer Britannicùs , César et tout l'état. AGRIFFINE. Le voici. Vous verrez si c'est moi qui Finspire. SCÈNE VI. AGRIPPINE, NÉRON, BURRHUS, NARCISSE. NÉBON, voyant Agrippîne.. . Dieux ! agrifpine. , Arrêtez , Néron j j'ai deux mots à vous dire. Britannicùs est mort; je reconnoia les coups : Je çonnois Fassassin. KÉRON. Et qui , Madame? AGRÎIPFINE. Voîis, NÉRON. Moi ! Voilà les soupçons dont vous êtes capable. Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable ; Et, si Ton veut, Madame, écouter vos discours. Ma main de Claude même aura tranché les jours. Son fils vous étoit cher, sa mort peut* vous confondre: Mais des coups du destin je ne puis pas tépondre.

ACTE V, SCENE VL Sgg AGRIPPINE. Non , non , Britannicus est mort empoisonné. Narcisse a fait le coup ; vous l'avez ordonné. *

NÉRON. Madame!... Mais qui peut vous tenir ce langage? NARCISSE. Hé Seigneur ! ce soupçon vous fait-il tant d'outrage? Britannicus , Madame , eut des desseins secrets Qui vous auroient coûté de plus justes regrets ; Il aspirait plus loin qu'à l'hymen de Junie ; « De vos propres bontés il vous auroit punies. Il vous trompoit vous-même , et son cœur offensé prétendait tôt ou tard rappeler le passé. : Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie ; Soit qu'instruit des complots qui menaçoient sa vie, Sur ma fidélité César s'en soit remis , Laissez les pleurs , Madame , à vos seuls ennemis ; Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres i Mais vous....

AGRIPPINE. Poursuis , Néron : avec de tels ministres ^ Par des faits glorieux tu te vas signaler ; Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer : Ta main a commencé par le sang de ton frère j Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère. Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais : Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits. Mais je veux que ma mort te soit même inutile : Ne crois pas qu'en «plorant je t'en laisse tranquille;

400 BRITANNICUS. Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi, Partout, à tout moment m'offriront devant toi. Tes r^nords te suivront comme autant de furies : Tu croiras les calmer par d'autres barbaries; Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours. D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours. Mais j'espère qu'enfin le ciel , las de tes crimes , Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes ; Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien , Tu te verras forcé de répandre le tien ; Et ton nom paroîtra , dans la race future , Aux plus cruels tyrans une cruelle injure. Voilà ce que mon cœur se présage de toi. Adieu : tu peux sortir. NÉRON. Narcisse, suivez-moi. SCÈNE VIL AGRIPPINE, BURRHUS. AGRIPPINE. Ah ciel ! de mes soupçons quelle étoit l'injustice ! Je condamnois Burrhus pour écouter Narcisse î Burrhus , avez-vous vu quels regards furieux Néron , en me quittant , m'a laissés pour adieux ? C'en est fait : le cruel n'a plus rien qui l'arrête ; Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête, il vous accablera vous-miême à votre tour.

The text on this page is estimated to be only 28.74% accurate

ACTE V, SCENE TIIL 46t Ah ! Madame) pour moi j'ai vécu trop d'un jour» Plût au ciel que sa inain , heureusement cruelle, Eut fait sur inoi Fessai de sa fureur nouvelle ! Qu'il ne m'eût pas donné ^ par ce triste attentat , Un gage trop certain des malheurs de Tétat ! Son crime seul n'est pas ce qui me désespère ; Sa jalousie a pu l'armer contre son frère: Mais, s'il vous Êiut, Madame, expliquer ma douleur, Néron l'a vu mourir sans changer de couleur. Ses yeux indiffèrehts ont déjà la constance D'un tyran dans le crime endurci dès l'en&nance» Qu'il achève^ Madame, et qu'il fasse périr Un ministre im^portun qui ne le peut soufi&ir» Hélas ! loin de vouloir éviter sa colère , La plus soudaine mort me sera la plus chère* SCÈNE VIII. AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE, Ah Madame ! ah Seigneur ! courez vers Pempereur j Venez sauver César de sa propre fureur ; H se voit pour jamais séparé de Junie. AGRIPPINE. Quoi ! Junie elle-même a terminé sa vie? AliBIKE. Pour accabler César d'un éternel ennui. Madame, sans mourir, elle est morte pour lui. I. 36

402 BRITANNICUS. Vous savez de ces lieux comme elle s'est rayie : !l^lle a feint de passer chez la triste Octavie ; Mais bientôt elle a pris des chemins écartés , Ou mes yeux ont suivi ses pas précipités. Des portes du palais elle sort éperdue. D'abord elle a d'Auguste aperçu la statue; Et 9 mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds y Que de ses bras pressants elle tenoit liés : tt Prince y par ces genoux, dit--elle, que j'embrasse, ce Prot^e en ce moment le reste de ta race. ce Rome, dans ton palais, vient de voir immoler ce ho seul de tes neveux qui te pût ressembler. ce On veut après sa mort que je lui sois parjure : ce Mais, pour lui conserver une foi toujours pure, ce Prince , je me dévoue à ces dieux immortels ce Dont ta vertu t'a fiiit partager les autels. y> Le peuple cependant, que ce spectacle étonne. Vole de toutes parts , se presse , l'environne, S'attendrit à ses pleurs, et, plaignant sonjennui. D'une commune voix la prend sous son appui. Ils la mènent au temple , où depuis tant d'années Au culte des autels nos vierges destinées Gardent fidèlement le dépôt précieux Du feu toujours ardent qui brûle pour nos dieux. Gésar les voit partir sans oser les distraire. Narcisse, plus hardi, s'empresse pour lui plaire : D vole vers Junie; et, sans s'épouvanter. D'une profane main commence à l'arrêter. De mille coups mortels son àudace est punie :

ACTE V, SCENE VIII. 4o3 Son infidèle sang rejaillit sur Junie.

César, de tant d'objets en même temps frappé , Le laisse entre les mains qui
Font enveloppé. Il rentre. Chacun fuit son silence farouche : Le seul nom de
Junie échappe de sa bouche : Il marche sans dessein : ses yeux mal assui^{és}
N'osent lever au ciel leurs regards égarés ; Et l'on craint, si la nuit, jointe à la
solitude, Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude , Si vous l'abandonnez
plus longtemps sans secours , Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours.
Le temps presse : courez. U ne &ut qu'un caprice j U se perdrait , Madame.
AGRIPPINE. n se feroit justice. Mais, Burrhus, allons vo[^] jusqu'où vont ses
transports: Voyons quel changement produiront ses remords j S'il voudra
désormais suivre d'autres maximes. BURRHUS. Plût aux dieux que ce fût
le dernier de ses crimes I FIN DE BRITANNICUS.

The text on this page is estimated to be only 2.60% accurate

(' f . L

The text on this page is estimated to be only 16.11% accurate

«Mec«««««^##ccM«c€>ceé«ec«€-»««i>M««ec€)c«««}«i^»W^^^i%

The text on this page is estimated to be only 21.13% accurate

44i6: FRAGMENTS . Je ne m'attendoia pas que le ciel en colère
Pût, s'ÀÔàH peiylr€ nion i^s, acci^ître mi^ ibiisère , Et gardai à mes yetuC
quelque spectacle encor Oui fit couler mes pleurs pour uh autre qu'Hector.
Vous avez trouvé seule une sanglante voie De suspepdra en mon xœur le
sofuy^ir-Tie Troie : Plus bêirtarc'aujôurd'lroi qu'AchilVet ^ue son fils. Vous
me faites pleurer mes plus grands ennemis; Et, ce que n'avoient pu prières
ni menace, Pyrrhus db mon Hector semble avc&r |)tis la place. Je n'#/i'que
trop, Ma4a^CLe, éprq^v^ son^ courroux : J'aurois .plus de st^et de m'en
plaind^rë^cj^ue vous. Pour dernière rigueur , ton amitié cruelle , Pyrrhus, à
mon époux me rendoit infidèle ! Je fen allois punir j mais le ciel m'est
témoin Que je ne poussois pas nià vengeance si loin j Et, ^ans verser tpli
sâiig ïii causeï?' tant d'âlarneà, H ne t*en eût coûté* pçut^tre que dès.
ïatmes, HERMIONE. Quoi ! Pyrrhus est do^c mort ? ÔRESTE, Oui,
nos Grecs irrités Ont'l&vé dans sonsaiig ses infidélités. Je vous Tavois
promië* iet, qtioîquê dioîl courage Se fit de ce complot nïie funeste im^ge ,
J'ai couru vers le^ temple , o4 nos Gi'eCs dispersés Se sont jusqu'à Tàtitel
diàns !â fotite gliàbés. Pyrrhii^ m^a reconnu j mais, sâ^a ohalfiger de face.
Il sembloit que ma vue excitât son audace; Que tous les Grecs , btuvés en
leur ambassadeur ,

The text on this page is estimated to be only 22.03% accurate

• D'ANDRii hymen rideyer la splendeur.. ðnfn , avec trai^port
prep^nt §oa diadème , Sur le front d'AndrQma{(liËie> ij: l'apOsé
lw-!'même. ^c Je vous donne , a-t-il dit y nm eouroisuae «t. ma foî ; (c
Andromaque^ régnez sujç FJSpire et.su2r.m0i. (c Je voue à votre fils une
amiti4.de père; ce J'en atteste les dieux, je le jure. à sa mère; . ce Pour tous
mes ennemis le déclare les siens, «; Et je le reconnois pour le roi des
Troyens ». A ces mots,qui.dupeup>e attiraient. le sui&age^ Nos Grecs,
n'owt répondu que par un cri de rage : L'infidèle s'est vu partout envelopper
^ Et je n'ai pu. trouver de place pour. frapper : Chacun se dispt^toit la,
gloire de l'abattre. Je l'ai vu. dans leurs mains quelcj^ue tenipsi se. débattre^
Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober; Mais enfin à l'autel il est allé
tomber. . Le Troyen est sauvé. Mais partons , le temps presse. L'Epire tôt ou
tard satisfera la Grèce. Cependant j'ai voulu qu'Afidromaque aujourd'hui
Honorât mon triomphe, et répondît de lui. Dii peuple épouvanté ïa foule
fugitive M'a laissé sans obstacle enlever ma captive , Et regagner ces lieux
où bientôt nos amis Viendront couverts du sang que je vous ai promis. J
HEKlilOKS. Qu'ont-ils fait? . • ORESTE. Pardonne» à leut impatience : Ils
ont , je le voia bien , trahi votre vengeance j

The text on this page is estimated to be only 23.42% accurate

4oa^ FRA

The text on this page is estimated to be only 26.40% accurate

I r B'ANDROMAQUE. 409 Toi-même, avant le coup , me venir consulter? Y revenir encore, ou plutôt m'éviter? Que ne me laissois-tu le soin de ma vengeance? Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence? Voilà de ton amour le détestable fruit : Tu m'apportois, cruel, le malheur qui te suit. C'est toi, dont l'ambassade, à tous les deux Ètiale, L'a fait pour son malheur pencher vers ma rivale. Nous le verrions èncor nous partager ses soins : Il m'aimeroit peut-être, il le feindroit du moins. . ; Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Epire '• . ^ Je renonce à la Grèce , à Sparte , à son empire , A toute ma fainille ; et c'est assez pour moi , Traître, qu'elle ait produit un monstre coinme toi,. (à Androxnaque.) Allons , Madame, allons : ô'eàt moi qui vous délivre. Pyirhus ainsi l'ordonne,'et vous pouvez me suivre. Pp nos derniers, d evoîn* aUons nous dégager : Montrons! qui de nous dei« saura mieux le venger.

■*>■ III». ■ É li Ht: PREFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

D»ANDROMAQUE. JxL ES personnages sont si fameux dans l'antiquité, que, pour peu qu'on la connoisse, on verra fort bien que je les ai rendus tels que ies anciens poètes nous les ont donnés. Aussi n'ai- je pas pensé qu'il me fût permis de rien changer à leurs mœurs : toute la liberté que j'ai prise ,r c'a. été d'adoucir un peu la férocité de Pyrrhus, que Sénèque dans la Troade, et Virgile dans i'Eûéide, livre second, ont poussée beaucoup plus loin que je n'ai cru le devoir faire. Encore s'est-il trouvé des gens qui se sont plaints qu'il s'emportât contre Andromaque, et qu'il voulût épouser cette captive à quelque prix que ce fût. J'avoue qu'il n'est pas assez résigné à la volonté de sa maîtresse, et que Céladon a mieux connu que lui le

FRAGMENTS FANDROMAQUE. 4i i -parfait'âmciuar.

Mai^.ijuc faire? Fjvrhuà n'a*TÔlt pàBrJa]biasrromail9« Il étoit violeàt de
soti naturel V et tous les héros ne soot >paâ faits pourètre^dèajCéladona* ; •
. • - ... Ouoi qu^il ëiiaôit, le puîlïc mV été trop favorable, pour
m^ejiiibài'fasser du chAgrin particulier de deux OU itâis persôûûés qilî
Vpudroiëht (Jù^ôn réfôi*ittât tous les héros dé l'antiquité, pour en faire dèà
héros parfaits. Je trouve leur intention fort bonne , de vouloir qu'on ne mette
sur la scène que des hommes impeccables : mais je les prie de se souvenir
que ce n'est point a îtaoi de changer les règles du théâtre. Horace nous
recommande de dépeindre Achille farouche, inexorable, violent, tel qu'il
étoit, et tel qu'on dépeint son fils; et Aristote, bien éloigné de nous
demander des héros parfaits, veut au contraire que les personnages
tragiques, c'est-à-dire, ceux dont le malheur fait la catastrophe de la tragédie
, ne soient ni tout-à-fait bons, ni tout-à-fait méchants. Il ne veut pas qu'ils
soient extrêmement bons, parce

The text on this page is estimated to be only 22.61% accurate

4ia FRAGMENTS ITANBROMAQOir. que la punition d'un homme vde bien excrteroit plutôt Pindighation que la pitié du spectateur ; ni qu'ils soient méchants avec excès p parce qu'on n'a point pitié d'un scé* lérat. Il faut donc qu'ils aient yne bonté mé* diocre^ c'est-à-dire, une vertu capable de foiblesse; et qu'ils tombent dans le malheur par quelque faute qui les fd;sse plaindre sans les faire détester.

The text on this page is estimated to be only 28.60% accurate

^m.^fc BRITANNIGUS. SCÈNE ENTRE BURRHUS ET
NARCISSE. £U« étoit la première du troisième acte BUB.BHUS. O uoi !
Narcisse au palais obsédant ^empereur, Laisse Britannicuè» en proie à sa
fureur ; Narcisse , qui devoit d'une amitié sincère Sacrifier au fils tout ce
qu'il tient du père? Qui devrôit , en plaignant avec lui son malheur , Loin
des yeux de César détourner sa douleur? Voulez-vous qu'accablé d'horreur,
d'inquiétude, Pressé du désespoir qui suit la solitude , Il avance sa perte en
voulant l'éloigner , Et force l'empereur à ne plus l'épargner ? Lorsque de
Claudius l'impuissante vieillesse Laissa de tout l'empire Agrippîne
maîtresse , Qu'instruit du successeur que lui gardoient les dieux Il vit déjà
son nom écrit dans tous les yeux , Ce prince j à ses Bienfidts mesurant votre
zèle , Crut laisser à son fils un gouverneur fidèle , Et qui, sans s'ébranler, -
verroit passer un jour Dv^çôté de Néron la fortune et k cour. . Cogedant
au>owl'liui, «ur la moindre iii«nac

The text on this page is estimated to be only 25.49% accurate

4i4 FRAGMENTS Qui de Britannicus présage la disgrâce ,
Narcisse, qui ^dç voit le quitter le dernier-, Semble dans le malheur le
plonger le premier. César vous voit partout attendre son passage.
KAEGISSE. Avec tout l'univers je viens lui rendre hommage, Seigneur;
c'est le dessein qiii m'amène ^n ces lieux. BUJIRCUS. 4 4 Près de
Britannicus vous le servirez mieux. Craignez- vous que César n'accuse
votre absence , Sa grandeur Jui répond de votre obéissance. C'est à
Britannicus qu'il faut justifier Un soin dont ses mçilheurs se doivent défier.
Vous pouvez sans péril respecter sa njisère. Néron n'a point juré la perte dç
son frère : Quelque froideur qui semble altérer leurs esprits. Votre m^tre
n'est point au nombre des proscrits. Néron même, en §on coeur, touché de
votre zèle , Vous en tiendront peut-être un compte plus fidèle Que de tops
ces respçcts vainement assidus, Oubliés dans la foule aussitôt que rendus,
NARCISSE. r , t ' r • ' Ce la^i^e, Sçigneur, jç^ijt facile à comprendre. Avec
quelque bpntp C^sar daigne m'entendre j Mes sQÎn^ trpp Jien rçç^f
ppurroient vous irriter : A l'avenir^ gçiigneur , jç saturai l'éviter. Narcisse ,
vous réglez mes desseins sur les vôtres :. Ce

DE BRITANNICUS. 4i5 Ainsi , lorsque inutile au reste des humains j Claude laissoit gémir Fempire entre vos mains , Le reproche éternel de votre conscience Condamnoit devant lui Rome entière au silence j Vous lui laissez à peine écouter vos flatteurs: Le reste vous sembloit autant d'accusateurs. Qui , prêts à s'élevcr contre votre conduite , Alloient de nos malheurs développer la suite , Et , lui portant les cris du peuple et du sénat ^ Lui demander justice au nom de tout Tétat. Toutefois pour César je crains votre présence : Je crains , puisqu'il vous faut parler sans complaisance ^ Tous ceux qui , comme vous , flattant tous ses désirs , Sont toujours dans son cœur du parti des plaisirs. Jadis à nos conseils Tempereur plus docile , Affectoit pour son frère une bonté facile , Et y de son rang poux lui modérant la splendeur , De sa chute à ses yeux cachoit la profondeur. Quel soupçon aujourd'hui, quel désir de vengeance Rompt du sang des Césars Theureuse intelligence ? Junie est enlevée, Agrippine frémit; Jaloux et sans espoir, Britannicus gémit : Du cœur de Fempereur^on épouse bannie , D'un divorce à toute heure attend Fignominie ; Elle pleure : et voilà ce que leur a coûté L'entretien d'un flatteur qui veut être écouté. NARCISSE. Seigneur, c'est un peu loin pousser la violence. Vous pouvez tout, j'écoute, et garde le silence.

The text on this page is estimated to be only 25.31% accurate

1 4i6 FRAGMENTS Mes actions un jour pourront tous r[>]artîr ^
Jusque-là. ..» BURRHU& Puissiez-vous bientôt me démentir ! Flût aux
dieux qu'en effet ce reproche tous touche! Je vous aiderai même à me
fermer la bouche. Sénèque j dont les soins devroient me soulager , Occupé
loin de Rome , ignore ce danger. Réparons, vous et moi, bette absence
funeste. Du sang de nos Césars réunissons le resté : Rapprochons-les ,
Narcisse, au plus tôt , dès ce jour. Tandis qu'ils ne sont point séparés sans
retour. t •

The text on this page is estimated to be only 12.04% accurate

DE BRITANNICUS. ^if r • . , • ACTE V, SCÈNE VI. NÉRON,
AGRIPPINE, JUNIE , BtJfîRÛUS , NARCISSE. NÉRON, â Junie. ^ Dé
vds i|>léurs f âppïoUf é' îaf justice^, Maid^ Madame^ éTitezioe* spectacle
ôdi^x : .. ! Moî-mêz^e y eu .frémiasant , jf ea détourne les yeux* Il est mort
; tôt ou tard il faut qu W vçus Pavoue. Ainsi de Âos'desseiis la forïotié se
joie r ' Quand nous nôtis tai>ptodhônâ , te ciel nails désunit. JTaimois -
Britaipdcus , S^gneur. \ je voiji^ Tai dit* Si de quelque piti^^ ma jmisère est
suivie , Qu'on me laisse chercher /dans le seiri d Octavie, ' Un éntrédièh
cbrifdrme'a Télâtôù je suis; ■ BeUe Jûnier^'sdtez; moir^nfêmèjé^oujssiiis;
♦ Je. vais j)ar tous Les ^pix^ iqup If. tendresse . inspire , Vous.,... I . ■ ■». • i
i » I 1. ' 27

The text on this page is estimated to be only 21.34% accurate

^ !'■' M ■■ : ■«■ j f. A ; ' t, j i|: PREFACE ■ »»r*^ •• r • < •■ » •
DE LA PREMIÈRE ÉDITION DE BRITANNICUS. D* ■•'•,, * B tOia les
OQTrjagM :q^^ f ai donnés au public, ît n'y eii a point qui m'ait attiré plus
d'applaudissèin.erits ni plus de é^nsenrs que celui-ci (^i^que^in q^^e^ pour
travailler eette tcag^diç^.j il sembla qu'autant que je maains «efforcé de la
rendre bonne, autant de certaiiiiès g€W»se"Sont efforcés de la décrier, 11 n'y
a point de cabale qu'ils n'fi^içnt faite i point de j^^ dont ils ne se soient
avisséftcil y en a même qui ont pris le parti de Néron coibîlr^ iuoi : il^ ont
dit que je le faisoitiinôp tiniéli 'Pbdrmoi^ je croyois que le nom seul de
Néron' fâisoît entendre quelque chose de plus que cruel. Mais peut-être
qu^ils raffinent sur son histoire, et veulent dire qu'il étoit honnête homme
dans ses premières années. Il ne faut qu'avoir lu Tacite pour savoir que, s'il
a élo

The text on this page is estimated to be only 16.63% accurate

PRÉFACE DE BRITANNICUS. 419 quelque temps un bon empereur, il a toujours été lin trèà-méchant ' hommie. Il ne s'agit point; dans ma tragédie, des affaires du dehors. Néron est ici danà son particulier et danois sa jainilie, et ils me dispenseront de rapporter tous les pa^^^ea qui pour^ax^nt aisément leur prouver q=ue je n'ai point de réparation, à lui faire. : * * D'autres ont dit 'au contraire que je Pavois lait trop bon. J'avoue que je, ne m'pétqis pas formé l'idée d'un bon hômtne en la personne de Néron. 'Je ^ rai toujours regardé conime txn monscree/mais c'est ici un monstre naissant. Il n'a pas encore mis le feu à ïloïne i iî n'a ipàs encore tué sa nière, sa femme, ses gouverneurs. A' oela près, il ûie semble qu'il lui échappe» ^^sêz de cruautés pour empê-^ cher que personne ne le méconnoisse^. '" - Quëlqûes^ns^^ont pris Fîflérét de NarcîSSé, et' se' sont plaints, que j'en eusse faitan très-inéohant hommie et. le confidéni de> Néron; Il suffit d'un passage: pour leur -répondre. Néron y dit Tacitp, porta împatiein

The text on this page is estimated to be only 20.26% accurate

4ao PREMIÈRE PRÉFACÉ inent la mort de Narcisse, parce que cet affrabchi avoit une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore cachés : Cu* jus abditU adhuc i>itus miré congruehat Les axitres se soût scandalisés que j'eusse choJ:si uti homme aussi jeune que Britanni-* eus pour le héros d'une tragédie. Je leur ai déclaré dans la préface d*Andromaque, le sentimeQt d'Aristote sur le héros de la tragédie; et que, bien loin d'être parfait, il faut toujours qu'il ait quelque imperfection. Mais, je leur dirai encore ici qu'un jeune prince de dix-sept ans, qui a .beaucoup «e coeur> beaucoup d'amour, beaucoup de franchise et beaucoup de crédulité > qualités ordinaires d'un jeune homme, m'a Aembl^ *^^ capable d'exciter la compassion. Je n'ep.veux pas davantage* Mais > disent-ils, ce prince n'^ntroit qtie dans isa quinzième année lorsqu'il mourut, on le fait vivre, lui et Narcisse, deux au» plus qu'ils n'ont vécu» Je n'aurois point P^^de cette objection , si elle a'avoit été i^

DE BRITANNICUS, 4ai avec chaleur par un homme qui s'est donné la liberté de faire régner vingt ans un empereur qui n'en a régné que huit, quoique ce changement soit bien plus considérable dans la chronologie, où Ton suppose les temps par les années des empereurs. ' Junie ne manque pas non plus de censeurs. Ils disent que d'une vieille coquette nommée Junia Silana, j'en ai fait une jeune fille très-sage. Qu'auroient-ils à me répondre, si je leur disois que cette Junie est un personnage inventé, comme l'Emilie de Cinna, comme la Sabine d'Horace? Mais j'ai à leur dire que s'ils avoient bien lu l'histoire, ils j'alloient en trouver une Junia Calpurnia, de la famille d'Auguste, soeur de Silanus, à qui Claudius avoit promis Octavie. Cette Junie étoit jeune, belle, et, comme dit Sénèque > festivissima omnium puellanda. Me aimoit tendrement son frère; et et leur, ennemis, dit « Tacite, les accusèrent tous deux d'inceste j> «quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un

The text on this page is estimated to be only 22.78% accurate

411a PREMIÈRE PRÉFACE Retenue qu'elle n'étoit, je n'ai pas ouï dire qu'il iious fût défendu de rectifiât.* l^s mœurs d'uû personnage^ surtout lorsqu'il n'est pas coimu. Uon" trouve étrange qu'elle paroisse sur le théâtre après la mort de Brita'nnicus. Certainement la délicatesse est grande^ de ne pas vouloir qu'elle dise en quatre vers assez touchants qu'elle passe chez Octavie, Mais, disent*ils , cela ne valoit pas la peine de la faire revenir : un autre l'auroit pu raconter pour elle. Us ne savent pas qu'une des règles du théâtre est de ne mettre en récit que les choses qui ne se peuvent passer en action; çt que tous les anciens font venir souvent sur la:scène des acteurs qui n'ont autre chose à dire, sinon qu'ils viennent d'un endroit, ^t qu'ils s^en retournent en un autre. Tout cela est inutile, disent mes censeurs ; la pièce est finie au récit de la mort de Brîtannicus , et l'on ne devroit point écouter le reste. On l'écoute pourtant, et même* avec autant d^attention qu'aucune nfl

"T'n: 7^ Kr^Jl.r,f^ î DE BRITANNICUS. 425 de tragédie. Poir moi^ j'ai toujours compris que la tragédie étant Fimitation d'une action ! complète où plusieurs personnes concourent, cette action n'est point finie que Ton (ne sache en quelle situation elle laisse ces mêmes personnes. C'est ainsi que Sophocle en use presque partout. C'est ainsi que , dans Vuàntigone, il emploie autant de vers à représenter la fureur d'Hémon et la punition de Créon après la mort de cette princesse, que j'en ai employé aux imprécations d'Agrippine, à la retraite de Junie, à la punition de Narcisse, et au désespoir de Néron après la mort de Britannicus. Que faudroit-il faire pour contenter des juges si difficiles? La chose seroit aisée, pour peu qu'on voulût trahir le bon sens. Il ne faïdroit que s'écarter du naturel , pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple ^ chargée de peu de matière , telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui , s'avancant par degrés vers sa fin , n'est soutenue que par les

The text on this page is estimated to be only 26.79% accurate

4!i4 PREMIÈRE PRÉFACE intérêts , les sentiments et les passions des personnages^ il faudroit remplir cette même action de quantité d'incidents qui ne se pourroient passer qu'en un mois j d'un grand nombre de jeux de théâtre d'autant plus surprenants^ qu'ils seroient moins vraisemblables ; d'une infinité de déclamations où l'on feroît dire aux acteurs tout le contraire de ce qu'ils devroient dire. Il faudroit, par exemple , représenter quelque Héros ivre , qui se voudroit faire haïr * de «a maîtresse de gaieté de cœur; un Lacédémonien grand parleur ' , un conquérant qui ne débiteroit que des maximes d'amour ^, une fëmnae qui donneroit des leçons de fierté à des conquérants \ Voilà sans doute de quoi faire récrier tous ces messieurs. Mais que diroit cependant le petit nombre de gens sages auxquels je m'efforce de plaire ? De quel front oserois-je me montrer, pour ainsi dire,, * Lîsander dans VJgésiteis de Corneille , et Agésilas Im-même. » César dans la Monde Pompée , et Pompée dans Seriorius. l Viriate dans Sertorius, et Comélie dans la Mort de Pompée^

The text on this page is estimated to be only 28.70% accurate

DE BtllTANrîICÛS. 42\$ aux yeux de ces grands hommes de l'anti-* quité que j'ai choisis pour modèles? Car, pour me servir de la pensée d'un ancien , voilà les véritables spectateurs que nous de• ». » vous nous proposer j et nous devons sans cesse nous demander : Que diroient Homère • » . • et Virgile s'ils lisoient ces Vers ? Que diroit Sophocle s'il vojoit représenter cette scène? Quoi qu^il en soit, je n'aî point prétendu empêcher qu^on ne parlât contre ines buvrages : je Fauroîs prétendu inutilement. Quid dètectlii loquântûr ipsi videant, dit Cicéron , sed' loquentur tanien^ ",*." " ■ .* * Je prie seulement : le lecteur de me pardonner, cette petit-e préface que i'ai iaitq pour lui rendre raison de ma tragédie. Il n'j a rien de plus naturel que de se défendre quand on se croit injustement attaqué. .Je vois que Téréncé même semble nVvoir fait des prologues que pour se justifier contre les critiques. d'un vieeux poète mal inten-^ tionné ,; malèçoli veteris poetce , et qui venoit briguer, des. voix contre lui.jusquWx

The text on this page is estimated to be only 19.76% accurate

426 PREMIÈRE PRÉFACE heures où Ton représentoit ses comédies: ^ Occepta est agi : Exclamai , etc. / • On pouvoit me faire une difficulté qu on » . * ne m\ point faite j mais ce qui est échappé aux, spectateurs pourra êtrô remarqué par les lecteurs : c'est, que je fais çnter Junie dans les vestales, où, selon Augu-rGelle, on «•« ••». ' t.ne recevoit personne au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous, sa.protection; et j'ai cru quen considération de sa naissance, de «a vertu et de son malheur^ il pouvoit la dispenser dé Fâée prescrit par les lôix , comme il a dispieñàfé' de l'âgé pour 'le consulat tant oe grands hommeâ tfuï" aVoient raéritié ce privilége. ^ . JEiifîri, je suis très-pèrsuadé qu'on me peui faire bien' d^autrés critiques , sûr lesquelles je îd'âurois d'autre parti à prendre que ceJui d'en .profiter à Tavépii^ Mais'jç plams ion le malheur d'un homme qui travaille p^^ le public. Ceux qui voient le mieux nos ce

• ■«««p PII DE BRITANNICUS. 427 fauts ^ sont ceux qui les dissimulent le plus volontiers. Ils nous pardonnent les endroits qui leur ont déplu ^ en faveur de ceux qui leur ont donné du plaisir. Il n'y a rien au contraire de plus injuste qu'un ignorant : il croit toujours que l'admiration est le partage des gens qui ne savent rien. Il condamne toute une pièce pour une scène qu'il n'approuve pas. Il s'attaque même aux endroits les plus éclatants , pour faire croire qu'il a de l'esprit ; et pour peu que nous résistions à ses sentiments , il nous traite de présomptueux qui ne veulent croire personne , et ne songe pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort mauvaise , que nous n'en tirons d'une assez bonne pièce de théâtre. Homine imperito namquam quidqam injusdui. FIN DU PREMIER VOI^UME.

The text on this page is estimated to be only 7.69% accurate

t 9 ' » «i i • I • *tl-x'« .' * ' » • » ^ 1 * / 9 » ^ ' . » j » « I ■ » < « • • •
V « i • • V \ » • t • I i • I > -». 1 • « » : :. . 1 4 ^ ' » ■ * • ■ c ^ r ^ 1 ') ., • v. r |

The text on this page is estimated to be only 13.97% accurate

TABLE DES PIÈCES . CONTENUES DANS CE VOLUME. i. 1
o T z c E sar la Vie et les Ouvrages de Racine page t JjSl Tfaébaïde on les
Frères ennemis , tragédie z Préface ^ • • . . . 3 Alexandre le Grand. • 79
Préface 8z Andromaque , tragédie i53 Pré&ce i55 Les Plaideurs , comédie.^
• . . « 2SJ Préface 23g Britannicus , tragédie • 3i3 Préface 3i5 Fragments.
Andromaque 4o5 Préface de la première édition d' Andromaque 4io Préface
de la première édition de Britannicus 4^8 glM nx Z.A TABLE. I. «8

The text on this page is estimated to be only 7.93% accurate

• • * « • • • ' îkl'Mcr^' 9)ip. ' . 0 #»-. Cs

The text on this page is estimated to be only 5.87% accurate

 /^y Vf,'^"-S. •• • A *C. * - r k-' . 5'»'" » >» i > * ,f jjjP^^-'iCitv. à^
if t.